

A photograph of a desert village with mud-brick buildings and a herd of sheep in the foreground. The scene is set in a vast, arid landscape with rolling hills in the background. The lighting is dramatic, with strong shadows and highlights, suggesting a late afternoon or early morning setting. The text is overlaid on the lower half of the image.

**Mohammed
Khair-Eddine**
**Une odeur
de mantèque**

Mohammed Khaïr-Eddine

UNE ODEUR
DE MANTÈQUE

ROMAN

Éditions du Seuil

Né en 1941, à Tfraout, dans le Sud marocain. Après des études secondaires à Casablanca, il travailla un temps dans la fonction publique, avant de se consacrer à l'écriture. Il publia ses premiers poèmes dans *La Vigie marocaine* avant de collaborer dans les années 60 à la revue *Souffles* qu'animait le poète Abdelatif Laabi. Il s'installa en France en 1966, et publia, l'année suivante, *Agadir* (Seuil). Suivront, chez le même éditeur, *Corps négatif* suivi de *Histoire d'un bon dieu* (1968), *Soleil arachnide* (1969), *Moi l'Aigre* (1970), *Le Déterreur* (1973), et *Ce Maroc !* (1975). Son dernier recueil de poèmes, *Mémorial*, a paru au Cherche-midi éditeur en 1991. Mohammed Khaïr-Eddine retourna au Maroc en 1993, où il mourut deux ans plus tard, à Rabat.

DU MÊME AUTEUR

Agadir

Seuil 1967

et « *Points Roman* », n° 531

Corps négatif : Histoire d'un bon dieu

Seuil, 1968

Soleil arachnide

Seuil, 1969

Moi, l'aigre

Seuil, 1970

Le Déterreur

Seuil, 1973

Ce Maroc !

Seuil, 1975

Une vie, un rêve, un peuple toujours errants

Seuil, 1978

Légende et Vie d'Agou'chich

Seuil, 1984

Mémorial

Le Cherche-midi, 1992

Faune détériorée

William Blake and Co, 1977

Le Temps des refus : entretiens, 1966-1995

L'Harmattan, 1999

Les Cerbères

Arcantères éd., 1999

On ne met pas en cage un oiseau pareil :

Dernier journal, août 1995

William Blake and Co., 2002

Il était une fois un vieux couple heureux

Seuil, 2002

et « Points », n° P1164

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-133911-6

(ISBN 2-02-004378-5, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 1976

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

TABLE DES MATIÈRES

Du même auteur

Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

« Asseyons-nous, dit-il, asseyons-nous et regardons bien ! Miroir, écoute-moi, daigne au moins prêter l'oreille à ce vieux chenapan que je suis. Tu sais comment je t'ai obtenu ? Non ! Tu ne t'en souviens plus. Pas d'importance. Je t'ai volé voilà cinquante ans à un marchand ambulant, un type qui portait une hotte garnie d'un peu de tout : épices, khôl, œufs d'autruche, caméléons séchés, amulettes, et jouets d'enfants. Et de beaucoup d'autres choses que j'ai oubliées. » Le miroir lui renvoya un reflet lointain, presque étrange. « Ah ! oui, c'est donc ça. Il vendait aussi des kalam, des colliers de corail et toutes sortes d'encens, même des pierres qu'on faisait brûler dans le brasero pour chasser les djnouns. » A ce mot, le miroir lui sauta des mains, tomba par terre mais ne se brisa pas. Le vieillard eut un sursaut qui lui fit mal aux reins, regarda le miroir avant de le ramasser, puis : « Ma parole ! on dirait que tu es hanté ! A-t-on jamais vu un miroir hanté ? Jamais ! Jamais ! A moins que... Comme je t'ai volé... peut-être ne veux-tu plus rester avec moi ? » Et il se mit à pleurer. Il sanglota même, longuement. Des paysannes qui passaient le regardèrent furtivement. Certaines le montrèrent du doigt. Le soleil était déjà haut, il embrasait le ciel et la terre. Les montagnes brûlaient et scintillaient redoutablement. Un tueur, voilà ce qu'il était. Pourquoi donc avait-il assassiné ce camelot pour le voler ? Il aurait pu lui acheter ce foutu miroir, non ? Il avait assez d'argent pour ça. Il était très riche à l'époque. Non, il ne pouvait pas l'acheter, le *payer*. Un *fquih* lui avait bien dit que le miroir était magique, qu'il ne devait pas être échangé contre des pièces de monnaie, mais tout simplement volé, que, sans cela, il perdrait toute sa valeur, son essence même. « Alors, je l'ai volé, je l'ai volé et j'ai tué le marchand. » Il l'aurait dénoncé, le camelot, hein ! Il l'aurait peut-être assassiné. Le souk ne manquait pas d'hommes de main, de sicaires et de bandits de tout poil. Le marchand ne l'aurait sûrement pas raté, il le savait capable d'égorger père et mère pour une miette de pain. Et puis, pffft ! Un marchand de plus ou de moins, s'était-il dit. Et il y est allé avec un long poignard berbère. Le poignard que lui avait légué un de ses ancêtres, il ne savait plus lequel, il avait eu tellement d'ancêtres qu'il ne pouvait plus les recenser. Le miroir, toujours sur le sol, trembla. Il y vit alors le geste qu'il fit pour tuer le marchand, la hotte qui tombait, secouée par les spasmes violents de sa victime, tous les objets qu'elle contenait se répandant par terre. Il n'y avait pas foule, heureusement. Il était midi. Les gens se restauraient dans les auberges aux murs ocres, d'autres que lui, des voleurs et des assassins comme lui ne se seraient même pas arrêtés pour le déranger. Ils éprouaient une haine inextinguible

pour les marchands, même très pauvres. Mais il n'y avait là personne au moment où il commit son forfait. C'est pourquoi il rafla, outre le miroir, quelques petites choses qu'il revendit à bas prix deux heures plus tard. « Que c'est loin tout cela ! C'est trop loin maintenant. N'en parlons plus. Ou plutôt, effaçons ça une fois pour toutes. » Il se pencha pour ramasser le miroir mais celui-ci lui résista. Alors il se mit debout et commença à l'écraser méthodiquement. Une fureur terrible l'animait, il était devenu une véritable machine infernale. Le miroir ne se brisa pas, aucun de ses coups ne l'avait atteint. « Il me résiste, il me résiste, le fils du djin ! » A ce mot, il encaissa un coup de poing fulgurant, tomba à la renverse, étourdi. Quand il se releva, il constata que le miroir n'était plus un petit miroir de poche mais une colonne de feu qui le dominait de toute sa taille. Il eut peur, voulut s'enfuir. Une main le retint, le secouant dans tous les sens comme un arbre sec et craquant. « Nous t'emmenons, gronda quelqu'un ! Nous allons te montrer quelque chose dont tu te souviendras longtemps, sale voleur ! » Et il fut brusquement soulevé du sol. Il perdit connaissance.

A son réveil, il était dans une salle haute jusqu'au ciel, assis sur un banc de granit où il semblait scellé. Il voulut se permettre un mouvement, renifler, se frotter les paupières mais aucun réflexe ne répondit à l'appel de sa conscience. Il était prisonnier d'une force jusque-là inconnue. Était-ce le paradis ou l'enfer ? Il ne savait. Il était cependant très lucide. Il se souvenait même du moment où on l'avait cueilli du sol comme un chardon, comme une tomate. A cette réflexion, il tenta un ultime mouvement mais très vite déçanta. Il resta ainsi fixé à la pierre vingt-quatre heures, sans boire ni manger. « Voilà déjà longtemps qu'il n'a pas mangé, le vieux, se dit-il, et il n'a pas encore de crampe à l'estomac. Voilà également longtemps que tu n'as pas bu, mon cher, ça ne fait rien, non, ça fait beaucoup. Mais qu'est-ce que tu bois déjà, dis ? De l'eau ?... Hahaha ! C'est du lait d'ânesse, du lait d'ânesse que tu bois, mon ami, et rien d'autre ! » Au-dessus de lui, mais il ne les voyait pas, froufrouaient des chauves-souris géantes. Il n'entendait que le bruit râpeux de leurs ailes. Derrière lui, un grand rugissement s'éleva faisant trembler la salle. Devant lui, un nuage carbonique, noir et puant, s'écrasa avec fracas. Ne pouvant bouger, il ne fit rien. Il regarda cette masse abjecte sans même ressentir de terreur. « Un assassin ne peut avoir ni foi ni peur, pensa-t-il. » Les débris du nuage s'effiloçaient lentement donnant lieu à des êtres de petite taille qui sautaient et s'enchevêtraient avec violence, animant ce décor douteux de petits bruits amplifiés à l'envi par l'écho lointain qui se fracassait contre le cœur du roc en de multiples dagues qu'un corps normalement constitué eût perçu comme une torture. « Tout cela n'est qu'un rêve, se dit le vieillard. » Et il tenta de hurler mais pas un son ne sortit de sa bouche. Comme il pouvait baisser les yeux, il vit se tordre à ses pieds une forme sordide, une sorte de crapaud pustuleux et gluant grouillant de poux rouges et verts. Et il sut tout de suite que c'était ça le mot qu'il avait voulu dire tout haut afin d'éloigner la progéniture du nuage qui n'était plus maintenant qu'à quelques enjambées de lui. Il se concentra très vite et donna l'ordre au crapaud de réintégrer son sang. Mais la bête ne bougea pas. Alors, une image fugace traversa son cerveau : il voyait le crapaud se diriger vers les insectes, très doucement, crachant et bavant des glaires brûlantes. Et quel ne fut son étonnement lorsque, regardant à nouveau devant soi, il vit effectivement le crapaud se balancer sur ses pattes en direction des petits êtres. « Ma parole ! C'est ma pensée qui le conduit, se dit-il. » Le crapaud bavait et crachait avec des sifflements ardents. Les Lilliputiens s'enfuyaient en désordre devant lui, les plus courageux lui sautaient sur le dos en vue de

pénétrer dans son corps pour le corrompre, mais ils retombaient bien vite, consumés et en cendres. Alors, le vieillard commença à bouger. Il sentit craquer ses jointures, ses muscles. Il eut mal, voulut hurler une fois de plus, se lever mais en vain. D'autres crapauds hideux tombèrent de sa bouche écumante. Il les regarda partir, comme le premier, à l'assaut des petites bêtes. Celles-ci avaient resserré leur rang, elles s'étaient même reconstituées en cercles autour du premier crapaud, ou de ma première pensée, se disait-il. Et maintenant, elles brandissaient des armes, oui, des fusils et des torches sulfureuses dont elles aspergeaient les crapauds, ses mercenaires à lui. La mêlée était rude, plus âpre que le flanc rugueux et tranchant, très à pic, des montagnes de son pays : « Ah ! Mon pays ! Si je pouvais m'y retrouver en cinq sec ! » Beaucoup de ces petits êtres formaient à présent un nuage gris au milieu du champ de bataille. Les crapauds luttaient rageusement, certains blessés, saignant et puant, empestant l'atmosphère, mais lui, sentait ces effluves comme des parfums d'Arabie. Les plus vaillants écrabouillaient et brûlaient tout sur leur passage. Le nuage enflait rapidement, grossissait comme une outre. Puis il s'éleva, monta et disparut. Sur le dallage, rien, pas de sang, pas de crapauds. Le vieillard se leva, se secoua un peu. Il retrouva sur le sol les débris du miroir qu'il ramassa précautionneusement et noua dans un vieux mouchoir. Il sut aussitôt ce qu'il allait faire.

Le vieillard marchait, un balluchon sur le dos, en direction de la montagne. Plus il lui semblait s'en approcher et plus elle s'éloignait. « J'aurais dû prendre l'ânesse, pensa-t-il. Bah ! J'ai l'habitude. » Mais la montagne se déroba toujours, tantôt elle était là et tantôt beaucoup plus loin. Parfois même, elle disparaissait purement et simplement. Cela faisait une demi-journée qu'il avait quitté le village. Et il n'avancait pas, tant s'en faut. A croire qu'il rampait. Non, il ne rampait pas, il marchait bel et bien ; les cailloux que ses pieds heurtaient roulaient de tous les côtés, libérant un peu de poussière poudreuse. Si la montagne s'estompait de temps en temps, c'est parce que sa vue n'était plus perçante, en tout cas pas aussi aiguë qu'autrefois. « Autrefois ! Autrefois, j'étais un vaillant jeune homme, rapide, foudroyant, hé hé hé ! J'ai tué des hyènes humaines et autres ! J'ai même combattu dans une guerre. Laquelle déjà, diable ! Laquelle ? Je ne m'en souviens plus, ça n'a plus d'importance. Allons bon ! » Il ne s'arrêtait jamais pour reprendre souffle, il allait devant soi, ne haletait pas, il tâchait seulement de gagner les premiers contreforts de la montagne. Il la connaissait bien, cette montagne. Sa grand-mère l'y avait souvent mené cueillir du thym et d'autres herbes dont il ignorait le nom. Il y avait même vadrouillé une fois, la nuit, pour traquer le chacal et le lièvre. Il avait alors un joli petit fusil qu'il s'était procuré comme d'habitude... en le volant. Mais pourquoi s'éloignait-elle à présent ? Était-elle toujours la même ? Et lui, était-il toujours de ce monde ? N'était-il pas mort et ne revivait-il pas des choses enfouies depuis longtemps, triturées par sa mémoire ? Il se posait toutes ces questions et beaucoup d'autres, mais il n'en admettait pas moins, à regret d'ailleurs, qu'il était toujours sur la terre où ses parents, ses rares amis et tant d'autres avaient évolué, aimé, assassiné, hurlé, sur cette boule qu'il connaissait un peu et pour laquelle il avait déjà combattu en Libye et en Europe. La terre ici n'était pas grasse, mais très sèche. Des arbustes un peu partout, des épineux géants et beaucoup de cigales, trop de cigales même. Heureusement qu'il leur lançait de temps à autre une poignée de petits cailloux... Alors seulement elles se taisaient. Elles avaient peut-être la frousse, comme lui, hein, comme toi, voyou ! Dans le ciel, pas un nuage, pas le moindre souffle de vent non plus. Des aigles, oui, par-ci par-là quelques aigles décrivant au-dessus de sa tête des cercles concentriques. Voulaien-ils fondre sur son turban, le déchiqueter et trouver son crâne ou quoi ? « Non, non, ils doivent chercher des serpents, pensa-t-il. » Des serpents, c'est ça qu'ils mangent... ou de tout petits mammifères. Pas un écureuil pourtant, rien que des cigales ou plutôt leur bruit, pas

même un chant, ce tintamarre ! Ne serait-ce pas l'avant-voix de l'enfer ? Ne s'était-il pas trompé de chemin ? « Non, non, continuons toujours, le village est loin maintenant... et puis... pour ce que je vaud là-bas... pour le peu de respect qu'ils me témoignent... Bah ! Si Satan t'offre le Bien, accepte-le donc ! Tu n'as rien à craindre. De toute façon, les autres te prennent pour un vieux bouc gâteux. Alors, profite de ce qui t'est donné dans l'immédiat. Sers-toi, mon vieux, sers-toi copieusement ! » Brusquement, la montagne lui apparut. Il vit d'abord un rocher énorme, puis, en levant les yeux, une sorte de crête qu'il ne pouvait évidemment pas bien distinguer. Comme il y avait un peu d'ombre, il se permit une halte de quelques instants. Il s'assit, sortit de son balluchon une galette sèche et ratatinée, une petite guerba pleine de lait d'ânesse, but et mangea. « J'aurais dû prendre l'ânesse, répéta-t-il ! Je n'aurai bientôt plus de lait... Mais qu'importe puisque le voyage touche à sa fin. » Il se leva, s'étira et reprit sa marche. Le chemin montait à présent. Il n'était plus qu'un lacet escarpé marqué çà et là par des roches saillantes comme des dards. Le vieil homme s'en fichait, il connaissait bien les lieux. Il était passé par là bien des fois, mais il n'y avait jamais vu personne. Les gens préféraient suivre, pour se rendre au souk, des chemins plus larges où les ânes et les mulets n'avaient rien à craindre. Mais son ânesse à lui, la vieille carne ! elle leur damait le pion à tous, ma bien chère ânesse, tu vauds beaucoup plus que toutes les tonnes de viandes qu'ils peuvent fournir à un régiment d'affamés ! Hé hé ! Le ravin commençait à s'estomper. Petit à petit, il devenait précipice, puis gouffre. Le vieil homme n'en continuait pas moins sa route. Déjà deux jours que cette histoire avait trotté dans son cerveau. Il lui fallait voir absolument ce sorcier de fquih, cette vieille chiffre intelligente qui ne vivait que dans ses livres. « Oui, j'y arriverai, j'arriverai au souk, certainement. Par tous les djnouns, j'y... » La terre bougea, la montagne disparut une fois de plus. Devant lui, les crapauds, des crapauds rouges haletant. Il avait manqué son voyage. « Je recommencerai, se dit-il. »

Les crapauds qu'il avait crachés se tenaient en cercle autour de lui. Aussi loin que portait son regard, il ne voyait que des masses de crapauds entassés les uns sur les autres, serrés et remuants. Il se dit qu'il avait encouru un châtement suprême pour avoir donné jour à une telle calamité, mais très rapidement il jura et convint que ce n'était là qu'une coïncidence diabolique. Quelqu'un, là-bas, avait dû lui jeter un sort. Les vieilles du village ne l'aimaient point et ne l'avaient jamais souffert parce qu'il ne leur donnait rien. Il avait pourtant de l'argent, des denrées alimentaires, des tissus variés, enfin tout ce qu'il avait volé après avoir dûment égorgé femmes et enfants dans les villages les plus lointains. Une de ces vieilles l'avait rencontré un jour qu'il revenait d'une expédition de ce genre. Elle lui avait demandé d'où il arrivait, mais cette cloche qu'il était alors avait secoué la tête comme un gamin et bredouillé n'importe quoi. La vieille savait parfaitement ce qu'il avait fait. Les deux mules harnachées qu'il poussait devant soi ne lui appartenaient pas tout comme leur chargement. La vieille en avait conclu qu'il avait dû une fois de plus massacrer des gens pour les dépouiller. « Et elle avait raison, dit-il aux crapauds. Elle avait foutrement raison. » Un des crapauds lui grimpa sur la tête, il voulut l'attraper mais il ne le trouva pas. Le crapaud, par quelle magie ? s'était de nouveau introduit en lui. Il s'agita dans tous les sens comme s'il avait reçu un coup de fer rouge sur l'occiput, mais de crapaud, point ! Les autres continuaient à le regarder fixement, lui reprochant presque de les avoir expulsés de son corps. Leur chef poussa tout à coup un râle épouvantable et tous les autres suivirent son exemple. C'était assourdissant, tellement assourdissant qu'il vomit. Il vomit des serpents, de tout petits serpents qui se mirent aussitôt à grossir, s'entortillant autour de lui puis tombant dans la masse confuse des crapauds qu'ils engloutirent avec adresse. « Ils connaissent bien leur boulot, ricana-t-il ! Ouais, ces serpents sont mes meilleures pensées. » Mais il se trompait ! Certains crapauds qui avaient échappé au désastre s'étaient déjà introduits dans sa cervelle, qui par les narines qui par les oreilles, tous se bousculant comme à l'entrée d'une cantine. Il n'en ricana que plus fort, appréhendant un événement imminent. Et, de fait, tout s'estompa. Les serpents ne formant plus qu'une sorte de soleil gisant et brasillant, lui renvoyant par à-coups non des idées, ni même des pensées cohérentes, mais des spasmes de vies désintégrées, des errements quoi ! Un tas de paillettes fumeuses l'entouraient, brillant parfois comme des pointes de bougies ou comme ces lampes à acétylène sur les terrasses de maisons des villages haut perchés dans la montagne d'en face de chez lui. Car il y avait chez moi

deux montagnes. Notre village était perché sur la plus érodée, les autres avaient la plus belle montagne, ils avaient même de la neige en hiver et beaucoup d'eau en été, ce qui n'était pas notre cas... C'est peut-être pourquoi je suis devenu une sorte d'escarpe. Hé hé hé ! Escarpe, moi ? Non, les gars, jamais ! Je ne travaille jamais que pour mon compte ! Compte ? Compte ? J'ai appris ça chez les Eurlopes, je crois ! Eux ne pensent qu'à leur compte, à leur fric. Mais, moi, j'ai donné, j'ai donné. Peut-être pas aux vieilles chaussettes, aux débiles sorcières mais j'ai quand même donné... toujours. Je suis même devenu récalcitrant à force de donner le produit de mes rapines, hé hé, tu vois ? Une sorte de cordon frémissant le cingla. Il tomba, se remit vite debout et vit : devant lui, là même où s'était trouvé le soleil de serpents, se tenait maintenant le fquih-sorcier qu'il avait cherché en vain. Le fquih-sorcier portait, non pas un turban, mais une vaste auréole à l'intérieur de quoi dansaient des oiseaux-mouches, des délires bariolés, des guêpes et des araignées fétides. Il était ceinturé de scorpions noirs très poilus, de vipères et de dards trempés. Son corps tout entier rayonnait et dégageait une phosphorescence inexpugnable. Le vieil homme trembla puis : « Hé hé hé ! hé hé, te voilà, vieille charpie ! Enfin tu viens. » Et, réfléchissant un peu : « Qui t'a dit que j'étais ici, hein ? » Pour toute réponse, le fquih-sorcier lui envoya un jet d'étincelles qui lui brûla une joue. L'autre hurla si fort que les scorpions qui constituaient la ceinture imprenable de son agresseur émirent une lumière incandescente. Des êtres neufs apparurent aussitôt, tenant, chacun, une espèce de drapeau, des cimenterres avaient poussé à la place de leurs cheveux, à part ça leur corps n'était que hardes. D'un geste, aussi inopiné qu'inconvenant, le fquih-sorcier leur ordonna de se ranger derrière lui, ce qu'ils firent avec une grande célérité. Le vieil homme n'en fut point impressionné. Au contraire ! « Je suis bel et bien le vrai maître de ces fatuités. Guenilles, pensées idiotes, raclures, qu'allez-vous donc me demander encore d'exécuter ? — Peu de choses, peu de choses, s'entendit-il intimer par le sorcier... — Oui, c'est bien un sorcier, il n'a vraiment plus rien d'un fquih désœuvré et tranquille, rien ! Peu de choses ! Que veux-tu donc, monstre irascible ? Que j'en tire de mon vieux crâne quelques-uns qui t'en feront voir une fois pour toutes... ou quoi d'autre ? » Pour toute réponse, le fquih-sorcier rigola bruyamment. Le vieil homme en fut si choqué qu'il lui lança une bordée d'injures, mais, une fois encore, rien ne sortit de son gosier, sinon des molochs épineux et grouillants. Il en rit intérieurement, se disant : « Ça va lui en faire voir à ce chien d'hyène de fquih mal diplômé ! » Le fquih-sorcier eut alors une épouvantable nausée, il dégueula tripes et mémoire. Tout son rayonnement fut aussitôt dissous, toute sa vie immédiatement pulvérisée. Il ne restait plus de lui sur les dalles qu'un grouillement de scorpions et quelques têtes de vipères écrasées sous les semelles dures des anachorètes. Le vieil homme n'en fut nullement content. Il aurait voulu parler à ce sorcier terrible, à ce fuyant, mais comment l'attraper. « Par tous les djnouns, je te veux, fquih, oui, je te veux. » Cette fois-ci, le miracle resta coi, toutes les paroles, tous les gestes, toutes les prières et tous les blasphèmes du vieil homme demeurèrent inopérants. Mais, à sa grande stupéfaction, le fquih-sorcier réapparut, planté ce coup-ci devant lui, simple, vêtu comme un fquih quelconque d'une djellaba blanche immaculée. Le vieil homme ne sut que dire. Le sorcier vint à lui, il dit : « Enfin, te voilà, chien ! — Quoi ? Que dis-tu vieille harde ? Toi qui as vendu tes filles pour une gousse d'ail,

une miette de pain ? Que me dis-tu là, vaurien ? Répète un peu... Ah oui, le chien, oui, oui, je ne suis qu'un chien et toi, Maître, mon écraseur, oui, oui, c'est bien toi qui m'écrases depuis longtemps, depuis toujours. Cette vigne, non, cette gorge de mouton saignante, répandant partout son sang, c'est toi, sorcier abominable, qui en as extrait la vie ! Oui, oui, oui, non bon sang, non, je m'en vais t'en faire voir, moi, te charcuter un peu comme qui dirait hé hé hé ! Sale charogne, tu vas en écoper ! — Sale charogne, moi, moi ? L'Arbitre du Temps, de l'Espace ? — Non ! Non ! Je n'ai rien proféré de tel ! Jamais ! Ne m'entortille pas une fois de plus dans tes mics-macs, s'il te plaît. Je veux seulement t'offrir quelque chose. Oh ! Très peu de chose à vrai dire, tout juste un petit cadeau... » Il sortit alors son mouchoir, le dénoua et répandit sur la tête du sorcier les bris de miroir, du miroir qu'il avait volé en tuant... son premier crime, quoi ! « C'est toi qui m'as envoyé le voler, le voilà ! Profites-en, gaillard ! » Aussitôt dit, aussitôt fait ! Le miroir se reconstitua ; le sorcier l'exhibait maintenant avec une arrogance indicible, le montrait au vieil homme en disant : « Vieille chiffe, vieil assassin, tu mérites vraiment que je te fasse connaître le paradis et aussi l'enfer. Le paradis n'est qu'un des aspects mornes de ton intelligence. L'enfer, ce qu'il y a de mieux en toi et que tu as fui depuis longtemps. Je vais donc de ce pas t'y mener. — Me mener où, grand-père ? » Le vieil homme n'osait plus le traiter de sorcier, ni lui cracher dessus. Pour toute réponse, le supervieux l'entraîna le traînant presque sur les dalles de cette grande salle où il avait échoué la première fois qu'il lui était donné de contempler les desseins d'Outre-Monde. Il vit toutes sortes d'êtres de l'ancien monde, ceux de son village comme les soldats oubliés qui avaient versé leur sang pour des patries ingrates. Il se releva néanmoins et suivit le supervieux vers une anfractuosité profonde. Avant d'y pénétrer, le fquih lui appliqua sur les paupières un baume dont il ne sut rien, une sorte de goudron liquide et amer. Une résine noirâtre de plante peut-être ? Il s'en appliqua aussi sur la bouche, but une mixture jaune à même un roseau sortant d'une gourde qu'il portait autour du cou, puis ils entrèrent dans une espèce de palais dont le dallage d'or fauve était constitué de scolopendres frémissantes. Le supervieux s'inclina devant une statue géante qui dominait les jets d'eau jaillissant d'un peu partout dans cette galerie (c'est que le vieil homme n'était toujours pas convaincu !) superbe. Des femmes nues, seins froufroutant et se balançant en une musique quasi délirante, lui emboîtèrent le pas. L'une d'elles lui porta aux lèvres une coupe de vin mielleux qu'il avala goulûment. Une autre, peut-être une sorte de déesse ancienne, le retint un instant, lui enfournant entre les mâchoires sa mamelle. Le supervieux y mordit avec plaisir. « Aïe, fit la pseudo-déesse, tu me fais mal, cochon ! » Puis elle fila, les autres la suivant. Ne restaient plus sur ces dalles que le supervieux et le vieil homme, marchant l'un derrière l'autre, s'envoyant par la pensée des armées qui jamais ne se matérialisaient, jamais ne pouvaient donner lieu à de sanglantes escarmouches. Le vieil homme suivait, tête basse, comme un âne, comme son ânesse lorsqu'il la sortait du souterrain où il avait coutume de l'enfermer. Mais, s'il s'inquiétait un peu, le supervieux ne craignait que le vieil homme, cette chiffe idiote, cet assassin auquel il avait, un jour, remis une parcelle de son savoir. Un éclatement soudain les fit s'asseoir. Le supervieux balbutia, chanta une prière, hurla. Le vieil homme s'en remit, comme d'habitude, à une de ces images qu'il appelait sa pensée... Et tout d'un coup tout s'envola... Tout d'un coup, le supervieux se retrouva

dans cette petite turne de souk où il exerçait jadis le métier d'écrivain public et de guérisseur. En face de lui, un enfant sur les genoux de sa mère. Le supervieux tenait entre ses doigts un œuf couvert de signes coraniques et de bien d'autres rébus. Il marmottait quelque chose, voulait ou invoquait quoi ? n'en savait plus rien... Cet enfant... Cet œuf... Qu'est-ce qu'il va marquer sur le Grand Œuf ? Ah ! pas ce que j'ai noté sur l'œuf de la poule ! Pas ça, gars, surtout pas. La mère va m'en vouloir... Le supervieux se souvenait à peine. Le vieil homme ne pouvait guère lui rafraîchir la mémoire. C'était lui l'enfant en question.

« Tu lui barbouilleras la figure avec le jaune de cet œuf, un peu de cendre et quelques brins de soldanelle, puis tu lui donneras deux gifles pas trop fortes et, enfin, tu le rouleras par terre après l'avoir soigneusement ficelé dans une couverture en poils de dromadaire pour qu'il puisse expulser tous les démons qui le tarabustent. Dans une quinzaine, si ça ne marche pas, tu l'emmèneras à Sidi Abd'Ijabbar. Vous y resterez deux nuits de suite et tu prieras. Le cheikh t'apparaîtra dans un songe. Auparavant, prends de très grandes précautions. Personne ne doit savoir que ton fils est malade. Même si on te pose des questions embarrassantes, tu ne répondras pas. Tu feras l'ignorante ou la bonne femme un peu demeurée. N'importe quoi pourvu que tu la boucles. Il ne pourra jamais guérir si tu te mets tout de suite à crier sur les toits qu'il est malade. Dans ce cas, même si tu implorais le cheikh en sa faveur, le mauvais œil ne céderait pas. Mais, par tous les démons ! il cédera ce putain de mauvais œil, crois-moi. Je m'en vais te l'arranger un bon coup, cet enclé ! Tiens, prends ce gris-gris et mets-le autour de son cou (il désigne du doigt le petit garçon). Avec ça, petite femme, rien ne pourra jamais l'atteindre. Il écrabouillera même des vipères sans jamais se faire mordre. Il rêvera qu'il est en enfer sans jamais perdre de vue le monde réel. Il pourra tout tenter, se faire blesser sans rien éprouver qu'un vaste et diabolique plaisir. Toute sa puissance résidera dans cette amulette. »

La femme déposa deux poulets attachés avec une ficelle aux pieds du supervieux. L'enfant qu'elle portait dans ses bras grogna un peu ; un long filet de bave pendait à ses lèvres. Le supervieux chassa une mouche imaginaire. La femme sortit de son haïk un petit rouleau de billets de banque qu'elle déposa délicatement dans la main tendue du supervieux, puis s'en alla.

Le vieil homme revit une source presque tarie, entre deux roches siliceuses, source dont l'eau croupie grouillait de têtards, de grenouilles, de sangsues, de moustiques et de nêpes. A proximité de la source, des gravats, des bris de poteries : la vaisselle des djnouns ! Plus loin, des arbustes rabougris et des taillis de lauriers roses bardés de guenilles que des gens superstitieux avaient solidement accrochées à leurs branches. « Une belle demeure, se dit-il. » « N'approche jamais les djnouns, lui avait-on conseillé. — Je m'en fiche éperdument de vos superstitions, avait-il répondu. Et maintenant, j'y patauge, dans ta bave, petit djin ! Ah ! que cette eau est bonne, tiens, tiens... et si j'en buvais un tout petit peu pour voir... Il n'advient rien ? Si j'en bois, il... Il n'advient rien, je t'ai

dit, bois, ça te rendra pas malade, petit audacieux. » Une grosse voix grondait dans sa poitrine. « Bon ! Alors bois, vite ! » Et il but. Il but une fois, puis deux. L'eau, bien que sale, était délicieuse. Et il se souvint de ce que lui avait dit une petite putain du village, que, pour avorter les bonnes femmes utilisaient de la poudre à canon, du mercure et de l'eau ayant servi à la toilette d'un mort. Le vieil homme ricana à ce souvenir. « Bon Dieu, comment ai-je pu m'en tirer à bon compte ? Tout le monde savait que cette eau était empoisonnée ! Je n'ai jamais eu à me plaindre de rien sinon d'une sangsue collée à mon œsophage, bête que j'ai recrachée avec force. Je ne m'en suis aperçu, de sa présence je veux dire, que parce qu'elle commençait à grossir et à m'étouffer un peu. Alors, j'ai chauffé une casserole d'eau, j'ai pressé un ou deux citrons, j'ai tout mélangé avec une poignée de sel et je me suis gargarisé, ni plus ni moins. En cinq sec, la chose est tombée entraînant avec elle quelques caillots de sang. Allons donc ! Fini tout ça, sortons plutôt d'ici. » Le vieil homme essaya de se lever, mais un énorme poids l'en empêchait. Autour de lui, les ténèbres. Il est quelle heure, bon sang ? Quelle heure, merde ! Il banda ses biceps, tenta à nouveau de soulever le fardeau qui l'écrasait, en vain. « C'est un démon qui me terrasse, se dit-il, un gros démon, une enflure, ha ha ! Impossible de me redresser pour le moment. Feintons, il faut feinter. Ils me racontaient bien dans le bled des histoires pareilles. Des histoires d'hommes qui ne pouvaient pas se lever, marcher, s'arracher au sommeil, je n'y ai jamais cru... et voilà qu'à mon tour je tombe sous le pouvoir du démon ! D'autres disent que le démon vous sodomise pendant que vous dormez. Le vieil homme tâta son anus, puis il porta son doigt à son nez. « Il est tout mouillé, Bon Dieu ! Ce con m'a baisé. » Il reporta de nouveau son doigt à son anus, crut toucher un gros phallus, le retira vite. « Et il continue, bon sang, il m'encule de plus belle. Allons bon ! Fous le camp ou je te le ferai payer rubis sur l'ongle, sale démon ! » Il essaya encore de se relever, mais ne put. Le démon pesait sur lui comme une montagne. Le vieux voulait parler, gémir, rien à faire. Pas un son ne sortait de sa bouche. Le démon l'étranglait en même temps qu'il le sodomisait. « C'est ça sa technique, pensa le vieil homme. Il ne vous possède qu'en vous étranglant. » Il se souvint alors de tous les saints tentés par le démon. Les uns, qui vivaient en ermites, avaient fait fuir ses hordes et toutes les belles femmes... « Quoi ? Les belles femmes, se dit-il, mais non, non ! il n'y a jamais eu une tentation de ce genre, le démon les a plutôt enc... Ah ! Tu me fais mal, sale con ! Tu me brûles les intestins... le... le ventre... tout... va éclater. Dégage, dégage, vieille brute ! Ouais, le démon n'a jamais présenté une belle femme à un anachorète. Mon œil ! Il a plutôt tenté de les sodomiser. Il y est sans doute arrivé avec quelques-uns... Ou alors, il a fait le contraire. Il s'est peut-être laissé gentiment embrocher... Non, ils en auraient pas voulu, les potes ! Alors, vois ça d'ici : il s'est tout bonnement changé en éphèbe, hé hé, tu piges à présent ? Il s'est fait enfiler comme pas une ! » Le vieil homme tenta une fois de plus de se lever et cette fois-ci il y parvint aisément. « Tiens, tiens, il est parti, le démon. » Il se tâta le corps, constata qu'il portait toujours sa tunique. « Il ne m'a rien fait si ça se trouve. Je me suis peut-être gouré. Mais... mais c'est moi qui l'ai eu, la pute ! la pute ! ça alors ! Je l'ai eu, je te dis, c'est moi qui l'ai eu, ben ma vieille... Bon Dieu ! j'ai copulé cette nuit sans le savoir. J'ai lâché tout mon jus ! A mon âge ! Ah ! le sale démon, il m'a eu même si je l'ai baisé. Il m'a eu jusqu'à la garde ! Non ! ce n'était pas un rêve. Le démon a dû se transformer en

femme pour me tailler une pipe. Il a mille tours dans son sac, le salaud ! J'y peux rien ! J'y peux rien, mon Dieu ! Sortons d'ici maintenant, mais je n'y vois goutte. Où donc suis-je ? » Il tâtonnait dans l'obscurité ambiante. Ses mains rencontraient des obstacles de toute sorte. Il ne pouvait ni avancer ni reculer. « C'est atroce ! on dirait que je ne me déplace pas. Je suis enfermé dans un cercle vicieux. » Ce n'était pas un cercle vicieux, il devait s'en apercevoir un peu plus tard, mais un monde sans fin, une immensité sans pareille. « Du noir, toujours du noir, se dit-il. »

Il voulut encore hurler, mais il n'avait plus de voix. Il se surprit à espérer la présence d'un être humain quelconque, lui qui avait toujours fui cette engeance. Et, tout d'un coup, il pensa à son miroir. Il ne sut ce qu'il en était advenu. « Si au moins j'avais ce foutu miroir ! Si au moins je pouvais voir ne serait-ce qu'un demi clair de lune ! Entendre des mots, même les plus exécrés ! N'importe lesquels, pourvu que... » Brusquement, la ténèbre se dissipa, une lumière jaunâtre baignait à présent le paysage. Le vieil homme se figea, tout était sans mouvement autour de lui. La nature, si cela était bien une nature, relevait plutôt d'une énorme masse minérale. Des sons étranges l'animaient à mesure, mais rien ne paraissait s'agiter, du moins visuellement. « Je ne me suis pourtant jamais drogué, se dit-il. Je n'ai jamais fumé ni mangé du haschich ! Non ! Je suis ici dans un autre monde, le monde des âmes mortes, des hommes dévitalisés, désincarnés. Je suis même assez loin, maintenant, du monde des djnouns et des sorciers. Mais, bon sang, qu'est-ce que je vois là-bas ? C'est ce foutu fqih, le supervieux, le sorcier ! Il m'a encore joué un sale tour, peut-être ?

Hé, vieux chien, tu viens un peu ? » Le supervieux ne semblait pas l'entendre. Il était adossé à un rocher brillant. Il égrenait des cailloux noirs. Ses lèvres remuaient. Le vieil homme alla droit à lui, mais plus il avançait et plus le fqih reculait ; les distances semblaient se distendre. « Bon sang, se dit le vieillard, je n'y arriverai jamais. C'est un monde de fous ! » Parfois, le supervieux le narguait, grimaçant et bavant, s'arrachant même la peau du visage et la retournant comme un masque fripé barbouillé de peinture rouge. « Continuons, nous arriverons, hé, sale ignorant, tu viens un peu. » Sa tête parut éclater. Il ne perçut rien d'autre que ces mots : « Ignorant, moi, fils de pute ? Moi, un ignorant ? Tiens, prends cette baffe ! » Quand il rouvrit les paupières, le supervieux était au-dessus de lui, le dominant de toute sa taille. Le vieil homme était couché sur le sol caillouteux, une seule gifle avait eu raison de sa résistance. Le supervieux lui crachait dessus, répétant sans cesse : « Ignorant, moi ? » et haletant. Le vieil homme n'osait presque plus le regarder. Au-dessus de lui, le supervieux paraissait gigantesque, il grondait et s'agitait comme un volcan en travail. « Eh bien ! puisque tu me traites d'ignorant, je vais te conduire là où tu réclamerais forcément mon assistance. Tu ne t'en tireras pas comme ça, fils de truie ! Tu vas en baver salement. » Le vieil homme fit appel à toute sa volonté et, quand il fut de nouveau sur ses pieds, il frappa sauvagement autour de lui, à l'aveuglette, en vue d'atteindre une bonne fois pour toutes le supervieux. Il ne rencontra que du vide car l'image du supervieux s'était aussitôt volatilisée. « Il n'est donc pas là, se dit le vieil homme. Ce n'était qu'une hallucination. Ah ! je m'hallucine aussi facilement qu'une femme hystérique ! »

« Non ! Non, crétin, je suis là ! » Effectivement, le supervieux se retrouva en face de lui, mais cette fois, c'est lui qui rua contre le vieil homme, le renversant avec une force inouïe. Le vieil homme se

releva péniblement, les bras tendus, mais il n'osait plus s'en prendre au supervieux qui, d'ailleurs, s'était déjà éloigné d'une dizaine de pas. « Ce n'est qu'une image, Bon Dieu ! Ce n'est qu'une vulgaire image, se répétait le vieil homme. — Une image, mon œil ! Tu te trompes encore, enfant de chienne ! » Effectivement, le supervieux n'avait plus l'air d'une image vaporeuse, il voyait bien sa maigreur, ses rides et son bâton. Il était on ne peut plus vivant. Avec la pointe de ses sandales, il retournait des mottes de terre, soulevant ainsi des petits nuages de poussière. Et maintenant, lorsqu'il parlait, les oreilles du vieil homme et non plus sa tête entendaient clairement ce qu'il disait. Les mots ne détonnaient plus dans son cerveau. C'étaient des mots ordinaires, des sons habituels. Lui-même était convaincu que sa voix était revenue. Il pouvait entendre tout ce qu'il disait. Cette sensation d'étouffement qui l'avait opprimé au début de sa quête s'était dissipée. Il se sentait même assez fort pour faire confiance au supervieux. « Hé, attends-moi, je te suivrai où tu voudras. — Tant mieux. Te voilà raisonnable maintenant. » La réponse du supervieux prouvait qu'il n'avait vraiment rien à redouter. Quand il l'eut rejoint, ils se serrèrent longuement la main, se congratulèrent comme de vieux amis et rirent de « ce fâcheux malentendu » qui avait failli les perdre. Le supervieux avait l'air sûr de lui, mais une sourde inquiétude agitait encore le vieil homme qui, lui, ne savait toujours pas où ils étaient. Cette immensité lourde d'une lumière blafarde et dorée, ces horizons fauves s'incrétant dans une terre dressée vers le ciel comme des milliards de griffes sanglantes, tout cela ne lui disait rien qui vaille. Il n'avait pas peur. Aucune espèce d'épouvante ne pouvait entamer son âme durcie par les mille et une folies qui l'avaient jusqu'ici fait vivre, l'ayant parfois soumise à leur entendement, s'étant installées en elle infiniment pour ne jamais plus en sortir ; lui, le vrai villageois d'un monde non découvert, d'un terreau en perpétuelle transmutation, jamais absous par l'Histoire des hommes récalcitrants, inquiétant ceux qui ne les connaissaient pas et se détruisant littéralement. Le supervieux tapa sur l'épaule du vieil homme et dit : « Allons bon ! Je te mène là où jamais homme n'a été. Non pas en enfer, non plus au paradis, mais dans une texture différente. Tu seras content, tu ne voudras plus abandonner la vie qui te sera offerte. » Le vieil homme osa, néanmoins, lui demander s'il n'avait pas son miroir. « Ton miroir ? Ha ha ! Tu n'as jamais eu de miroir, mon enfant. N'est-ce pas moi qui t'avais demandé de le voler ? Ah ! Petit criminel, sagouin, chenapan ! Je te le rendrai quand même. Mais... mais avant, tu devras venir vivre un peu avec les fameuses houris du Livre. Tu connaîtras ainsi le revers du monde des hommes et des choses, tout ce que tu as abandonné, quoi ! — Bien sûr que je viens ! Je suis tout à toi, paradis des houris ! Tout à toi, Mâle incirconcis, Maître des métamorphoses ! Je viens, oui, je te suis. — Ha ha ha ! Je savais bien que mon fils, enfant d'une truie et d'une vieille femelle de porc-épic viendrait avec moi... Là là là ! ollé ! Alors... alors comme disent si suavement certains gars de Radio-France, alors... alors, viens donc, entre dans cet autre monde ! — Oui, j'y vais, j'y vais ! » Le supervieux s'arrêta un moment, dit quelques mots puis rua contre un obstacle invisible. Aussitôt la fausse nature dans quoi ils tanguaient changea. Un autre monde, plein de musique et de couleurs fauves, apparut. Tout d'abord des cris très fluets, quelques insignifiants criaillements comme si cet univers n'était fait que de petits et très lents degrés allant d'un bout à l'autre de cette étendue orgueilleusement vouée au supplice du plaisir. Et, de proche en proche,

une voix qui se matérialisait dès que le voyageur pensait ou s'imaginait ailleurs que dans l'oubli d'un monde ancien qui l'avait propulsé hors de son Temps. Le supervieux et le vieil homme marchaient dans une clairière assourdissante, pleine de couleurs merveilleuses, d'une lumière indescriptible et de danses qu'ils ne pouvaient voir mais dont chaque battement les frôlait les remplissant d'une gaieté inédite. « C'est l'entrée du paradis, cria le supervieux. — L'entrée de quoi, demanda le vieil homme ? De quoi, bon sang ? — Du paradis, répéta le supervieux, c'est l'entrée du paradis ! » Maintenant, la clairière se transformait en une sorte de cour pavée d'or. Partout des giclements de fontaines à facettes, partout des chants d'oiseaux-lyres, de paradisiens et autres volatiles. Des frous-frous, des jupons de soie glissant les uns sur les autres en une syncope d'archets et de cordes usant les quelques Stradivarius encore cachés sous terre.

« Nous y sommes presque, dit le supervieux, entraînant avec lui le vieil homme. Oui, nous sommes au paradis. Du reste, voici le comptable suprême. » En face d'eux, un comptoir et, derrière le zinc, un homme haut et luminescent qui feuilletait un livre aux tranches dorées. Le supervieux le héla amicalement, lui désignant du doigt le vieil homme qui le suivait. L'être luminescent tapota son livre et dit : « J'ai oublié la page. » Le supervieux répondit : « Il n'est pas encore mort, nous verrons ça plus tard.

— Je veux quand même savoir s'il a droit à une entrée gratuite, insista l'être luminescent. » Le supervieux entraîna le vieil homme vers l'être luminescent qui feuilletait encore le même livre, le livre des Bonnes Actions et des Maléfices. Il sortit de sa poche un h'rz (gris-gris) tout froissé, dit un mot cabalistique et serra la main à l'Etre-de-Lumière. Aussitôt une porte s'ouvrit derrière l'Etre-de-Lumière d'où s'échappèrent quatre houris d'une beauté incomparable. Le vieil homme, abasourdi, tenta d'en saisir une au passage mais une main de fer l'en empêcha. Il avait tellement mal qu'il crut qu'il dégueulait le lait de sa mère. L'Etre-de-Lumière feuilleta encore son livre et dit : « Tu n'es pas encore mort, vieillard. Personne ne sait cependant où tu te trouves. Ton corps est toujours dans le village où tu es né, comme dans une bouteille puisque des attaches complexes t'y rattachent. Couché sur la paille qui encombre ta cabane mais ton âme et ton nouveau corps, en train de changer, non de muer... ton âme et ton nouveau corps sont là, présents, devant notre tribunal. Je vois que tu ne t'es jamais très bien conduit dans l'autre monde. Tu as assassiné, volé et menti. L'erreur que tu as commise en premier, c'est le mensonge, tout étant relatif ! Mais tu étais pauvre. C'est pourquoi nous t'excusons. Tu crevais de faim. Ton village est maintenant sous la férule d'étrangers sanguinaires, même ton autre corps ne pourra être épargné par leurs balles, ou leurs baïonnettes. Il faut que nous déployions une force sans précédent pour le sauver, sinon tu voletteras indéfiniment entre nous comme un insecte sans but. » Le vieil homme n'osa rien répondre. C'est le supervieux qui dit pour lui : « Cet être fragile n'a jamais agi par lui-même. C'est moi qui l'ai toujours manipulé pour le compte du Grand-Maître ! Il faut lui pardonner, il est notre ultime instrument ! Il nous a malgré tout rapporté le miroir que voici. (Le supervieux sortit de sa poche le miroir magique et le tendit à l'Etre-de-Lumière qui le prit entre ses mains et s'y mira.) N'est-ce donc pas un excellent agent ? — En effet, nous devons lui donner un avant-goût de la vraie vie. Emmène-le. »

Toutes les fleurs, tout le printemps du sol, en bas comme en haut, toutes les plantes vues dans leur vraie luxuriance, tous les mots, les chants des bêtes dans les fourrés, des oiseaux dans le ciel, des insectes entre les brindilles, toute l'eau du monde ruisselant et murmurant, musiquant à longueur, aptes ou inaptes à vous donner vie ailleurs, oui, tout cela est ici bien resurgi, vous tenant, vous aliénant au monde nouveau où vous posez pour la première fois vos pieds, vous y entraînant irrémédiablement. C'est dans un monde aussi dénué de honte que de raisons qu'ils entrèrent, le supervieux menant presque par la main le vieil homme. Autour d'eux, des trônes, des galeries, des tapis suspendus aux murs ruisselant d'or et de pierres étincelantes, éclairant la disparité des lieux de mille feux de couleurs différentes. Conduits et suivis par des houris dont les cheveux lançaient des éclairs jaunes et bleus, dont les pieds nus glissaient sur les multiples tapis et les dorures du parquet, le supervieux et le vieil homme dissimulaient mal la joie qui, petit à petit, emplissait leurs circonvolutions de petites bêtes insidieuses, gaies et brillantes. Ils étaient entrés là même où leurs maîtres avaient établi leur suprématie. « Nous sommes presque arrivés, dit le supervieux, bientôt nous aurons un château pour nous deux... et des houris à n'en plus vouloir... et aussi pas mal de vin vieux, de viandes variées et de fruits. Du miel aussi, pardi, oui, nous en aurons ! Oui, oui... mais il faudra le gagner, le miel. Nous verrons ça. Il faudra sans doute aussi chasser un peu mais sans arme. Pas d'arme ici, disent les grands ! Tout ce que tu désires peut t'être livré à condition que tu saches l'obtenir. On verra, fils de... ha ha ha ! » Ils entrèrent dans une vaste salle en forme d'œuf. Partout des tapis luxueux, des miroirs leur renvoyant leur chétive et triste image, ridée et crottée, chargée d'insignifiance. Ils se mordirent les lèvres, tentèrent de pleurer, puis ricanèrent, mais leur corps ne changea point. Une des houris qui les accompagnaient entonna un chant en vue de les rajeunir mais, là non plus, rien ne vint, ils restèrent aussi vieux et séniles et ridés qu'ils étaient. Alors le vieil homme se mit en colère. Il blasphéma une fois de plus : « Moi qui li fire la guire à l'isbagne, moi trou di cou ? L'itre ba four bour bibre, moi, les infas, dis donc ? » Le supervieux se tint les côtes, riant à s'en décrocher les mâchoires. Toutes les houris présentes s'esclaffèrent. « Baben quisqui j'i dit moi, les butes ? » Le supervieux s'écroula de rire. Jamais un être humain ne l'avait mis dans cet état de jubilation intense ! Il dit : « Assez mon fils, assez ! Ici, nous allons jouir ! » Et il prit entre ses bras le vieil homme qu'il entraîna vers une chambre incrustée (ou excavée ?) dans cette salle. Car il suffisait

de la connaître pour en comprendre le fonctionnement. Ils ne mirent pas longtemps à y pénétrer. « Alors, ça te convient, enfant de..., dit le supervieux ? — Oui, oui », répondit le vieil homme, éberlué. Tout autour de lui, des chatoiements et des soieries lumineuses coulant l'une contre l'autre comme des eaux pures, cristallines et sauvages ; des musiques douces vous caressant subrepticement. Un énorme lit occupait le fond de cette chambre et, tout au centre, des divans, des flippers, des pianos, des tables de jeu, des instruments de musique et des figurines diverses. Aux murs étaient suspendues au bout de fils invisibles des flûtes et des têtes d'hommes souriant dans l'ultime rot où la mort les avait surpris. Des têtes hilares et des têtes penchées philosophant comme sur les calamités et la vie d'un tas d'insectes en une contemplation malade et idolâtre. Quelques houris bousculèrent le vieil homme tandis que le supervieux entonnait un chant que jamais oreille humaine n'ouït :

« “Nous sur une terre étrangère ? Nous ?

— Oui ! Nous sommes sur une terre en ébullition !

— Ma chère, tout est là dans ce sac, oui tout y est.

— De l'or aussi sans doute.

— Oui.”

L'enfant qui les accompagnait les reluquait avec méfiance. La jupe de la femme gondolait avec le vent, ses cils gavés du désespoir du monde, haut perchés,

sa tête,

bien sûr sa tête !

et ses cheveux lui semblaient très lointains, comme mus par une main invisiblement tapie dans l'ombre, dans ces vieilles encoignures où le crime politique se perpète !

Cette même ombre que l'enfant, les suivant obséquieusement comme un larbin, voyait fouiller ses nerfs et cloaquer dans son sang !

“Nous sommes en Espagne, ma chère, dit l'homme.

Nous sommes enfin parvenus à la vraie vacance, hein ?

— Oui. Bien sûr, mon cher.”

Ils erraient sur une terre rouge dénuée d'herbe, sanglante incommensurablement ! Piquetée çà et là d'arbustes et de buissons

rêches !

Au-dessus d'un cours d'eau vert.

Un pays rouge.

Et voici le rêve, maintenant, le rêve qu'ils vécurent :

Aussi loin que portait ma vue, le paysage n'était qu'Elle. Elle, qui ? Ma femme, pardi, pas autre chose, ni surtout pas une autre !

Aussi loin que portait le souffle que j'exhalais, ce n'était véritablement qu'Elle, son visage, son corps !

une fois de plus ourdis par moi,

oui, moi ! le soi-disant incorruptible !

D'abord une sorte de gouffre. Puis un nuage fuligineux. Un immense palais. Des colonnades très cannelées qui hurlaient parfois sous la caresse du vent. Un mort ? Oui, un mort qu'on embaumait ! Quoi de plus simple en ce monde ? Un mort dont les rides mangeaient toutes les plantes qu'on emmêlait alentour et qui vous agressaient arrogamment.

On emmêlait, non pas des plantes, mais le sang des êtres fragiles qu'il avait voulu mettre autour de sa peau comme un habit ordinaire, le sang des êtres humains dont il s'était toujours barbouillé en vue d'échapper au froid stérilisant, à la pluie orageuse et au silence. Ils étaient là, regardant, et ne disant rien, ce cadavre en train d'être embaumé. Va-et-vient de vieilles femmes, de jeunes filles et d'hommes chargés comme des mulets. Une salle comme ça, on n'en trouve que dans les temples les plus noirs, là où l'homme libre, s'il y en a, jamais n'entre. Processions ! Processions ! Partout des lustres, des lumières évanescentes. Dès que tu entres, hop ! tout s'allume. Dès que tu essayes de penser à la façon dont ça se fait, hop ! tout s'éteint. Et tu es dans l'obscurité, dans un palais quoi ! Plus loin, des jardins, un lac sanglé de cours d'eau, peut-être une mer... On devait voyager, moi, l'homme... Une femme ? Non ! il n'y avait avec nous que nous-mêmes. Des engins ici ? Qui n'a vu des engins pareils ! Hein, dis un peu ? Fallait, pour traverser cette eau, s'allumer soi-même ! Sortir de son âme quelque chose qui ne pouvait ni de près ni de loin ressembler à un bateau, mais à une bulle transparente, pas une bulle de savon, pas non plus une boule de cristal charlatanesque ! non ! seulement son âme. Quelque chose de rond et d'à peu près aussi dur qu'un atome ! Et cette salle, enfin ? Cette salle. La mère était présente. Une mère, pas celle de ta femme, pas la tienne non plus. Une femme à l'âge indéterminé. Et aussi un grand-père, éclipsé par la mère, quelqu'un qui ne pouvait parler sans qu'on le vît gesticulant, un homme caché hors du temps, de cette latitude et cependant présent, quelqu'un qui t'aimait. Et l'enfant avec sa petite amie, oui l'enfant : un diamant, j'en ai là, sous le couvert de la table, tiens, on va tout déclouer. Oh ! Y a plus rien !

“C'est ton père, dit la maman, qui a emporté le diamant. Il fait toujours comme cela. Faudra que je le récupère !” Et en avant pour l'aventure ! En avant, hein ! On va voyager, les gars.

Voyage, donc ! Ici et là des miroitements, des choses vous attrapant mais dont vous vous détachez vite. Pas d'amour réel, pas de vraies visions, jamais rien, jamais qu'une vie charnue par-ci par-là sur le chemin. Un train que nous aurions pris ? Non, une bulle tout bonnement.

Arbres verdâtres, presque bleus se secouant et tremblant quand tu passes dessous, se décharnant quand tu y grimpes. Femmes jolies partout, hommes bandant aussi, chantant, s'arrangeant la mâchoire et la gorge à force. Jamais n'aimant véritablement, ne disant jamais rien qui nous retînt une seconde ! Mais ici ou là, par tous les chemins et toutes les routes, l'image de l'homme qu'on embaumait avec effusion, étalé sur une plaque de marbre, pâle et presque vivant, lui l'ancien tueur !

Et nous là, oui là.

Tu as vu ?

...

“Allons, dis-moi si tu as vu.

— Bien sûr que j’ai vu.

— Ce cadavre.

— Ce n’est pas un cadavre.

— Qu’est-ce donc, mon cher ?

— Rien... peut-être un vivant irrémédiable. Une statue, voilà.

— Tu ris, cher.

— Non, ma femme, je ne ris jamais.”

Et, encore plus loin, une rivière. Peut-être l’Aguadalkévir, fleuve rougi par l’encre des livres arabes sous le règne d’Isabelle ! Nous tentons de traverser cette eau roulante. Nous traversons puis nous aboutissons à une sorte de villa haut perchée. Nous entrons comme si nous y avions toujours vécu. Immédiatement, autour de nous, se forment des rangs de valets qui nous escortent cérémonieusement jusque-là même où (comment se fait-il ?) nous avons toujours eu l’habitude d’aller, jusqu’à cette grande chambre, donc, où étaient réunis d’autres gens : une mère, un enfant bien fagoté et un homme d’un certain âge. Nous sommes reçus comme si nous n’étions sortis de là que pour peu de temps. L’enfant nous montra un grand livre qui relatait la Péripétie de la Terre, une pierre gemme aussi de couleur verte où nous pouvions voir et prévoir. La mère, habillée comme l’étaient les grandes dames du 17^e siècle, dansait, un bras posé sur le bras du vieil homme. Ma femme et moi, jeunes encore, étions en train d’admirer je ne sais plus quelle image de ce livre que nous avait mis entre les mains l’enfant. Sa mère pouvait être espagnole. Elle était vieille mais elle semblait très jeune. Elle dansait et chantait une vieille rengaine gonflée de mots tendres. Ça brûlait comme du feu, comme ce bûcher qui emporta les Cathares...

*Je suis ton océan, toi, Dieu noir qui détraques
Ce cœur rouge-taureau courant dans les ronciers.
Moi, la voile de Tarik, la hache cassée ici
Par la dent sauvage d’hommes incirconcis.*

Et elle chantait comme ça tout le temps que dura le rêve, elle chantait, son fils nous montrant le fameux livre, disant de temps en temps : “Ma mère est véritablement la reine de ce pays, voyez-la tourner sur ses talons, voyez-la maîtriser le monde !”

*...leurs herses
le sang et ses caillots les glaires rieuses.
Tuez-les tous ! ils ne sont rien qu’une ombre !
Ah ! Tuez-moi donc ces hères !...*

Chantant, elle soulevait comme de la poussière, ses petits talons brisant le parquet de la chambre étroite maintenant que nous y avons mis notre monde à nous. Puis l'enfant nous mena vers une longue table d'ébène dont il souleva le dessus pour nous donner une richesse. "Des diamants que mon père y avait cachés", avait-il dit. Quand il eut soulevé la planche qui recouvrait la table, rien, mais rien, deux trous seulement, vides. Il hurla : "Y a plus aucun diamant, mère ! Où sont-ils passés ?" La mère répondit laconiquement : "Père, quand il est parti en Amérique, a tout emporté, fiston." Confusion. Le fils s'excusant, moi ne m'accrochant plus aux diams, n'ayant jamais eu d'autre scintillement que celui de mes yeux. Puis redépart. Vers où cette fois, mon gars ? »

(Je ne puis tout transcrire sous peine d'être moi-même radié de ce globe.) Les houris chantèrent aussi, puis l'une d'elles prit le vieil homme sur ses épaules, courut vers le lit et le jeta dessus. Le vieil homme hurla, se mordit les doigts, mais la houri l'embrassa si fort que plus un son ne sortait de sa gorge. Elle lui dit :

« Le lait de ta mère, le lait que tu as bu, ce lait-là, mon vieux, lui sera rendu. C'est nous, houris qui te donnerons la vraie nourriture. »

Le vieil homme sentit son membre durcir. Toute sa chair se contractait. Un désir violent l'animait. Son corps devenait une braise ardente, s'agitant comme sous la poussée d'ondes électriques millénaires. Il lui semblait que toute sa vie s'était changée en une sempiternelle coulée de lave. Lui, vieux cloporte résigné, pouvait à présent se contempler à loisir dans cette nouvelle nature : plante arborescente fleurie et se teignant de lumières ambiantes, buvant à même la trompe des papillons le nectar de l'Univers. (Oui, tout ce que j'ai tenté d'oublier, de passer sous silence affleure maintenant. Tout, dans ce monde, me sollicite.)

L'enfant, maintenant sans maquillage, le très bel enfant tomba en syncope et mourut. Aussitôt, tout le décor disparut. Apparurent des rangées d'arbres, des terres parmi quoi un homme jeune (le rêveur ?) et une femme suivis de près par un gosse de sept ans allaient vers quoi ? je ne sais ! Devisaient-ils, ça, mon grand, ça m'échappe ! La route entre les arbres, eux très petits marchant à n'en plus finir, cueillant çà et là des brindilles turgescentes et des fleurs... et des renoncules souvent oubliées sur le passage des ténèbres, hommes et femmes ne les ayant jamais que foulées, écrasées sous le talon, jamais bien regardées... ne devisant peut-être pas ou seulement se parlant, se fiant à leur ombre... suivis par une petite forme humaine, un gosse de sept ans sans doute... leur ombre quoi ! De temps en temps la femme s'arrête, se penche sur une fleur qu'elle effeuille, la contemplant longtemps, puis la décrivant, s'en frottant les cils, les pommettes. Et l'homme ? Rien. L'homme marchait, un point c'est tout. Il errait une fois encore.

« Moi, vieux gâteux comme tu dis si bien, fils du diable, moi, je t'en conterai encore. »

Le vieil homme n'osa point l'interrompre. Et comment l'eût-il pu, lui qui devait à cet ancêtre étrange sa survie ? Il ne pouvait que l'écouter et le suivre partout.

« Oui, moi, vieux gâteux, je te dis encore un autre fait à venir. Voici donc mon rêve, ami, pour que tu saches ce qu'il adviendra de ton terroir. »

*

Du sud au nord toute la montagne trembla, le pays qu'on avait dit lion ou Hespérides dans ses entrailles portait le démon des guerres civiles !

L'Espagne, derrière ses piques, agitait le taureau fumant, piétinant les banderilles fichées sur son dos. Il hersait la terre et la mer d'un sang neuf. Et le Rif brandissait les fuseaux et le trident, la poire à poudre, le fusil long et le poignard : tous les oiseaux forestiers houspillaient ce silence et la morgue du roi établi en ses palais avec mille princesses et dix futilités !

Dans la ville les hommes ne meurent pas, ils marchent sur leurs corps tordus comme des serpents brûlés ; décharnées, les mères enceintes jetaient au ciel les oripeaux d'un corps qui fut chair et torrent elles formaient cercle autour des charlatans serres aux dents, contus mais très intègres.

Chaque jour le roi s'enfermait dans son aire, et ni l'avion ni la muraille ni le sang frais assoiffant la vigne morte et le blé et la mitraille... le roi gisait là dans ses coffres d'acier mort et parfois grimaçait le plus souvent tuait avec des mots son peuple ourdi par le désastre !

Rien de ce roi-là ne sortira, dit L'Iah !

Le diable, énorme enceinte de feu et de protons, surgit et dit : « Ce roi m'incommode et supprime toute la majesté impure que j'acquis en des batailles incestueuses, jadis, très proférées rendues fortes par cet Œdipe qui foule encore la voix tortueuse du Temps. »

Qu'allons-nous donc faire, ô fils illégitime, de ce roi torve couché comme un grand excrément sur notre œil clairvoyant sur le corps de nos fils ? Le diable répondit à L'Iah qui est son père :

« Pour une fois, je veux être de ton avis, roi du ciel et des terres torturées et assassines, j'entends qu'un tel roi meure en ses piètres dédales ! Qu'il lui advienne donc une révolution plus sanglante et plus drue que la couronne solaire ! Que partout en ses villes on brandisse ses têtes d'hydre et qu'on fasse de ses tripes les cordes sûres d'un arc capable de projeter son peuple vers un futur qu'aucun autre peuple ne connut. » Et Dieu très clairvoyant et très dur de répondre : Tu seras exaucé, fils noir ; ce roi putride autour de lui verra se resserrer les balles encore pleines du feu et du sang qu'il a vomis sur son peuple clément sur son peuple attentif aux affres intentées par moi comme aux ruptures dont mon Esprit secrète et consume l'oraison en des ténèbres froides assoupies sous mon aisselle !

« Est-ce donc moi qui devrais profiter de ce délire ? dit le diable. Est-ce moi qui prendrais l'or du roi ? »

Non ! non ! hors de ma vue, ô fils pirate !

Je commanderai sa destruction.

Toi, file maintenant et ne reparais plus !

Et ce fut dit dans la clarté des sangs tranchant le fer qui les avait délivrés de leur corps. Mais voici maintenant la ville telle qu'elle est.

*

Allons donc en la ville erratique oubliée, bercée par la mer et hantée d'azur pluriel.

Les femmes vaquent à l'ordre et les hommes boivent la mort, fument le paradis et s'ensorcellent tant que leur tête à jamais disparaît sous l'océan.

Les jeunes ne vont plus à l'école, les vieillards dans les ordures ramassent quelque festin maudit et plein d'opprobre inerte et qui attend au détour d'un muret assez haut pour trancher le foie d'une fillette ou la glotte d'un vieux chien.

Toute la ville se tord de faim : le peuple crève sur les dalles scellées ! Pas un sceptre ne nourrit ces bouches auxquelles on arrache le pain !

Et voici ce qui se passe et voici ce qu'il advient quand les fils du soleil et du sol boivent mon sang !

D'abord les gens commencèrent à dépecer leurs voisins chacun se tenant aux aguets sous la gargouille.

On se dévorait avec délectation. On errait par les rues pour trouver quelque os mielleux !

Chiens humains, dites-moi si vous êtes encore forts ?

Si mon esprit et si quelque fruit passé n'est pas resté en travers de vos gorges ?

La ville n'était plus que carcasses d'hommes noircis de plomb, d'arbres sculptés par ta haine, chien lubrique !

*

Et on commença à tout casser ! les cabanes aux toits de tôle ondulée, les voitures qui passaient par là, les pompes à essence, les autobus électriques et les autobus à mazout, les villas étaient cernées de chars d'assaut et personne, oui personne n'osait jamais s'en approcher. Tout se consumait. La mer elle-même, hideuse de tout temps, avait vomi ce roi maléfique. Oui, toute la ville s'agitait et grondait comme un nuage de démons.

*

Et moi qui revis là, dans cette rue, passant comme un autre peut-être ? Allant, voyant, écoutant l'un et l'autre. Tous disant : « Nous ne voulons plus de bougnoules ici ! » Oui, c'est bien ça qu'ils hurlaient, les manifestants. Et, tout autour plein de chars, d'hommes armés de grenades, de mitraillettes et de flingues assortis. Nous étions à Casablanca, moi, mon frère, ma femme et mon enfant, là, sur le trottoir ; à côté, des hommes généreux, des hommes bons qui désarmaient leur fusil, enlevaient les cartouches et les jetaient aussitôt dans la bouche des égouts. Mais devant nous toujours défilaient ces autres hommes qui disaient : « Nous ne voulons plus de bougnoules chez nous ! » J'avais peur mais je rigolais. Les manifestants étaient des bougnoules, des Arabes quoi ! un mélange enfin de toutes les races ayant gîté au Maghreb... et ceux qui les regardaient défiler étaient pareils. Des coups de feu, de temps en temps, trouaient cette haine lourde. Deux morts, m'a-t-on dit, ont illustré cette journée... Moi, dans mon rêve, où étais-je ? Je laissai là mon frère, toujours vivant avec ces monstres et, ma femme et mon enfant partis, comme n'ayant jamais existé et jamais fait fonctionner mon rêve, je me retrouvai illico dans une rue obscure, un de ces guets-apens qu'on ne trouve que dans certains villes du terroir natal. J'ai regardé à gauche et à droite, puis j'ai filé jusqu'au fond de la rue au bout de quoi je poussai un lourd portail donnant lieu aussitôt à un couloir sombre que je parcourus. Au bout du couloir, deux escaliers. Je pris le premier non pour monter mais pour descendre. A la fin, je me retrouvai devant un guichet non grillagé où se tenait un petit Berbère, jeune frère d'un ami élevé à la fois par moi-même et par mon père. Il me dit :

« Tes papiers ?

— Les voilà, ils ne sont plus valides.

— Ah ! Ah ! »

Puis il les contempla plus qu'il ne les lut.

« Ah ! Ah ! Oui, oui, je te remets, toi, je dis car j'avais un peu peur.

— Ah ! bon. Tu es donc en règle. File, je ne veux pas qu'il t'arrive malheur ici. »

Je filai. Dans l'escalier, parce que je voulais fuir rapidement, tout changea. Ce n'était plus, en effet, un bâtiment anonyme où j'étais malencontreusement entré, mais la maison même de mon père. L'escalier était celui qui menait à notre terrasse. Un soldat, me croisant, battit des cils effrontément et sortit de la poche kaki de son manteau un pistolet pour me tirer dessus. J'esquivai, le narguant, je l'insultai enfin carrément pendant qu'il continuait de descendre. Il vida sur moi tout son chargeur mais pas une balle ne m'atteignit.

Redevenu enfant, Pa et moi étions en train d'attendre le bus pour aller à l'école. Le ciel était moite, la terre grailonneuse et éparsée, se détachant par-ci par-là en lambeaux... et les hommes, les femmes, les animaux, chiens, chats, chevaux tractant les carrioles, tout, ici, préfigurait la fin du monde. Comme l'autobus tardait à venir et que nous le voyions tourner au loin, là où il n'aurait jamais dû passer, allant vers des rues et des places qu'il n'aurait jamais dû emprunter parce que portant en son n° 8 un autre itinéraire, nous avons décidé d'aller tout droit en sens inverse pour passer mon examen à temps. Un examen de passage comme tous les autres. Et nous y allâmes. Mon père s'est évaporé en cours de route, moi restant là, seul, dans le bâtiment même où devait avoir lieu ce fameux examen. Entré là depuis longtemps, courant, me trompant de porte à chaque coup, qu'est-ce que je vois ? Des pièces vastes, des couloirs longs, des salles vertigineuses, à l'infini une vraie rampe. Partout travaillaient des menuisiers, partout ronflait la scie électrique. Je hululai (un homme ne peut-il pas devenir l'oiseau qu'il a aimé ?) et c'est à ce moment-là qu'un chien roux sortit du fond d'un couloir et vint me prendre par le bras droit, me traînant sans aboyer, ne disant strictement rien tant que je n'avais pas manifesté ma volonté.

Moi : Excusez-moi, je suis encore petit. Veuillez me dire si cela ne vous dérange pas de lâcher un peu mon bras.

Le Chien : Non ! (Et il me souriait, oui, ce chien-là souriait.) Je n'en ai pas le droit.

Moi : Je suis venu pour l'examen.

Le Chien : (Il rit ou plutôt sourit sans exhiber ses dents.) Il n'aura lieu que la semaine prochaine. On vous a eus.

Moi : Comment cela ? On nous a eus... Jamais. Jamais.

Le chien me tenait toujours par le bras droit et me traînait.

Le Chien : Et comment ! Et comment !

Il avait une voix éraillée, il était roux et souriait dès qu'on lui demandait quelque chose ou lui posait une question. Cependant, il me traînait toujours, moi, petit enfant perdu là pour une sorte d'examen qui n'avait pas eu lieu...

Chez lui, dans son pays, les femmes faisaient tout. Elles poussaient l'araire tirée par l'âne ou la vache, allaient chercher l'eau dans des puits disséminés dans la vallée, irriguaient à force de han et ho les potagers, trayaient les brebis, la vache et les chèvres, barattaient le lait, cuisinaient et s'étendaient la nuit sexe ouvert au mari ou à l'homme de passage... sur des herbes ou des couvertures en poils de dromadaire ; leur corps s'effritait, allant venant s'empoisonnant et ne demandant jamais rien au mâle atroce qui les couvrait... Ainsi le pays dont il ne faisait plus partie ! S'en souvient-il encore ? Peut-être pas. En tout cas, le revoici vivant ailleurs.

J'ai vu Dieu... Ou le Diable ? Ils se ressemblaient, ils avaient la même tête, le même physique, les mêmes manières. La promesse qu'ils m'avaient faite avant que j'entre dans ce monde inepte ne correspond guère à ce que j'y trouve. Il était dit qu'avec mon seul miroir, la vie suave coulerait dans mes rides. Et ils m'y ont poussé voici comment : Ah ! je devais sûrement en appeler à la mort en ce temps-là ! D'abord j'ai vu une falaise très haute lacérée par des lacets d'eau brunâtre depuis longtemps disparue, puis au pied de la falaise une roue entièrement faite avec du pain d'orge... et j'ai agité mes lèvres ou mes doigts, je ne sais plus... disant à mon fils qui veillait tout près de moi mon corps déjà flétri : « Prends cette grosse galette, elle est à toi ! » Mes petits-enfants étaient là, les femmes aussi. Mon fils, qui ne comprenait jamais rien aux choses autres que les menus mots du commerce, ferma mes paupières et pleura un peu pendant que ma fille unique, sa sœur, sanglotait, dans la maison et s'arrachait les cheveux... Dieu était à côté de moi debout sur mon corps mais invisible pour tout autre que moi-même.

*

Ni l'un ni l'autre ne m'ont tué puisque je me suis retrouvé ici par inadvertance... assis sur le tertre devant quoi ils se prosternaient, me bénissant et effaçant de ma vie tous les péchés, même les plus acerbes. Longtemps je voyais ces hommes vêtus de blanc s'incliner et, longtemps, je planais au-dessus d'eux en vue de faire entendre les cris de mon âme que blessaient les ailes des corbeaux et des buses. Quand je me raseyais sur le renflement de ma tombe, l'œil du fqih, qui disait la prière des morts, dardait vers moi les racines des terres délétères, tâchant de pulvériser l'âme immortelle qui me reste. Et lorsque les fossoyeurs entassaient sur mon cadavre les pierres et le sable grossier des rivières, des larmes et des gouttelettes de sang roulaient sur leurs joues tandis qu'au ciel, monté sur un dromadaire têtu, moi dont il n'existait plus qu'un effroyable nom, je m'amenuisais avec patience... Insaisissable pourtant... toujours errant sur les créneaux, par les gargouilles, dormant parmi leurs femmes, respirant fortement les effluves de ma putréfaction... debout sur le tertre, charognard invisible les menaçant ! On lava mon corps l'ayant d'abord frotté avec des feuilles de basilic, des brindilles de thym vert et des pétales de roses. Ils avaient fait bouillir l'eau du puits dans un énorme chaudron. La fumée, les escarbilles, la grande louche qu'agitait un enfant guère plus âgé

que mon petit-fils, la toiture plate, la braise et les vieillards de ma connaissance qui surveillaient les gestes des laveurs, tout cela, je l'ai vu. Je peux même décrire la mosquée, moi déjà mort. Mais elle n'a plus lieu d'être maintenant que je disparaissais avec aisance, retenu ici seulement par des liens inavouables. Attaché à ma mère morte avant moi et enterrée dans ce cimetière. C'est peut-être elle qu'ils pleurent et c'est pour elle qu'ils amoncellent un tas d'épineux sur ma tombe : débris d'arganiers foudroyés ou laissés en plan par des bûcheronnes pressées, monceaux de jujubiers portés là par des nègres qui m'avaient taillé des sandales dans des pneus et du cuir rouge ! Les mêmes qui vivaient là et qui retournaient la terre en grosses mottes sèches avec des pioches qui venaient du Nord dans des caisses de bois ou des cartons solidement arrimés au toit des cars des M'Zali. Dès qu'ils eurent fini de sangloter sur mon enterrement, on m'arracha au tère... et tous s'en furent ! Puis quelqu'un me retira le droit à la parole, ce pourquoi je ne saurai plus vous parler directement. Vous ne me verrez plus qu'agi, manipulé par une activité que j'ignore.

Qu'est-ce que je fais là ? Qui m'y a jeté ? Hein ? Hein ? (Il se cramponne à un mur humide, glissant ; du plus profond de soi monte une clameur aiguë comme un tourbillon de moustiques qu'il essaie en vain de disperser avec ses seules mains. La ville, sa ville à lui commence à tanguer maintenant ; elle éclate, pourpre, et cingle les derniers oiseaux qui se posent encore sur la crête des vagues méditerranéennes ; une mouette vole au-dessus de sa tête puis s'arrête d'un coup crachant vers le ciel plusieurs éclairs violets...) Hein ! Mais, Bon Dieu ! Bon Dieu ! dis-moi ce que j'ai ! (« C'est le village qui lui fait tourner la tête, à présent, disait la vieille rombière qui tenait toujours un rasoir d'une main et un bouquet de basilic de l'autre. Il n'a pas encore compris que les ancêtres sont réduits à leur propre pourriture, pauvre gars va ! déshabille-toi et va-t'en ! ») Hé ! encore une, la seule, encore une dernière pipe ! (Le jeune éphèbe avait des allures paniques, plus il se rapprochait de lui et plus il l'embrassait, l'annihilait ; la table elle-même bougeait comme un bouchon sur l'eau, tressautait. Il ne savait plus quoi lui dire, il hurlait, c'est tout. Le jeune éphèbe qui n'était en réalité qu'un petit négrillon cadavérique se promenait devant lui, une brosse à la main et une bouteille d'eau de Cologne sous son aisselle.) Encore une pipe ! Veux-tu que je crève ou quoi ? (Son père, sec et noueux, crachant sans arrêt, le battant, un pied sur le ventre mou de sa mère, un cactus entre ses dents, c'est ça son père. Non non non ; les sauterelles, ah ! cette petite sauterelle jaune, je la sauterai bien, hé, elle est tellement sauteuse !) La prison ! La prison ! Quelle prison, Bon Dieu ? Nous ne sommes pas en prison ici ! (Il n'y avait plus que son père dans la mosquée. Son père égrenait un chapelet noir fait de petites boulettes de crottes de chameau. Le chameau est un animal chéri par le Prophète. Les chameaux mangent les feuilles de figuier mais personne ne leur fait rien, moi si, j'ai mangé du chameau ! J'ai tué ces bêtes-là. Ce ne sont pas des chameaux mais des dromadaires, ils n'ont qu'une seule bosse, hein ? Ce sont donc des dromadaires. Les taxis du désert. Increvables, je vous dis. Ta gueule, je dis, moi.) La vieille prison historique sur un îlot dans le port d'Essaouira ! Ici s'agitent et s'entrechoquent des chaînes luisantes, parfois couvertes de sang, ici... Les deux frères, un des frères survivant après la mort de son frère, attaché à lui qui pourrissait, lié à sa décomposition organique.

Fallait qu'un messenger obtienne du roi qu'on le détache, un ordre quoi, c'est un ordre ! Ah ! Les rois ! Quinze jours ! C'est quinze jours que je... Je tue les jours, je veux les effacer et moi avec ! M'effacer, n'être plus qu'une petite touffe de cheveux gris, moi le Berbère, le sale chleuh ! On me

promenait dans un large tuyau, à plat ventre, on truquait mes cellules, on m'envoyait chercher des poux d'homme au fond de l'océan ! Les deux frères pourrissaient ensemble, l'un vivant et l'autre mort, calamiteux ! Encore une blague du roi confortablement couché en son palais, non ? Tout était faux, les fquihs bafouillaient, les femmes ouvraient haut leurs jambes ou se mettaient à quatre pattes comme les chèvres. Pauvres femmes, je vous interdis ce plaisir-là.

(Le mur lui blessait les doigts, il saignait. Un mur fait avec des lames de rasoir, un vieux mur certes mais un mur assassin. Chaque fois qu'il essayait de s'y accrocher, une aspérité tranchante l'entamait, toute sa peau s'en allait en lambeaux sanguinolents ; il risquait la mort à se comporter indéfiniment de cette façon. La mort ? Mon œil ! Je suis déjà mort, mes os parlent, c'est eux qui vous narguent maintenant !) Et qu'as-tu fait d'autre, répète, mais ne nous pousse pas à la dernière extrémité ! (Seul un gargouillis sort de ses tripes. Il avait déjà un peu de sang, il s'est déjà un peu vidé de sa substance mais son cerveau, bien qu'embrouillé par le comportement sinistre et l'enthousiasme sadique de ses tortionnaires, continue à fonctionner. Une petite lumière, un petit rien y palpait encore. Il ne pouvait pas être déjà mort, non ! De temps en temps il estampillait quelqu'un, le trouait même, il le poinçonnait comme ce ticket de métro, ce bout de carton jaune qu'il avait jadis froissé à Paris. Paris ? Mais qu'est-ce que ça vient foutre ici, entre ces murs tranchants ?) Alors, charogne, tu veux parler ou non ? (Son corps n'existait plus, ils avaient dû peut-être le piquer avant de lui administrer cette raclée dans la rue. Ou alors c'est un de ces loufiats indics qui avait drogué sa bière habituelle. Ensuite... Il ne pouvait pas prévoir que les flics du roi allaient le prendre de cette façon. Ah non ! Il était quelqu'un, lui, pas un pauvre bougnoule qu'on cravate facilement et qu'on bourre de coups de botte. Lui était fils de bourgeois, instruit et tout le brinzingue quoi ! Ils devaient nécessairement prendre des gants avec lui, faire une petite courbette avant de l'épingler. Pourquoi cette humiliation, hein ! pourquoi ne l'ont-ils pas carrément salué, lui l'intellectuel, enfant de bourgeois, petit-fils de braconnier-tanneur ? Tout cela le dépassait.) Il ne veut rien dire. On l'a peut-être un peu trop sonné. Ces chiffes-là ne peuvent pas résister longtemps à la torture. Ça te grimpe au cul mais ça ne sait même pas sentir la merde ! A demain, les potes ! (Ses tortionnaires. Des intellectuels comme lui peut-être... ou des Bédouins, des aroubias quoi !)

A boire ! (Le mur se raidissait, s'éloignait puis jaillissait comme une lame de couteau, s'en allait tout seul au loin papillonnant, tombant presque en ruine ! Ah ! La Vieille Prison ! Les deux frères mes copains ! Des copains mon cul !) A boire ! (Il s'agitait sur une paille immonde, ses déjections tout près de lui. La cellule puait. Un rat le regardait d'un œil torve, il le narguait constamment, ce rat. Mais ce n'était qu'une photo du roi fixée au mur, une photo tailladée avec des lames *Gillette*. A quoi il se cramponnait comme un dingue, ayant presque vomi sa mémoire rébarbative.)

Jeune, je pus fuir ma famille. Je parcourus des kilomètres, je me réfugiai dans des grottes, des huttes désertes, des tas de fumier. Autour de moi, des paysans, des chaumières parfois brûlant, l'été, lorsque l'autocar allait vers le sud. Toutes les plaines précipitaient leur sol contre un feu cinglant, sanglaient mon regard de fumée, m'horripilaient. Ici, point de ça, nous nous cotoyons uniquement, n'ayant d'autres attaches que ce que nous avons bien voulu instituer entre nous. Ville surplombant le détroit, internationale depuis toujours, prostituée. C'est là que je vis, hère inamovible, m'épouillant, malade, ne regimbant jamais. Nous dénaturerons la petite histoire, remonterons loin dans les arcanes. Aucun philtre, aucun poison n'a eu cours ici. S'il s'agissait de brûler nos cerveaux, on n'eût point qu'à dénoncer, sinon à suer dans le ruisseau, bavant comme l'eau fluctuante des rigoles. Et que suis-je donc ? Rien, rien du tout, je vous dis.

Son grand-père était un notable du village. Sa grand-mère, la fille d'un grand théologien descendant d'Ibn-Toumert. Son grand-père lui vouait une affection sans partage que d'aucuns interprétaient faussement disant que l'aïeul était faible et gâteux. Sa grand-mère vécut longtemps après la mort de son grand-père et connut la répudiation de sa mère. Elle assista au forage des puits que son père avait ordonné, elle vécut même à Casa, côte à côte avec lui. Elle ne l'insulta jamais, jamais elle ne fut pour lui une barrière. Quand elle mourut, il ne pleura pas. Elle était tombée d'une terrasse, elle avait quatre-vingt-quinze ans, c'est maintenant et toujours qu'il vit avec elle et la comprend. Son grand-père tressait des cordes avec des feuilles de palmier battues sur une roche lisse, fabriquait des paniers, forgeait des faucilles, buvait pas mal de café qu'il partageait avec lui, n'allait à la mosquée que pour réprimander le fqih quand il le battait. Sa grand-mère cultivait, loin de la maison, des légumes variés, l'emmenait avec elle voir les jeunes pousses et les arbres fruitiers. Sa mère et une autre femme tiraient l'eau du puits avec une adresse stupéfiante, jamais ne s'essoufflaient, jamais ne glissaient mais elles ruisselaient dès qu'elles avaient achevé leur besogne et cependant elles l'embrassaient, le cajolaient.

Ils ont dénoncé, nous ont mis sur la grenaille. Je vais quand même tous les matins faire un tour, me dégourdir les jambes, arracher çà et là des moules, loin, très loin du sable de la plage. Parfois, je tombe dans un trou creusé par les morveux, je me ramasse vite fait, puis je repars. Je ne me baigne presque jamais, la mer étant rude et mes chairs avachies. Ce n'est pas que j'en sois incapable, non. Je peux me baigner, marcher sinon courir malgré ma sclérose, je peux même gagner un cent mètres avec mon bâton. Je saute, dégringole et regrimpe. Sur quoi ? Sur moi, hein ! Je n'ai pas oublié ma carrière guerrière, pas encore en tout cas. J'ai combattu les Jaunes, on m'a même offert un fusil neuf et une épicerie, mais j'ai continué à tirer, visant l'ennemi, l'abattant sans gaspiller mes balles. L'ennemi, c'était celui dont la maison se trouvait sur l'autre versant du torrent, à trois cents enjambées de la mienne. Nous nous battions la nuit quand tout était éteint, je pouvais tuer quand on servait le thé sur un plateau d'argent ou de cuivre autour de quoi brillaient des tisons. J'ai épargné mes ennemis. J'ai bien fait sans doute. La vallée, le souk, les connaissances et le fquih dont on se défie. On haïssait tout, y compris les murs de sa maison. Pas tous, je ne les ai pas tous épargnés. Il a bien fallu que j'en sacrifie quelques-uns. On tirait dans la nuit. Les balles perdues, vous savez... Ma grand-mère disait que ça ricochait sur les roches siliceuses sur quoi l'on battait l'orge. C'était beau, je me souviendrai de ça plus tard. Oui, je vis depuis plus de quarante ans dans cette ville portuaire. J'ai tout ce qu'il faut comme argent. Je ne travaille plus. Ce sont mes fils qui tiennent en main mes affaires. Font quoi, au juste ? Je ne sais plus, ça ne m'intéresse pas. Comme tout le monde doit bouffer, ils ne vendent peut-être que des boîtes de conserves ou des oranges. Je ne sais pas, moi. La plage de Tanger est si belle que je la confonds souvent avec le Sahara. Il y a beaucoup d'eau salée ici. Et des os de seiches. Il y a aussi, de loin en loin, quelques filles nues, mais je ne regarde plus les femmes, il y a bien longtemps que je m'en suis détourné. Quand je passe à côté d'elles, j'égrène mon chapelet et je dis un verset. Le Coran m'a toujours été d'un grand secours. Il ne m'a jamais abandonné, jamais nargué, même dans le sommeil. Certains hommes qui ne vont à la mosquée que pour huer Dieu m'envient sournoisement. Ils sont surchargés de péchés. Ils se grattent la nuit comme si des milliards de fourmis se repaissaient de leur corps. Il est évident qu'ils doivent rendre compte à Dieu et aux djnouns de chez nous. J'ai épousé plusieurs femmes, c'est pourquoi je ne vais plus au bordel. Si si, j'y vais encore quand je bande. Mais je préfère rôder seul le long de la côte. Mes fils

s'occupent de tout, de quoi déjà ? Ils m'écoutent, mes petits, le soir, assis tous ensemble autour d'un plateau à thé.

Leur mère est morte. Je l'avais achetée à son père alors qu'elle n'excédait guère treize ans. Je lui avais donné vingt chèvres, trois boucs, un âne, deux caisses de pains de sucre, un lopin de terre et quelques autres babioles. Une sorte de troc, quoi ! J'y avais gagné, je gagne toujours. Elle était si belle que j'ai dû payer le Caïd pour mettre en taule ceux qui l'importunaient. Quand je voyageais, ma sœur la surveillait et mon frère bastonnait quiconque l'approchait. Je l'ai vêtue le soir de notre mariage d'un haïk blanc brodé de soie rouge, puis je l'ai longuement observée avant de la prendre. Une matrone assistait au dépucelage. C'est elle qui l'a lavée et consolée en frictionnant ses joues et son pubis qu'elle avait oints d'essences rares. C'est également elle qui exhiba le drap souillé, preuve que j'avais fait mon devoir nuptial. Puis-je dire maintenant que je l'ai aimée, moi qui ne connais rien d'autre que la copulation ? Elle est morte un après-midi et j'ai dû l'enterrer hâtivement avant le cri de la chouette et le premier jappement du chacal. Elle n'a eu droit qu'à sa dernière toilette et à une prière au cimetière. Comme le fqih était absent, ce fut un novice qui invoqua Dieu et son prophète. Je ne peux vraiment pas affirmer que je la regrette. Si si, de temps en temps je la revois nue sur mon lit de noces, tremblant un peu, me souriant craintivement. Parfois même, dans mes rêves, je la possède. Elle ne s'est pas encore tout à fait estompée, pas encore, malgré les femmes qui ont comblé ma vie. Elles ne se ressemblaient pas. Certaines étaient plus bestiales que d'autres. Elles se détestaient toutes. Des nuits entières, je leur imposais de se frotter les lèvres du vagin, le clitoris, de se lécher à tour de rôle. Elle obtenaient ainsi un orgasme jaillissant, gémissaient, me mettaient en branle. Je ne les abandonnais que lorsque j'avais flétri leur croupe. Je me prenais alors pour un lion enlevant d'assaut une forteresse de viande crue, pas une échoppe de boucher mais un abattoir en plein air au-dessus duquel tournoient des corbeaux en quête d'entrailles fraîches. Un abattoir de souk entouré de murs de pisé crevés de meurtrières où nichent les moineaux et les hirondelles. Baignant dans le sang et les excréments des bêtes, s'agitant, fleurant des effluves d'épices, coiffé de cris, de claquements de fouets, un abattoir du Sud, parmi la poussière ocre, les turbans blancs et bleus et les pétarades de camions déglingués, d'autocars crasseux couverts de vomissures, presque rouillés, soulevant derrière eux des nuages poudreux, pratiquant dans la contrée des trouées pareilles aux cheminées du Nord, enveloppant toute chose sous les décombres d'une ville prise dans les tenailles d'une montagne nimbée de neige et d'auréoles solaires.

Je ne leur dis plus rien, je les laisse faire ce qu'ils veulent pourvu qu'ils fassent fructifier mes richesses. Malheur à eux si mes boutiques périclitent ! Il n'en sera rien, ils sont plus rapaces que moi, ils ont connu le chiffon, toutes les corvées possibles, ils savent la valeur de l'argent quoiqu'ils ne soient jamais allés à l'école. Seule la vie dure que je leur ai destinée a pu les rendre prudents et rusés, efficaces et défiants. Ils tiennent de leur mère l'obéissance et le respect des ancêtres, ne vont jamais au café, jamais ne fument, mais pour ce qui est des vices sexuels, ils me doivent absolument tout et je ne rouspète pas, puisque même à mon âge je me disperse encore en maintes aventures. Il s'en est souvent fallu de peu que je ne me retrouve en prison à cause de ces excès. J'ai même failli une fois recevoir un coup de poignard dans le dos, ayant eu maille à partir avec un maquereau auquel j'avais enlevé la fille qui le faisait vivre. Je l'ai payé grassement puis je l'ai fait descendre, n'ayant aucune confiance en ces épaves prêtes à vous égorger. Son corps a été immergé au large de cette ville. Mes hommes de main l'ont d'abord coulé dans du béton. Personne ne s'est inquiété de sa disparition et personne ne le retrouvera jamais puisque entre Tanger et l'Espagne la mer a quatre mille mètres de profondeur. Va donc y nager, plonge donc, petit inspecteur de mes deux ! Oui, personne ne s'est inquiété de sa disparition. Au contraire, tout le monde s'en est réjoui. Les flics eux-mêmes ont fini par me bénir. Comme certains d'entre eux travaillaient pour moi et que leurs chefs s'empiffraient à ma table, on n'a pu que me féliciter. De temps en temps, bien sûr, je leur ouvre un compte en banque quelque part. J'ai toujours su me frayer un chemin dans l'administration. C'est pourquoi je ne crains plus rien. Je ne serais pas devenu ce que je suis si je n'avais pas enfermé quelques hommes clés dans ma poigne. Ma poigne qui s'ouvre et les laisse échapper maintenant. Mes fils ont sans doute pris la relève. Je n'ai plus besoin de rien, je prie tout juste, j'achète de temps à autre un tapis neuf que j'emporte roulé sous mon aisselle jusqu'à la mosquée pour m'accroupir dessus, car les nattes sont vieilles, rugueuses, elles me blessent les genoux et le front, je ne peux pas constamment me frotter à elles. Oui, en dépit de mes rebuffades et de mes errements, je suis croyant. Dieu me pardonne qui sait que j'ai fait plusieurs fois le pèlerinage à La Mecque. J'ai laissé là-bas plus de dix millions. Ah ! le sang du mouton égorgé sur le sable. Le Sacrifice d'Abraham ! La Pierre noire incrustée de nos Destins ! Le mont Arafat où le Prophète reçut les préceptes ! Quand je me rappelle tout cela, je vais m'asseoir en face d'une vasque, les yeux fermés et la tête entre les jambes. Pas sur la plage, non, la plage pullule de touristes et de

femmes indécentes. La religion n'est pas un bordel, pas une récompense. C'est le refuge de l'homme harassé, écœuré de la vie terrestre. Le refuge de l'homme roussi, à l'âme empoisonnée ! Ah ! La Mecque ! La multitude d'hommes et de vieilles femmes se précipitant sur les reliques, courant, tombant, suant, hurlant ! Se ménageant là-haut une retraite sereine : houris ou éphèbes selon les goûts de chacun, fleuves de miel et de beurre rance coulant dans des vallées luxuriantes, ondes de frissons sur leur peau, oiseaux divers qui chantent inlassablement sur des branches lumineuses, flûtes, danses diurnes et nocturnes battant dans des symphonies d'anges pour une fois mués en serviteurs zélés. Et, en face d'eux, l'Eternité rayonnant sans rien corrompre, où l'on ne peut se divertir puisque aucune maille ou filet n'y sont tendus. Je suis toujours revenu de La Mecque avec une vague satisfaction dans le cœur, l'esprit déchargé de toute chose et les os reposés. Mais cette fois, cette fois-ci j'ai peur, j'ai peur d'y aller et de ne plus pouvoir revenir. D'aucuns m'ont décrit la fin de certains pèlerins. Il paraît qu'ils sont morts sur l'aire entourant la Kaâba, foulés aux pieds par ceux-là mêmes qui couraient vers Dieu sans vergogne, croyant ainsi se laver des stigmates de la terre. Oui, je tremble, bien que mourir là-bas équivaille au salut. J'irai ? Non ! Je verrai. J'en parlerai autour de moi. Tiens, le Mufti pourra peut-être me guider moyennant trois ou quatre billets de banque. Je sens déjà qu'il ne résistera pas à mon offre. Oh non ! personne n'a jamais résisté au reflet de l'or, aux fruits immédiats du sol et de la chair. Je tenterai donc ma chance ou je crèverai ici-même, assuré d'avoir une bonne sépulture dans le cimetière de mon village. Mon corps nourrira les touffes de thym, les ronces et les orties blanches. On viendra me visiter tous les vendredis sans rien porter sur ma tombe. J'aurai une fois pour toutes la paix que j'ai tant désirée, le sommeil qui m'a toujours trahi ne me quittera plus. Et peut-être qu'au jour du Jugement je reparaitrai sur le terreau comme une pousse d'orge ou un rébus tel que j'en dessinais sur la porte de notre maison avec un morceau de charbon, sans autre vie que les lignes qui le soutiennent parallèlement au chambranle, couvert par-ci par-là de chiures de mouches et de toiles d'araignées que je décrochais pour en extraire un cocon plein d'œufs jaunes ; un rébus sans autre vie que sa présence démembrée par le battement de l'air cuivré quand volettent et tombent entre mes pieds des sauterelles que les femmes enfilent dans de longues épines de palmier-dattier.

Un orage. Seul un orage accompagné d'éclairs avait pu le distraire. Il a cassé un pot de moutarde, encore un. On le sermonne, le frappe. Il rechigne. On lui sourit parce que les clients sont là. Ce soir, hein ! ce soir tu verras ! Son patron grince des dents, montre ses molaires d'or, ses gencives avariées. Les clients paient, s'en vont, d'autres clients arrivent. Il recasse un autre pot, un pot de confiture, reste planté là comme un con, se demandant ce qui se passe, puis sur une injonction du patron va chercher une serpillière et un seau d'eau, nettoie tout, se coupe deux doigts, revient servir. L'orage ne l'a guère distrait, c'est dans sa tête que tout éclate, il pense au bled, il doit bientôt se marier, porter quelque chose à son vieux, une djellaba rayée, des babouches neuves et quelques paquets de sucre et de thé de Chine. Il lui achètera aussi un âne puisque le mulet est mort. Et une vache plus jeune que celle qui l'a nourri. Voilà l'éclair, l'orage ! Et, le soir, quand il a « rentré » la marchandise et tiré le rideau du magasin, le soir, il pense au bled. Rien ne lui échappe quand il se trame quelque chose au bled. Il reçoit des lettres de son père, des lettres que le fqih lui écrit moyennant un paquet de tabac et quelques onces de thé, des lettres où son père lui demande de lui envoyer des sous, quoi ! Pas davantage. On lui dit aussi, de temps en temps, de ne pas se laisser corrompre par la ville. Travaille, travaille mais ne te surcharge pas de vices, voilà ce qu'on lui conseille. Le soir, le patron en fait sa femme. Il le force à se déshabiller, le menace de le renvoyer puis le grimpe. Voilà sa vie, sa vie à lui qui est le fils d'un vieux baroudeur. Le patron boit de la bière allemande, lui n'a pas même droit à une limonade. On ne lui donne que du thé froid. Et encore ! Il ne peut jamais compter que sur ses vols, ses petits larcins. Je bois ça quand le chnoque me tourne le dos, je cache ça quand il culbute une domestique d'Européen ou de Fassi. Ainsi son existence d'adolescent, combien de fois saccagée, plus entachée de sperme et de merde que celle d'une femme ou d'une ânesse. Et quand il va chez lui, dans un village du Sud, au bout de quelques années de corvée, il plastronne, ne se retient plus, méprise les paysans, s'érige en nouveau riche et, la plupart du temps, paie des menuisiers pour mettre des fenêtres grillagées à la maison de son père. Un orage ? Non, ce n'est pas un orage qui le scinde, c'est une force puissante qui le fourvoie, le ramène enfin à son ombre, au conflit ancien qu'il ne connaît pas et dont la trame trafique et oriente sa réalité terrestre.

Avant, bien avant, morveux, la tête rasée, le front cerclé de petites entailles, puant la poudre de jujubes et le basilic pilé, macérant dans sa merde, avant son voyage dans le Nord, son exil comme on dit chez les gens du Sud, il était hargneux, pleurnichard et cruel. Il mordait les gosses pour un oui pour un non, se faisait souvent rosser par leur père, se disputait âprement la possession d'une vessie de bœuf ou de mouton, une place au premier rang pendant les grandes fêtes ou les moussems, les fouets avec quoi on pourchassait les victimes pour les épuiser avant les sacrifices, l'égorgeage... Mais on le craignait déjà, les parents de ses petits camarades l'enviaient. Si on pouvait... Ah ! Nous n'avons jamais eu que des ignorants, des incapables. Qu'avons-nous donc fait de si mal pour n'avoir enfanté que des idiots ? Plus tard, les mêmes types qui l'avaient souvent giflé s'en remettaient à lui pour régler certaines affaires, dissiper les litiges, caser leurs mômes dans une quelconque épicerie de Casablanca ou de Rabat. Il les recevait fastueusement, les considérait comme des ancêtres louables, leur offrait chaque fois une ou deux liasses de billets de banque, les habillait de neuf, eux et leur famille. Ils restaient des mois entiers dans sa villa, farnientaient, se gavaient des meilleurs mets, palabrant indéfiniment. A midi, tagine, salades variées, couscous, méchoui, légumes divers, fruits, thé, *eau-gazeuse-Oulmès*. Le soir, kif-kif. Ils se réveillaient toujours au chant du coq pour faire leurs ablutions et prier, tête pointée vers La Mecque. Après quoi, ils se faisaient servir des tranches de pain d'orge, de la confiture d'amandes, du miel rouge et du café. Entre les repas et les prières, ils hantaient les bas-fonds de la ville en quête de putains ou de marchandises rares. Il ne les accompagnait jamais mais il détachait auprès d'eux un de ses domestiques qui leur tenait lieu de guide, de maquereau et d'homme de main. Sa tâche achevée, le domestique-espion devait lui rendre compte de leurs agissements. Ainsi seulement pouvait-il tirer des conclusions concrètes de leur comportement et, éventuellement, les charger de surveiller ses femmes et ses biens qui sont restés dans le bled. De cette manière, ils devenaient ses meilleurs soutiens. Après ce test, ils recevaient un mandat mensuel assorti d'objets de valeur qui ne laissaient pas de surprendre ses ennemis locaux. En contrepartie, ils inquiétaient tous ceux qui ne le craignaient pas et lui faisaient mensuellement un rapport détaillé de tout ce qui se tramait dans son village.

« Pas de cette terre-là, mon vieux, non, je ne veux pas jeter mon grain sur la rocaïlle.

— As-tu lu la parabole d'Aïssa ?

— Non.

— Il faudra que tu ailles voir un curé, il t'expliquera.

— A quoi bon ! Je hante assez les zaouïas, les tombeaux de saints.

— Et ça ne t'a rien appris ?

— Rien.

— Alors va voir les curés, ils te diront autre chose.

— Revenons à nos moutons, je veux dire à la terre que je dois t'acheter. Elle ne me plaît pas du tout. D'ailleurs, je ne me souviens plus de son emplacement.

— Comment cela ! Tu vas bien de temps en temps au pays.

— Bien sûr, bien sûr. Mais quand j'y vais, je n'ai jamais le temps de m'y promener comme avant.

— C'est la maladie des riches, ça. Depuis que tu es devenu riche, tu n'as plus une minute à toi.

— Parle-moi donc de ce terrain.

— A la bonne heure ! Tu verras que tu le connais. Ce terrain appartient à H'mad Nakkos, le tueur. Tu te souviens de lui au moins ?

— Très bien. Ma grand-mère l'avait rencontré portant sur un mulet volé un énorme ballot. Elle lui a demandé d'où viens-tu comme ça et il a répondu d'Illig, je reviens de chez les Perchés. J'ai nettoyé leurs maisons. Ma grand-mère m'a dit aussi que tu étais avec lui, que vous aviez égorgé deux enfants avant de piller la maison. Est-ce vrai ?

— Quoi ? Ja... Jamais de la vie. Moi égorger des gosses ? Mais...

— Tu n'iras pas à La Mecque si tu ne me dis pas la vérité. D'ailleurs tout cela est vieux. C'était avant la pénétration française.

— Eh bien ! oui, j'étais avec lui. Nous étions les plus grands bandits de la région. On nous craignait, on nous détestait, on nous en voulait à mort. Que veux-tu ? Il fallait bien vivre.

— Ça suffit ! Je connais ton histoire. Dis-moi plutôt si la terre en question serait rentable.

— Elle l'est. Du moins...

— Ne t'embouche plus avec ce H'mad le tueur et ne me fais surtout pas d'entourloupettes en essayant de me soutirer de l'argent pour un terrain qui n'en vaut pas la peine. Je connais bien ce H'mad-là. Il n'a été capable que d'égorger des femmes et des enfants. Jamais il n'a pris le fusil contre les étrangers. Il se terrait chez lui s'il n'allait pas chasser le mouflon.

— Je t'en prie, ne le dénigre pas. Il était courageux.

Il...

— Il a tiré sur une femme seule qui ne voulait pas lui céder, il l'a sérieusement blessée par balles de 9 puis il l'a possédée. Tu connais les bâtards qu'il lui a faits. Deux filles et un garçon. Il n'a reconnu que le mâle, les filles n'étant d'aucun apport pécuniaire.

— Oui, je les connais. Mais... il était jeune, trop jeune pour comprendre qu'il commettait un crime.

— Silence ! Il n'a reconnu que le garçon parce que c'était un mâle. Parce qu'il pensait pouvoir compter sur lui pour adoucir ses vieux jours, hein ?

— Oui, c'est vrai.

— Alors, je ne veux pas de ce terrain. Tu peux lui dire d'aller crever à ton H'mad.

— Je sais, je sais. Pourtant tu as une de ses filles ici comme domestique. Tu pourrais quand même lui pardonner.

— Pas question. Je le convoquerai quand ça me plaira.

— Et le terrain ?

— Je ne veux pas de ce terrain. Il est certainement maudit. Beaucoup de sang a été versé pour son appropriation. Maintenant, tu iras voir un curé de mes amis, puis tu reviendras ici. Je te confie à mon meilleur domestique.

— C'est contraire à la religion.

— Tu dois y aller.

— Bon, j'irai. »

Tous des cons, des minables, je les ai tous possédés, je les ai tous dans le creux de la main. D'aucuns sont morts maintenant. Engeance malade, pis d'hyène ! Et qui me baffaient ! Ils osaient me baffer ! Ah ! je les ai eus, je les ai traînés dans le crottin, ces bouseux ! Crois-tu que je leur aurais payé un voyage à La Mecque ? Jamais. Je les ai tous menés par le bout du nez. Je ne les détestais pas, non, je m'amusais seulement à les égratigner. Tout compte fait, j'ai bien ri. J'ai oh oh oh très oh oh oh bien ri. Je me suis foutu de leur vieille gueule, je les ai précipités dans la géhenne, ils ont vu le diable et ses sorcières, ils se sont fait tailler en pièces par mes soins, ont commis tous les péchés imaginables grâce à moi. Oh ho ho ha ha ha ! Esclave, esclave, retiens mon ventre avant qu'il n'éclate ! Ils ho ho ho ha ha ha ! Va-t'en, va-t'en, je veux rester solo, trop de vapeur, il y a trop de vapeur dans ce hammam, mets-toi sur le banc d'en face et guette mes ordres. Non, ramène-moi plutôt la fiole ! Ils ont tenu le coup, pardi, tenu le coup, ces vieux tueurs, ces virus ! Ah ! là, c'est bon, frotte un peu plus fort, là là, c'est très, très bon, ma croupe, c'est ça, vas-y plus fort, ha ça va, elle est avachie, hein, gars ! Ptaff ! tu l'as méritée cette gifle, frotte, c'est bien, tu y es ha... Ils ne goûtent tout de même pas mes vrais plaisirs. Monter une femme sous le couvert de lauriers roses, sur le sable et les galets d'un torrent, une femme sale, gercée, ce n'est pas un plaisir. C'est ce qu'ils font, ils ne peuvent pas faire autre chose ; les moyens dont je dispose sont considérablement plus importants que ceux qui leur permettent leurs petites et vulgaires cochonneries. Hé, esclave, viens là, viens me raconter ce qu'il a fait chez le curé, le faux curé, le maquereau.

« Maître, je n'ose pas, tu ne peux quand même pas me... »

— Ptaff ! Bon, bon, je vais tout te dire, tout : ils ont tous fait la même chose. Ils ont baisé, se sont fait lécher le gland. Des femmes ont pissé sur eux et ils ont bu leur urine.

— Ptaff ! Va-t'en, va-t'en, gredin, ce n'est pas de ça que je parlais, ce n'est pas ce que je voulais entendre. Je veux savoir ce qui s'est passé chez le curé, le maque quoi ! qui raconte ha ha ha ho ho ho ho ha... frotte-moi un peu l'échine, elle est aussi dure qu'une crotte de chien, frotte ! plus fort que ça... bien, bien, ça va, ouste, décampe, je dis décampe, va dire qu'on vienne me chercher sur une litière fourrée, je ne veux pas attraper un rhume vicieux.

— Oui, maître.

— Non, non, reste ici. Il n'est pas question que tu t'en ailles, je ne veux pas qu'on m'abandonne comme une vieille chiffre. Pas de ça, tu entends ? Eh quoi ! ne suis-je pas le patron de presque toute la ville ? Ne suis-je pas une sorte de roi ? Le Monarque lui-même me craint. Si je dis non, il dit non. Si je dis oui, il dit oui.

— Le Monarque vous aime, maître, parce que vous le maintenez au pouvoir.

— C'est vrai, morveux, c'est bien vrai. Mais frotte encore un peu, ça ne peut que me faire du bien, je suis si vieux, si ridé. Je vais bientôt mourir et je n'ai pas d'enfant.

— Mais si, maître, si. Vous avez des enfants, vous les avez semés...

— Semé quoi, brigand ? Des touffes de thym bonnes pour la brebis ou le bouc ! Des crottes de chacal pleines de plumes de perdreaux ! Ptaff ! Ne dis plus que j'ai des enfants ! Ah ! Mais je te comprends, je te comprends bien. Tu voudrais dire que mes enfants vont bientôt me remplacer. Dis-le franchement, pédale ! Eh bien non, non, mon gars ! Je peux encore en faire, tu n'as qu'à te référer à l'histoire des patriarches juifs. Mais tu ne peux pas, tu ne peux rien lire, tu es ignorant. Allez ! Ouste, va demander ma litière ! »

La ville s'étagait sur le détroit, ses rues grimpant vers un reste de vieille montagne par des marches taillées à même le roc et des routes asphaltées. En haut, des immeubles anciens et en bas, côté plage, des buildings et des palaces neufs dont le verre et le métal embrase la mer et le sable fin. Au cœur de la ville, des pâtés de bâtisses lépreuses sur les toits desquelles viennent nicher les oiseaux migrants. Casinos, hôtels de luxe et hôtels miteux, cafés maures et dancings, banques, tavernes, estaminets, gargotes, petites places tenant lieu de souk une fois par semaine et, plus loin, rehaussé de roche dure et savamment cimenté, le port. C'est dans cette ville qu'il a toujours vécu, dans cette ville qu'il a gagné sa fortune. A quelques kilomètres de là, un haut plateau, puis des rochers gigantesques, des grottes dont l'une est celle d'Hercule. Belle grotte, disait-il. Ah ! si seulement je pouvais la transformer en épicerie ! Mais il était encore jeune, ne pensait qu'à chiper du fric, à s'établir sur tout ce qui l'entourait, sur les hommes, les femmes, les bêtes, la terre et l'eau, en maître dur et implacable. Trop jeune, j'étais vraiment trop jeune pour comprendre qu'au-dessus de moi règne un Seigneur que je ne connaîtrai jamais, pas un pape, pas un roi, pas une Hydre ou un Boughou, mais un esprit pénétrant et non armé qui n'a jamais menacé personne, jamais frappé qui que ce soit, un esprit qui donne et retire. Comme on dit dans les livres. Les livres ? Les a-t-il lus au moins ? Non, je n'ai jamais lu ces livres, ils sont jaunes, se fripent, m'incommodent, ils partent en poussière dès que j'essaie de les feuilleter. Jamais rien lu, j'ai tout appris autrement. Six ans d'école coranique. Dix-huit ans de commerce avant d'avoir droit moi-même à une boutique. Trois ans de marchandage et d'intrigues commerciales, d'alliances brèves et de ruptures avant de me rendre maître d'une partie de ce patrimoine. Patrimoine ? Non, j'ai dû me tromper. Mon père ne m'a jamais rien laissé de tel. C'est grâce à moi que mes enfants pourront désormais prononcer ce mot. Car j'ai des enfants, oui, j'en ai, mais aucun gosse ne mérite son père. Ils distribueront ma fortune dès que je serai mort, ils dilapideront jusqu'à ma mémoire. Je n'aime pas cette façon de balayer son passé. Je hais non ! je réprouve seulement les méthodes des jeunes. Allons donc ! Je ne vais tout de même pas retomber dans mon gâtisme ! Je ne suis pas fait pour barboter dans les ornières, ni dans les caniveaux. Ne salissons pas ma djellaba blanche brodée de soie !

Je ne suis plus un jeunot, pas plus que l'aigle n'est un corbeau, mais, les jeunes et moi, nous nous comprenons parfaitement. Tu veux ça, tiens, allez, prends-le et ne fais pas ta mijaurée. Ils prennent tout ce que je leur donne et reviennent dès que je leur fignole un nouveau coup. Eh oui, je suis un homme d'affaires, un diable dans mon genre ! Mais je n'ai pas commencé comme ça, tant s'en faut ! Ce que j'ai fait pour m'enrichir ? Je ne m'en souviens plus très bien. Eh oui, comme tout le monde, j'ai d'abord trimé. J'ai même été balayeur dans une raffinerie de sucre. J'ai aussi voyagé un peu partout dans le Maghreb. C'est bien ce qu'on dit maintenant, oui, c'est le maghreb, c'est-à-dire le Couchant. Allons donc ! Ce n'est pas là que se couche le soleil. C'est plutôt la lune qui nous y dévore, se goinfre avec nos tripes, si elle ne nous cocufie pas. Quand la femme pisse du sang, c'est qu'un grand malheur rôde dans les parages. Quand la lune... Allons bon ! Clopinettes que tout ça ! J'ai donc été balayeur puis ramasseur de boîtes de conserves vides que j'entassais dans un tombereau. Je les aplatissais et les revendais assez cher, ma foi, aux constructeurs de bidonvilles. Je fis aussi le trafic du papier goudronné et de cigarettes américaines. Jamais je n'ai tâté de la contrebande de kif, je n'aime pas son odeur ! En revanche, j'ai embauché une bande de vauriens et d'égorgeurs à la petite semaine pour écouler certains produits de mes vols. Si je me souviens bien, je devais être assez fortiche question bagarre. Eh oui, mais commençons par le commencement. Enfant, je n'étais qu'un traîne-cul comme tous les mioches de mon village. Je tabassais les autres et je me faisais tabasser par leurs parents. Les miens n'avaient aucune influence dans la région, hélas !

L'un était fquih et l'autre écrivain public. Je veux dire que mon grand-père enseignait le Coran et mon père écrivait les lettres des autres. Mais quand mon père a quitté la tribu pour aller baguenauder dans les villes prolétariennes du Nord, toute ma famille devint plus vulnérable que jamais. De temps en temps, mon père nous envoyait un petit colis et un message verbal des plus vagues. Nous ne savions même pas ce qu'il fricotait dans le Nord. Certains disaient que des putains travaillaient pour lui, d'autres qu'il gagnait sa vie honnêtement, la plupart le tenaient pour un homme dissolu et un bon à rien. Tous ces détracteurs et calomniateurs visaient seulement à blesser l'orgueil de mon grand-père. Mais il le leur rendait bien. Certains d'entre eux ne purent enterrer religieusement leurs morts qui, sans les prières de grand-père, étaient maudits pour l'Eternité. Les plus hargneux vinrent le chercher disant : « Tu diras ce qu'il faut, toutes les prières indispensables, hein ! Ou tu le rejoins, ce

mort ! » Et le fquih : « Je dirai cela parce que vous portez des fusils et que vous me menacez, mais Dieu, le Très-Haut, tiendra plutôt compte de ce que je pense de vous ! » Après l'enterrement, tout rentra dans l'ordre, un ordre des plus précaires. On se faisait tuer pour une goutte d'eau, pour une insulte, pour rien du tout. Chacun avait son fusil, chacun pouvait abattre son ennemi sans encourir la réprobation des autres membres de la communauté. C'était la Seïba ! Etaient honorés et craints ceux qui assassinaient le plus de gens ! Le plus fameux bandit de cette époque était H'mad N'akkos. Il vit toujours, je crois. Il traîne peut-être encore ses savates sur les pistes des souks, mais il n'est plus rien. Tous ses frères sont morts brûlés vifs et il n'a dû lui-même la vie sauve qu'à l'intervention française. Du jour au lendemain, on le vit s'appauvrir. Toute sa gloire d'assassin et de voleur s'en alla en fumée. Mais les notables l'aidèrent à se remettre à flot, lui octroyant chacun un pécule annuel moyennant quoi il leur rendait certains services. On n'en était pas encore là lorsque je partis pour le Nord. Je choisis d'emblée de m'établir dans le Gharb. J'ai poussé plus tard une pointe jusqu'à Tanger, ville formidable qui retint tout de suite mon attention. C'est là que je suis à présent, c'est là que je mourrai sans doute. Tout ce que je veux, c'est qu'on transporte ma dépouille jusqu'à mon village où elle sera enterrée. Que les chacals et les hyènes de là-bas, s'il y en a encore, s'en repaissent si ça leur chante ! Tant que je vis, je me défends, mais une fois mort, mon corps ne sera plus qu'un emballage de viande pourrie. En me dévorant, les chacals et les hyènes ne récolteront que mes maladies ! Dieu sait qu'elles sont nombreuses ! Ha ! Je rigolerai bien par-dessus ces bêtes ! A Casa, je hantais le port et les médinas. Aucun gredin du coin n'osait se frotter à moi. J'étais non seulement armé mais encore capable de défoncer la tête d'un type avec mes seuls poings. Je savais aussi jouer à *tamazla*, une sorte de judo chleuh. Le bonhomme à qui vous faites cette prise tombe illico par terre sans pouvoir se relever et vous pouvez l'écrabouiller menu. Je me suis installé dans une vieille baraque qui sentait la pisse et le caca. Comme elle se trouvait à l'angle d'une ruelle et d'une grande place, tous les souïlards itinérants se soulageaient contre ses planches. Je dus la transbahuter sur un terrain vague, face au port, pour ne plus sentir l'odeur des déjections. Mais à peine l'y avais-je plantée que les flics vinrent l'incendier. Ils l'arrosèrent d'essence et y mirent le feu. J'étais absent, sans quoi ils m'auraient agrafé pour me tabasser.

A l'époque, les flics ne rigolaient pas, ils tiraient à vue sur les renfrognés, les suspects, les récalcitrants et les fiers-à-bras de tout calibre. En me pointant chez moi, je ne trouvai qu'un amas de cendres. Je fis demi-tour et disparus dans les bas-fonds de la ville. Ce fut une pute qui m'hébergea pour la nuit. Je ne l'ai pas payée, si j'ai dû le faire, je ne me souviens plus très bien. En tout cas, c'est chez elle que je fis la connaissance du gars qui m'a présenté comme balayeur expérimenté à la sucrerie dont j'ai déjà parlé. Que dire de cette sucrerie pleine de mouches, d'abeilles, de guêpes et de rats ? Je n'y suis resté que deux mois à la suite de quoi je décidai de changer de ville. J'avais quelque argent caché dans les doublures de mes vêtements, mais je ne pouvais pas me permettre de voyager par le train. Je fis donc le trajet séparant Casablanca de Tanger à pied. Des voleurs et des pouilleux m'arrêtèrent, me fouillèrent mais ne trouvèrent rien dans mes poches trouées. Ils dédaignèrent même mes frusques puantes. J'étais malin. Moi qui m'habillais toujours impeccablement, j'ai pensé à ce

petit détail. Si j'avais porté des habits neufs, ils m'auraient d'abord tué puis dépouillé. Arrivé à Larache, je fis halte. J'achetai un nouveau costume, louai une bicoque hors de la ville où j'entreposais les produits de mes vols. Tous les malfrats du lieu se joignirent à moi pour former une bande redoutable. Les trafiquants et les receleurs de tout poil subissaient la loi que je leur dictais. En peu de temps, je mis sur pied une caravane de mulets qui convoyait la marchandise de contrebande achetée à Tanger vers la zone d'occupation française. En franchissant le poste-frontière au volant de ma *Chevrolet*, je disais aux douaniers qui m'importunaient d'aller lorgner le bord de mer et je m'esclaffais. Ils savaient tous que j'étais contrebandier, mais ils ne trouvèrent jamais rien sur moi. Ma caravane était escortée d'hommes armés qu'aucun policier ou gendarme n'osait inquiéter. Un jour pourtant j'en eus marre de ce trafic et je mis la clé sous le paillason. Je m'installai carrément à Tanger où j'ouvris une boutique et achetai un hôtel minable. Cette ville était alors le royaume de l'espionnage. On s'y trucidait à qui mieux mieux. On s'y surinait à volonté. Toutes les combines étaient possibles, tous les crimes aussi... Pourquoi je me raconte tout ça ? Ha ! je suis gâteux ! Vivement la mort ! Non, non, pas encore. Je ne suis pas près d'affronter Dieu. Ni le Diable. Faut d'abord que j'aie me blanchir à La Mecque. Quand ? Je ne sais pas. Mais j'irai, j'irai, je le jure, quitte à tout vendre, non, je ne vendrai rien, j'ai assez d'argent pour m'y rendre sans cisailer toutes mes propriétés. Et les terres du bled, les vieilles terres qui ont nourri mes ancêtres et qui continuent de nourrir mon incapable de frère, ma sœur qui darde encore joliment son trachome et quelques autres faisans du coin. Ces terres, ma foi, je ne les braderai jamais. Elles doivent certainement renfermer des minerais rares, mettons du pétrole ou du cobalt, ou de l'or pourquoi pas ? Je ne les exploiterai pas non plus dans ce sens. Qu'ai-je à foutre de ces minerais, moi ? Ces terres sont ma tripe, mon sang et celui des générations à venir. Si on y touche, je mettrai à feu et à sang tout le pays. J'écraserai les fortes têtes et les chevelus corrompus dont je tire les ficelles, j'écrabouillerai le gouvernement, je... je ne ferai strictement rien, je suis trop vieux, mais les gens qui vivent là-bas se révolteront. Ils s'armeront et dévaleront vers les villes en un grouillement de scorpions et de najas prêts à tout saccager, saigner, empoisonner. Et alors, les prolétaires, les pouilleux, les chômeurs et les prostituées des villes se soulèveront, mus par une haine sans exemple, et les blédards à la peau calleuse et cuivrée et les citadins hargneux et démunis anéantiront les pansus qui les exploitent à mort, leur urineront dans la gueule puis leur couperont la glotte et les brûleront comme un tas de vieux journaux. Loin de moi cette vision atroce ! Cette racaille me mettra aussi la main dessus. Je ne suis pas plus à l'abri que les gouvernants, les rapaces et les rats d'égout ! Je ne suis pas de leur race mais je me flatte de leur ressembler. J'ai même plus de richesses qu'eux ! Les va-nu-pieds de Doukkala et les voleurs à la tire de tout bord doivent être muselés et incarcérés sur le champ ! Je l'ai dit à mes fils en 1965, lors des émeutes, mais ils m'ont ri au nez. C'est ça les enfants ! Ils vous chient à la figure et vous blâment, vous qui défendez leurs intérêts. Alors j'ai dit qu'après tout les va-nu-pieds et les escrocs de tout poil peuvent se servir mais qu'il ne leur restera plus rien, hein ! vous avez saisi maintenant, bande d'enfoirés ! Mais, papa, ils ne t'attaqueront pas, toi, ils ne te prendront rien du tout. Ils vont juste instituer le socialisme et balayer la monarchie. Balayer la monarchie que j'ai dit, hein !

pas de ça mes cons ! Autant me balayer moi-même et vous compris ! Allons, allons, mes enfants ! Faut pas pisser sur notre fortune, Dieu ne veut pas ça ! Dès l'instant où mes enfants ont compris que leur argent était en jeu, ils se sont mis à réfléchir et voici ce qu'ils m'ont répondu quelques jours après les sanglantes émeutes : « Papa, nous ne voulons plus défendre personne, seul notre patrimoine comptera désormais pour nous. Si on fout la monarchie en l'air, que nous restera-t-il sinon des loques usées et des poux plein leurs ourlets ? » J'ai longuement soufflé et j'ai dit : « Mes enfants, vous êtes mûrs pour gérer les affaires que nous possédons. Si quelqu'un vient vous menacer, vous pouvez sans coup férir le descendre ou le tabasser. Diminuez-le physiquement et mentalement si possible pour qu'il puisse à jamais vous servir. » Mes gosses ont fini par tout savoir. Grâce à quoi je peux déambuler tranquillement sur la plage ou dans les rues de la ville. Aller au hammam quand ça me chante ou me terrer dans ma villa... ou faire une petite virée dans le Sud, histoire de reluquer une fois de plus mes terres et celles des autres. Le plus souvent, je me paie un bain de soufre à Sidi-Hrazem et quelques petits garçons à Fass. Mais n'en parlons plus, Dieu peut me châtier ou me faire crever sur le bateau qui m'emmènera à La Mecque. Eh oui, c'est vers le mois d'août que j'y vais. J'ai déjà acheté mon billet. Il ne me reste plus qu'à apprendre par cœur quelques sourates du Coran. J'aurais dû le faire depuis longtemps ! N'étaient mes affaires, je me serais entièrement consacré à l'étude du *Hadith* et de la *Kabbale*. Qu'est-ce que la Kabbale, déjà ? C'est un juif à qui je faisais crédit qui m'en a parlé. Ce n'est peut-être qu'un livre où les sorciers puisent leur savoir. Le *Hadith*, par contre, raconte les péripéties du Prophète, non que celui-ci soit un homme légendaire, mais son histoire ne m'a jamais laissé indifférent. Au contraire, je me suis toujours intéressé à ses commandements. On nous interdit de le représenter, de lui faire une figure d'homme, de détailler son corps, mais on peut parler de ses mœurs tant qu'on veut. Comme je possède une légère culture, j'ai pu voir dans quelques vieux livres des miniatures le représentant sur le dos de sa jument d'argent Al-Boraq. Il chevauchait le vent, les tempêtes et le vide stellaire. Mais il n'existe pas de vide au-dessus de moi, me disais-je, il n'y a là-haut rien qui ne soit en bas. Le Prophète devait certainement être un géant ou un nuage pour enfourcher ainsi les éléments et les soumettre à sa guise. Des cathos m'ont dit qu'il était épileptique et qu'il fourrait la tête au plus fort de ses crises sous un oreiller. Je ne crois pas à ces balivernes. Un Prophète digne de ce nom ne saurait être malade à ce point. Jésus ne guérissait-il pas les malades et les paralytiques ? N'était-il pas le Vrai Maître des Neurones ? Alors pourquoi dénigre-t-on Mohammed ? C'est parce qu'il était arabe et qu'il a tété les chammelles ! Ou parce que sa postérité a civilisé l'Orient et l'Occident ! On ne saura jamais pourquoi certains bougres, bien partis au demeurant, lui en veulent à mort. Que m'importent maintenant ces récriminations ! J'ai d'autres cordes à tresser. Peut-être aussi me remémorerai-je ma vieille vie traînant derrière moi comme un ruisseau de coliques cholériques et de sanies. Peut-être m'y replongerai-je une dernière fois. Mais ça ne fera pas rajeunir mon sang, ma sève où barbotent des rats pesteux et des chiens enragés. Hélas ! Mais en ai-je une d'âme, moi ? Oui, comme tout le monde, c'est dit dans les bouquins dictés par Dieu. Un savant a même pesé l'âme. Paraît qu'elle ne fait que 21 grammes. C'est déjà pas mal, hein ? La fumée du kif et du haschich ne pèsent pas autant. Alors l'âme serait une drogue que Dieu nous donne

et nous retire quand ça lui chante ? Allez donc savoir ce que ça veut dire ! Moi je n'entends rien à ces choses. Je pense plutôt que Dieu n'a rien à voir dans ce mic-mac. Il doit tout juste superviser le merdier des hommes et tenir une comptabilité complexe des erreurs et perfidies qu'ils accumulent contre eux-mêmes et contre la Nature. Car les êtres chétifs que nous sommes dégradent la terre plus que les termites et la dévorent en un rien de temps. Je parle de ça en connaissance de cause ; une des maisons que je possède dans le bled s'est abattue à cause de ces insectes. Ni les bombes *Fly-Tox* ni le carbure brûlé n'y faisaient. Les bombes *Atox* n'ont rien donné. La charpente de bois est tombée pendant que je priais à la mosquée. Heureusement que j'avais d'autres bicoques dans le bled... C'est vous dire que les termites et les hommes peuvent vous engloutir sans que vous vous en rendiez compte.

C'est comme à Marrakech. Toutes les filles te couraient après. Tous les gosses se battaient pour te sucer la bite. Quel scorpion errait dans leur sang, quelle pieuvre pieuse pouvait donc les attacher ainsi aux pas des vieux traîneurs de babouches ? A la fin je me disais, voyant ce tas d'Européens pourris les entraîner vers leurs luxueuses chambres d'hôtel, que les vieillards du cru ne pouvaient qu'être jaloux de cette jeunesse dissolue, qu'ils ne lui avaient pas ouvert un chemin question futur. Je me considérais moi-même comme un babouin décrépité que seul le sexe commandait, mais j'avais souvenance de quelque fqih suant la vergogne et m'intimant d'apprendre les bonnes manières. A Marrakech, comme ailleurs, les toits sont nettement bas ; les rues sordides et criardes dégoulinant de sperme invisible, de vrai stupre et pourrissant au soleil du Sud comme pour infliger à Dieu un démenti excrémental. Où que l'on porte ses pas, la terre vous engloutit comme un vagin touffu ou un anus d'adolescent dévoyé. Sans compter que ces mêmes bouches qui mangent pour se mieux porter vous dévorent le zob comme la vieille ânesse de mon enfance. C'est con que je ne connaisse pas bien toutes les villes du Maroc ! J'aurais pu en parler avec plus d'assurance. Mais les vieux ne peuvent pas tout connaître. Sauf leurs intérêts. Est-ce que le roi lui-même a foulé durant sa maigre vie tout le territoire ? Non ! Le roi ne sort pratiquement plus. Seuls les Berbères du Sud, les sales chleuhs dont je suis le maître absolu et l'argent éclair peuvent encore le distraire de ses terreurs. Question Nord, faut plus lui en parler ! Trop de complots, de traîtrises lorsque les uns et les autres bouffaient dans sa mangeoire ! Les vaches, que je dis moi. C'est des vaches, ces mecs ! Pas des ânesses ! L'ânesse, au moins, vous tend le cul, lève la queue et mâche quelque chose comme du *Chewing-gum* ! Vous l'enfilez rapido. Pas très profondément parce que vous n'avez pas la bite d'un âne. L'âne a un énorme truc et cinq pieds comme disent les paysannes. Mais l'ânesse vous aime et finit toujours par détester qu'un âne fût-il bien monté lui fasse la cour. Elle te l'envoie bouler d'une seule ruade. Quand j'avais seize ans, le village grouillait de femmes, mais j'étais timide question cul. La plupart de ces femmes devaient se masturber avec une chandelle. On racontait qu'une rombière noire possédant un clitoris géant les grimpait souvent. Les hommes étaient presque tous dans les grandes villes du Nord. Seuls quelques vieillards et quelques jeunes idiots dégoulinant de morve s'incrustaient encore sur le sol ancestral comme des cancrelats. Qui sait si les vieux martinets dont j'ai souffert n'ont pas servi à faire jouir ces femelles qui m'en lézardaient l'échine ! Les femmes se méfiaient des adolescents, seuls

les vieux pouvaient parfois les sauter. Une de ces putes, remarquable par sa beauté, habitait près du torrent jouxtant le cimetière. Seuls quelques vieux gâteux, quelques anciens tueurs qui lui ramenaient du souk les vivres indispensables tels le sucre et le thé, et des vivres de luxe tels que la viande, les moules séchées, les dattes du Sahara et parfois un cadeau comme un bijou d'argent, seuls ces vieux-là pouvaient la baiser sans encombre. Sa maison donnait sur le cimetière. Un petit torrent la séparait du cimetière, mais que devait-elle donc entendre la nuit venant de ce cimetière où son mari venait d'être enterré ? Des milliers de pas striant le ciel sanglant du Sud ? Ou tout au moins la hargne sexuelle des chasseurs dont j'étais le meneur ? Rien, sans doute, à part le va-et-vient d'un vieux zob mal lavé, tout ridé, répugnant mais dont le proprio lui ramenait du souk un tas de bonnes choses à bouffer et parfois quelques bijoux brillants. A cette époque, ma bite n'arrêtait pas de me démanger. On eût dit que Dieu le Très-Haut m'avait versé dans les couilles une coulée nucléaire. J'errais donc par là à la recherche d'une femme, mais n'en trouvant jamais, je me rabattais sur mon ânesse. Dois-je ici chanter ses louanges ? Dois-je encore la couvrir moralement alors même que j'ai découvert depuis belle lurette la volupté de l'anus ? Non pas ! Cessons cette idiotie !

Le désert lui était soudain apparu, hérissé, giclant du sol dur et de l'eau en multiples épines que le soleil infestait d'aspics et de flûtes dont le son traversait la vallée où son enfance déroulait en d'innombrables pelures le cri du geai juché sur le toit de la vieille demeure tel cet aigle piégé que nous avons vu à l'entrée de la mosquée, rapporté de la montagne par un berger, aigle noir mort et cependant rutilant, qui hurlait comme le désert quand le simoun fait éclater la bosse des dromadaires. ... Mais le voici errant sur ce sable fin, face à l'Espagne du garrot dont la douleur crispe l'oiseau marin. Il ramasse des objets abjects jetés par des touristes gâtés. Le voici trébuchant quand il regarde derrière soi et voit cet immeuble très haut qui est son hôtel... ma maison, oui ma maison du Nord, hein ! vieux crapaud ? Déambulant sur cette plage dont les couches stratifiées décomposent son silence, voyant avec hargne glisser sur la mer les cargos et les paquebots des autres, crachant, pissant, se roulant parfois dans des flaques de fuel...

... le sol nu, sa criée, ses crimes, la belle ratière où je virevolte depuis des millénaires ; la pipe, le cul-de-jatte, la crinière face à l'océan, la bave verte, l'hôpital dans le massif d'eucalyptus, la lividité du sicaire...

Une roue sciant le regard d'un enfant, la cité décapée, lavée des meurtres, des astuces ; le long trottoir battu sous les palmiers nains, les tessons des murs, les pois-chiches grillés, les coups de tabac : fruits de mer gobés, puis recrachés.

... L'escarpe à l'affût, affûté sur une meule du palais, le suicidaire qu'on ne calme qu'à coups de dents, les villas, certaines roses, d'autres bleues et blanches, leurs tourelles ; les champs de courses : hippodrome, vélodrome ; les vieilles prostituées, les supervieilles maquerelles tabassées par les chabakounis puis ramassées dans des bennes comme des pots de yaourt, des pelures de fruits, des couches lacérées, des dégueulis d'ivrogne, des restes de festins, des mégots... Vivre ici, tout recommencer, apprendre à mieux crever. Haler à soi les flétrissures, les stigmates des condamnés. Ne rêver qu'à la dislocation des nerfs, du corps.

Dans cette ville du détroit, assis à une table de café parmi des odeurs de mantèque brûlée, des miasmes grêles, des embruns décomposés, des musiques sourdes, se hasardant çà et là, s'agrippant... ... peur, peur du cercueil recouvert d'un suaire porté par quatre vieillards. Fuyant, tombant sur une chaise de bistrot, s'oubliant dans la première bière venue.

Toute minute gagnée sur la mort est un obstacle, un outrage à la vie, disait-il marchant sur la plage, s'asseyant parfois, époussetant son pantalon, de loin en loin, récupérant des poupées démembrées, des coquillages et tout ce que la mer avait vomi, s'annihilant tout à coup dans une songerie prolongée de toux et de crachats, puis repartant sans un mot, lissant sa veste et fumant.

... Ville sans passé national, toujours aux mains des plus forts, j'y viens, je ne suis plus moi-même qu'un de ces carnassiers qui raflent la proie du plus faible, dévorent tout, même leur cuirasse, s'arrogeant ainsi le droit d'enquiquiner les autres, les massacrant à l'envi. Tingis, gravait l'un, Colonne d'Hercule ou Hespérides, corrigeait le plus ancien, le futé, le maraudeur, le grand bandit de la rade établi là à seule fin de saccager les orangeraiés, les fermes, mais nous étions encore plus durs que lui, ha ! l'ancien ne faisait vraiment pas le poids, le nouveau, par contre, nous séduisait avec ses machines de guerre : balistes et autres bagatelles avec quoi nous guerroyâmes contre nous-mêmes ; mais il était impossible de les tracter sur les escarpements, alors nous envoyâmes le nouveau faire des routes qu'il n'acheva jamais. Il n'a jamais été bâti ici que des prisons, des palais et des lieux de culte... mais il y a, plus loin, sur un tronçon de ce pays, deux villes avec des thermes, des villas de chevaliers et des arènes serties de bois vert rabougri par le temps, loin, très loin de la ville principale dont la dénivellation, les glissements de terrain et l'attrait qui nous y mène font que nous la chérissons plus que nos femmes, nos enfants et nos biens. Elle accueille des cigognes, des colombes de Chine et tous les pèlerins venant des confins ; elle abrite des sociétés de sorciers, des sectes de toutes sortes... elle est entourée de remparts récents que des rois-truands édifièrent contre leur peuple ; ville vraie, seule et contre elle-même, remuant dans le soir rose et jaune, rafraîchie par l'oued Bou-Regreg, l'océan clapotant, remuant là ses déchets immémoriaux, ses chants, ses trières échouées sur les bancs de sable, sa morgue, sa joie rentrée, à jamais remise... se refusant au règne du chien gouvernant, couchée dans un creux, ocre, belle, indistincte...

... errant, toussant, crachant, seul, cerné de mouches noires et vertes...

... comme cet âne mort débité par les chiens sauvages, les hyènes, les chacals, les vautours...

... au-dessus, toujours plus haut, le ciel ; plus bas, les escadrilles d'éperviers...

... taïninna ! Enfant, j'étais enfant. Mais qu'est-ce à dire ?...

... le sable, le torrent, un lacet torturé, concassant les rochers, les précipitant sur la vallée...

... plus haut, la cascade blanche (Tazazzlt), écumant en hiver, en été brunissant dans le coassement des grenouilles laissées pour compte...

... et le soleil, le soleil répudiant la vie...

... oh ! que d'anfractuosités !... l'oubliant...

... sur cette plage maintenant n'ayant plus de monnaie plus d'ancêtres, déambulant me raccrochant à des bribes vieilles, des sourires fripés, pissant...

... chez lui, des épices chères, des pains de sucre, des notes étalées sur des cahiers jaunis barrées de longues zébrures, parfois le fantôme d'une jeune femme à court d'argent qu'il avait montée pour une pincée de safran...

... chez lui ? Plus rien !

... ou mes enfants qui crèvent de faim en Europe, hein ? Ou ma tribu qui s'est disloquée ? Ou toutes les choses que j'ai dégradées, tous les mythes qui traînent encore dans mes glaires ? Ou ces sales imbéciles de jeunes citadins qui n'ont jamais connu que le duvet, le collège, le fric paternel et les putains ? Hein ! c'est ça que tu veux que j'éruce ? Jamais, m'ôssieu, jamais je ne parlerai de ces vétilles ! Allons donc siffler un alcool dans le café sordide que j'ai dégotté au tréfonds des rêves ! On les assassine là-bas, m'ôssieu, on les truffe de balles dès qu'ils s'isolent pour faire caca ou pipi, ou les deux en même temps, je n'en sais rien. Les tueurs décarrent dans des autos, des autos, m'ôssieu, qui roulent avec mon pétrole, mais dis-moi, dis-moi donc qui leur refile des flingues et des bagnoles ?

Il grimpait, se contorsionnait, s'arrêtait parfois pour reprendre haleine, mais dès que la muraille commençait à bouger, son corps se raidissait et il enfonçait ses doigts dans les arêtes tranchantes des pierres de crainte de lâcher prise et d'être précipité tout en bas sur ces dards qui tapissaient son rêve. La terre au-dessous de lui hurlait, la mer et les buildings brillaient lui renvoyant par saccades des rafales d'eau qui le transperçaient et le rendaient plus que jamais résolu à entreprendre hors de ce monde le pèlerinage qu'il s'était juré d'accomplir. Monde où tout est rien, monde qui est quand même la porte de l'autre. Sa parole peut être la seule maille réelle par où je m'introduirai avec dans mes bagages cette âme et ce nerf pourri que mon œil et mon sang transformeront en vies parcellaires. Toutes ses pensées se résorbaient, sa tête cognait au mur, son bras droit était sanglant, mais il persistait à grimper, s'écorchant, oui, se tuant.

Ce n'est pas dans une ville qu'il est ni dans une cave, ce n'est pas, non plus, dans un désert ou une oasis que matérialise ton mirage, non, il est en moi. Cet homme m'appartient, il est à moi, il n'est plus tien, j'en ferai ce que je voudrai, hein ! ne t'amuse pas à... quoi ? Que dis-je ? Où sommes-nous donc, cher pote ? En enfer, vieux singe, nous sommes en enfer ! Ils déambulaient sur les trottoirs de boulevards, l'un tenant le bras gauche de l'autre, tous deux se comprimant, ne faisant plus qu'une toupie avançant, fendant la foule... au loin et sous leurs pieds, l'oued sale charriant les merdes, les détritiques, les spermes non engloutis par l'Utérus, autre bête dont ils se défiaient... Bête qui les fomenta, les ayant vomis crus courant sur les insanités dont s'honore cette glèbe ! Bête ? Non ! L'Utérus n'est rien de moins que le ciel en son envers ! L'Utérus d'où nous les tirâmes, m'ôssieu, n'est pas une chambre noire ni un outil de jouissance saccadée mais la larme vraie du Diable ! Sans quoi, je me serais seulement avisé de la boucler, étendu sur le sable et les galets ou juché sur une roche assez tranchante, pêchant, riant et me bourrant de coups de poing. Ils étaient pourtant là. Ils devaient se marier. Ils n'avaient pas de sexe défini. Ils allaient par-ci par-là dans les ruelles de cette métropole dont ils n'avaient jamais entendu parler, dans ces dédales où seules brillaient des lampes en forme d'étoiles vite soufflées par leur cape froufroulante. Ils ne s'étaient jamais vus et pourtant ils se tenaient par la main bravant les autos, les gens pressés qui les bousculaient leur interdisant de sortir du cercle étroit où le drame moderne se déroulait. Ils entrèrent dans les maisons de tolérance, virent comment l'homme s'amenuise et se distend, se séparant de soi avec célérité, comment l'homme en vient à souhaiter que le rouleau de son âme l'écrase, le réduisant en atomes capables de se transformer en galaxies neuves. Ils devaient pourtant se marier, ils étaient si bien fagotés.

Je ne suis pas aussi vieux que vous le pensez... d'accord j'ai le visage osseux, pareil au soc d'une araire, les yeux vitreux bleuissant comme si la mort déjà y barbotait tâchant d'extirper le dernier fil de ma raison ; j'ai également le corps sec, mince et vibrant telle la corde d'un cambri berbère, vous savez, cette petite viole dont la corde unique est tressée avec les crins d'une queue de cheval... oui, je suis comme ça mais vous vous trompez sur mon compte, non, je ne suis pas tellement vieux, j'ai tout juste franchi la dernière étape de mon existence, celle où les organes cessent d'appartenir au monde fonctionnel pour entrer dans une léthargie qui les libère. Il parlait tout seul arpentant la plage de, Tanger, ramassant çà et là quelques débris rejetés par la mer : bras de poupées, bouteilles en

plastique, morceaux de bois ayant dû appartenir à des chaises, coquilles vides et, de loin en loin, un poisson mort puant... Il balançait tout cela dans la vague après un examen minutieux, puis repartait, rapide et calme, comme un vulgaire promeneur. Pas une fleur, il n'y a pas ici une seule fleur ! Chez moi, où c'est chez moi ? Ah oui ! chez moi, je vois où c'est maintenant... Il y a là-bas des fleurs de cactus et d'autres, des arbres morts et des arbres vivants. Quand j'étais petit, les autorités françaises nous montraient comment soigner les amandiers qui s'étiolaient. J'étais là, avec les vieux, nous regardions les ouvriers couper le tronc des amandiers puis l'enduire de créosote, je crois que c'était ça... ou une autre mixture, peut-être ? Toujours est-il que les arbres traités revenaient à la vie. Au bout de deux ou trois saisons, ils recommençaient à bourgeonner, de nouvelles branches apparaissaient à la place du bois mort. Ici et au large, ce ne sont que des bateaux, des pétroliers, des paquebots, des chalutiers, des cargos, je me demande à quoi sert tout ça. Tiens, voilà le train en provenance de Casablanca. Il va déposer ici les pèlerins qui partent pour La Mecque. Je ferais bien de me grouiller si je veux y aller aussi. Makka-l'mouharrama ! C'est bien ce que me disait le vieux fquih d'en haut, hier. Faut que tu y ailles, Abd, faut que tu te prosternes devant la Pierre noire ! On connaît bien la Pierre noire, je suppose, mais on ne sait pas d'où elle est tombée. Ne serait-ce pas l'une de ces pierres avec quoi les aigles géants avaient bombardé les éléphants de l'envahisseur abyssin ? Le Coran lui-même en parle mais moi je n'ai vu qu'un film s'y rapportant. A cette époque, je vivais à Belleville, à Paris. Il y avait plein de gens de toutes les couleurs par là. Je ne sais pas ce qu'est devenu Belleville. Ça doit toujours fleurir la menthe verte et l'absinthe, je pense. Bien que je reçoive de temps en temps une lettre de Mahfoud, ce copain que j'avais pas mal dépanné quand j'étais là-bas. Dans ses lettres, Mahfoud ne me parle jamais que du bled. J'ai eu beau lui demander de me parler de Belleville, de son hôtel, car il gère un hôtel-restaurant où vivent et mangent des nègres et des bicots, tiens ! que c'est charmant, ce mot ! non, non, il ne m'en parle jamais, on dirait qu'il a honte de plumer les autres. Voyons ! Mahfoud ne doit pas avoir honte ! Et de quoi d'abord, je vous prie ? Il avait un peu trafiqué pendant la dernière guerre, ça, je le sais... et quand les Américains sont entrés à Paris, il avait récolté pas mal de dollars, ça aussi je le sais... mais je n'y vois aucun mal. C'est d'ailleurs grâce à cet argent yankee qu'il a pu démarrer dans la vie. Bon, bon, je l'ai un peu aidé à s'en tirer. Sans moi, il n'aurait même pas pu changer ses dollars. Oui, oui, je me suis un peu sucré au passage, mais je n'ai fait que prélever sur son magot ce qui m'était dû, hein ! N'est-ce pas moi qui l'avais fait venir en France ? N'est-ce pas moi qui l'avais vêtu de pied en cap, logé, nourri et pour finir embauché dans mon propre commerce ? Bien, bien, je ne vois vraiment plus de quel commerce je parle, j'ai eu tellement de choses là-bas. Tiens, je devais peut-être avoir un hôtel-restaurant ou un bureau de tabacs-débit-de-boissons ou quelque chose d'approchant, je ne sais vraiment plus... c'est là que ma mémoire défaille. Comment j'ai pu quitter Belleville ? C'est très simple. Non, ce n'est pas si simple que ça. Je le dirai peut-être une autre fois. Non, je le dis tout de suite. Non, non, ce n'est pas la peine... Un coup de sirène le tira de sa rêverie, son souvenir s'estompa laissant place aux objets réels les plus immédiats. Devant lui, à quelques centaines de brasses, un ferrie sortait du port. Il voyait la masse blanche du ferrie quitter son champ de vision, un panache de fumée noire qui se hérissait pour

enfin s'effiloche complètement dans le ciel. Il s'assit un instant pour mieux voir. Ils s'en vont enfin, ces salauds, ils m'abandonnent à mon sort sinistre. Tout d'un coup, il se mit à sangloter. Des larmes sèches tombent sur ma barbe, dit-il. Dieu ne m'a jamais beaucoup aimé, honte à toi, le Tout-Haut ! Honte à tous ceux que tu as favorisés ! Puis il se If va. Le ferrie avait disparu, seuls les bruits coutumiers de la ville parvenaient à ses oreilles.

On en a encore fusillé quinze, hier matin. Qu'est-ce qu'ils ont donc fait, ces pauvres bougres pour qu'on les plombe ? C'est la politique, qu'on dit, la politique, hein ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? On dit qu'ils n'étaient ni des assassins ni des bandits, mais on dit aussi qu'ils voulaient fomenter des troubles en vue de chambarder le pays. Mais le pays, ça, mon vieux, il est déjà et depuis longtemps complètement sens dessus-dessous. Ceux qui sont à la tête, qui gouvernent se foutent pas mal des millions de malheureux qu'ils écrabouillent et assassinent, oui assassinent, parfaitement, mon vieux, je peux en donner des preuves. Bon ! Ceux qui sont en haut ne gouvernent pas réellement, ce sont des chefs de gang qui profitent de la mollesse générale, voilà cher pote ! Je veux bien être fusillé si je mens ! Et puisque nous en sommes là, nous dirons tout sur ces fabricants de cadavres. Je les connais bien, figure toi. Ils viennent parfois me lécher les pieds. Me menacer, moi ? Qu'ils essayent donc ! Je te les étriperais et les jetterais aux hyènes ! Les chacals pisseront sur leur viande puante avant de s'en gaver. Tiens, prenons le gouverneur. Parlons un peu de cette tête de chien. Eh bien ! ce vieil imbécile se croit vraiment tout permis. Pour un de mes hôtels, et pour pas mal d'autres choses, il s'est littéralement sucré. Pas de pognon, pas de licence, voilà ce qu'il m'a dit. Qu'est-ce que tu crois ? J'ai bien été obligé de lui graisser le museau ! Oh ! pas grand-chose, je lui ai tout juste donné de quoi faire un voyage aux Etats-Unis. Mais je le tiens bien maintenant. Peut plus rien faire sans m'en aviser. Je ne le reçois même plus. Il doit pleurer pour entrer chez moi. Quel caca, ce type ! Et le commissaire principal, tu sais, l'ancien résistant ? Ce n'est pas le même tabac mais presque. Oui, oui, il est bien reçu dans ma maison. Je lui donne du fric, je le chouchoute et tout et tout, hein ! mais, bougre d'âne, son vrai patron, c'est moi. Il arrête tous ceux que je lui désigne, mes ennemis se font plutôt rares depuis qu'il est sous ma coupe. Pas un mandarin de la ville, pas un marchand ambulant qui ne se prosterne à mes pieds quand je passe ! Alors, tu vois bien, je dirige ces marionnettes comme il me plaît. Oui, je reçois quand même le gouverneur de temps en temps, je suis bien obligé de le contrôler, n'est-ce pas ? Tiens tiens, il m'a dit pourquoi les quinze types ont été fusillés. Il paraît qu'ils tiraient sur les militaires dans le Sud-Est. Non, pas du côté de chez nous, c'est dans le Sud-Est qu'ils opéraient : attaques de convois militaires, de casernes, vols d'armes, pillage, intimidation des populations locales, tu vois le topo ? Le bilan est lourd, d'après lui. Mais je ne le crois pas. Un vieux singe comme moi ne peut pas accorder crédit aux affirmations d'une chiffe pareille. Le commissaire

principal, lui, m'a dit que c'étaient des patriotes, qu'ils voulaient libérer le pays, abattre la royauté, les corrompus de tout poil, régénérer le sang du peuple, mais qu'ils se sont fait avoir par les politiciens, tu sais, ces types qui leur fournissaient des armes et rien d'autre, aucune directive, aucun plan, des gars qui s'en lavent les mains quand ça rate et qui se les frottent quand ça réussit, voilà. Ah oui ! c'est ça les mecs qui font bombance derrière eux. Eh bien ! ces jeunes gens, ils étaient vraiment jeunes, le plus vieux ne devait pas avoir atteint quarante ans, ces jeunes gens, dis-je, n'ont absolument rien compris aux tripatouillages des politiques. Mais rien, rien du tout. Ils se sont fait emballer comme des grenouilles et à nous un joli procès et quinze cadavres à l'aube d'un jour sale ! Ces enfants auraient pu être miens, en tout cas ils ont fait quelque chose. Après les cadets et les aviateurs, ils ont su qu'on ne règne ici que par la force et ils ont voulu mater l'hydre royale ! Mais ils s'y sont mal pris. Ils auraient dû mieux s'organiser. On ne descend pas un roi comme ça, ce n'est pas une quille ! Il est non seulement bien protégé mais encore très méfiant. D'après les racontars, il semble qu'il ne passe jamais une nuit entière dans la même chambre. Il change de piaule toutes les heures. Le palais est déjà en soi un vrai labyrinthe, mais de là à se transporter constamment d'une chambre à l'autre, mon vieux, faut vraiment avoir les jetons pour s'y prêter ! Et il doit avoir peur, très peur, le monarque, mais il ne fait pas de cadeaux ! Voilà pourquoi les gosses doivent longuement réfléchir avant de prendre un flingue. Il y a mille moyens d'en finir avec cette aberration, ils n'ont qu'à chercher, ils trouveront, je leur fais confiance. Le commissaire m'a dit aussi que du côté de Figuig, les auxiliaires de l'armée ont perquisitionné chez certains lycéens. Ils ont même tabassé leurs parents, ont emporté les cahiers et les livres de classe au cas où on y parlerait du communisme. On emporte tout ce qui vous tombe sous la main et on le lit après, ou on le détruit. Il ne leur manque jamais d'argument pour étayer un procès. Et puis, on fusille... c'est couru d'avance... tatatatata ! Le corps dégringole, on l'emporte, peut-être le jette-t-on dans une rivière, les poissons doivent se régaler, font un peu comme ce que faisaient les murènes romaines aux esclaves qu'on balançait dans les viviers ! Douze balles dans le corps, c'est plutôt agréable, hein ! t'as pas le temps de sentir les crocs des bestioles ! Tu tombes et le tour est joué. Et puis merde ! y'en a quand même qui se suicident ! Oufkir, tiens, celui-là devait être assez coriace pour s'envoyer quatre balles dans le corps. Il a même fallu qu'il se donne le coup de grâce à la nuque, les trois premières balles n'avaient fait que l'amocher sans plus. Il a dû bien sûr un peu souffrir, mais il s'est dit, faut en finir ! et il s'est contorsionné pour se foutre une quatrième balle dans la nuque ! Qu'est-ce qu'ils me font rire, les gars d'en haut ! On l'a plutôt suicidé, oui, cet Oufkir ! Au moins lui est bien enterré. Il repose dans le cimetière de son village natal qu'il n'aurait jamais dû quitter. Où allait-il, au fait, quand il a reçu cette giclée ? Au palais ? Mon œil ! Et pour quoi faire, môssieu ? Non, il était en train de larguer le pays, il voulait s'exiler parce qu'il avait raté son coup. Et les deux pilotes que les Anglais ont extradés, oui, les deux gars qui ont attaqué le Boeing du roi ? Les Anglais de Gibraltar, ces égocentriques ! eux et leur foutu rocher ! Se prennent encore pour des aigles, parole ! Et ce n'est même pas à eux, ce foutu rocher ! En arabe, on dit : Jabalou Tariq ! La montagne de Tariq ! Tu sais qui c'est, toi ? Non, bien sûr, t'as rien étudié ! Tariq était un conquérant arabe, le premier qui ait mis les pieds sur le sol européen ! Il a fait brûler tous ses

vaisseaux sur le sol espagnol et dit à son armée : « Al Bahrou wara' akoum wal-adou' amamakoum, la mer est derrière vous et l'ennemi devant vous ! » Ce qui revient à dire : « Si vous voulez retourner chez vous, allez-y à la nage, sinon, combattez et vous resterez ici, vous serez les maîtres ! » Et ils ont combattu, gagné, ils sont restés huit cents ans en Espagne, mais à quoi ça nous a avancés, hein ! dis-moi un peu ? Les Espagnols ne parlent même plus l'arabe ! Et ils occupent même quelques morceaux de nos terres ! Et c'est nous qui apprenons leur langue, maintenant ! Et ils ont encore des enclaves chez nous : Mélélia et Ceuta ! Et tu crois que c'est sous ce régime que nous récupérerons nos terres, hein ? Tu te fourres le doigt dans l'œil, mon petit ! Les rois de nos jours ne font plus la guerre. Ils veulent vivre en paix entre eux. La seule guerre qu'ils aiment faire, c'est bien celle qui consiste à écraser le peuple, à le museler, le maltraiter souvent pour qu'il ne puisse jamais relever la tête et demander des comptes. C'est leur seule activité. Nos rois sont plus cruels et plus inconséquents que les Néron, les Caligula et consorts ! Ils ne mettent pas le feu à la ville, c'est le peuple qui le fait quand il en a marre, quand il n'a plus rien à bouffer et qu'il serre sur son ventre un gros galet, mais ils ordonnent à leurs gens de mitrailler et de découper en morceaux ce peuple récalcitrant et désespéré. Ils s'offrent ainsi des spectacles dignes de leur ignominie ! Revenons à nos moutons ! Nos enfants je veux dire, ceux qu'on vient de crever avec des balles. Douze balles chacun, ça fait douze multiplié par quinze ! Douze fois quinze égale hein ! douze fois quinze égale 180 ! Oui, vieux, 180 balles ! Tu te rends compte ! Une balle leur est comptée 30 centimes, ça fait donc 30 multiplié par 180 égale, j'y suis presque, égale 5 400 centimes autrement dit 54 dirhams, de quoi nourrir une famille pour deux jours. Voilà, voilà où je veux en venir ! Ta ta ta ta ! Non, vieux, non, hé, tu ne saisis pas bien, mais alors pas du tout ! Je me disais que si on les avait mis d'office dans une usine de prison, ou dans une prison-usine, au choix ! ces quinze gosses auraient rapporté beaucoup d'argent à l'Etat. Et voilà-t-il pas qu'on les passe par les armes ! Et l'Etat perd du même coup 54 dirhams et tout ce que ces jeunes gens auraient pu lui rapporter si on les avait obligés à travailler. Bien sûr, y a un décompte à faire puisqu'ils auraient bouffé chaque jour, ils se seraient vêtus et ainsi va l'âne, bon, mais l'Etat y aurait gagné. Crois-moi, je comprends tout ça, les chiffres et moi, nous nous connaissons bien, j'étais épicier. Du reste, je le suis toujours mais ce sont mes enfants ou d'autres gars qui gèrent mes divers commerces. Je n'y vais qu'une fois l'an pour l'inventaire. C'est harassant ! Mais je suis obligé de compter les boîtes de conserves, les bouteilles d'eau de Javel, de bière, de vin et toutes les babioles qu'on veut, pour me tenir au courant de ce qui se fait derrière mon dos. Dis-toi bien qu'une fois, j'ai failli me retrouver sur la paille. J'avais alors un associé et comme je devais me rendre au bled pour marier une de mes filles, j'avais laissé à ma place, parce que je connaissais son père et que j'avais de l'estime pour lui, un jeune vaurien qui a tenté de négocier ma part avec mon associé. Eh bien ! quand je suis revenu du bled, ils ont exigé d'acheter ma part, mais j'ai refusé. Non seulement j'ai refusé, mais j'ai taloché mon associé félon, je l'ai si bien baffé qu'il en a gardé la marque un jour ou deux ! Et j'ai du même coup renvoyé le jeune vaurien après l'avoir dûment sodomisé. « Ça lui apprendra, me suis-je dit, ça lui apprendra à me bouffer les poux ! » Et merde ! mon associé est tombé sur un gosse et comme il avait chez lui une fille pubère, il a tout bonnement voulu la lui coller. On fait ainsi

d'une pierre deux coups ! On me dépouille de ce que j'ai durement amassé et d'un commerce que j'ai créé... je ne t'ai pas dit que mon associé ne pigeait que dalle au commerce ? Il ne savait même pas parler français ! Bon ! Bon ! Il ne savait même pas nommer les divers produits que je vendais. Mais il avait du fric, ça oui il en avait ! Il possédait deux minoteries, des hammams où évoluaient des masseurs nègres, il avait aussi une ou deux fermes dans les environs de Casablanca, bref, il était vraiment riche, mais pas aussi riche que les M'Zali ou l'Hadj Abd, qui avaient été caravaniers avant de devenir, le progrès aidant, transporteurs et négociants. L'Hadj Abd, lui, est le roi du sucre et du thé, ça enrichit vite son homme le sucre et le thé, c'est la drogue principale ici... et les transports aussi, ça te rapporte pas mal d'oseille ! Non, mon associé n'était pas aussi riche ni aussi influent que ces messieurs mais il avait quand même de la galette et il pouvait s'estimer heureux ! Jamais il n'a voulu comprendre comment j'ai vécu, moi l'homme du Sud, le vieux chnoque pas pudibond ! Je savais qu'il voulait m'éliminer mais je ne lui en voulais pas. Il m'avait même interdit de fumer chez lui et j'ai obtempéré, je me suis tout simplement dit qu'il ne devait pas supporter l'odeur du tabac. Ce n'est pas vrai ! Mon petit doigt me dit toujours qu'il était né pour me tromper. Eh bien ! Je l'ai renvoyé, lui et ses petits vauriens, ben quoi ! Ainsi j'ai vécu ! Mais qu'il vienne encore me torturer l'esprit, ça n'ira plus du tout ! Rideau ! Non que je sois un vieillard complètement gâteux ! Je connaissais ce genre d'individu depuis longtemps. Oui, je savais à quoi m'en tenir. C'est pourquoi je le réprime en moi, oui, je le désarticule quand c'est possible. J'aurais mieux fait de le bouffer carrément. T'es pas aussi solide que je le voudrais, qu'il disait ! Non, je ne le suis pas, que je dis, minable, vulve ou cul, ma bouche en cul de poule avalant du thé chaud, du thé à l'absinthe !

A Tanger, le vieil homme portant le cercueil de son père, le café maure qui ne débitait pas de boissons alcoolisées, moi attablé sur la terrasse, comme d'habitude lorgnant tout ce qui passait dans mon champ de vision, à Tanger, le rire se rompt facilement, la joie terrée en toi commence à fondre en toi dès que le soleil t'apporte une mauvaise nouvelle sous forme de mort, de cercueil, de femme enceinte, oui, de femme grosse, embellie cependant par sa djellaba ou tout simplement par ses rares pendentifs, rides et autres stratagèmes... en vue de te posséder une fois pour toutes... à Tanger quand tu étais assis sagement pour une fois sirotant un lait-grenadine à la terrasse de ce café maure (maure parce qu'il ne servait rien d'acointant, c'est-à-dire rien qui pût t'administrer un rêve éveillé), toute la fausseté du monde t'est soudain apparue comme sur une table de jeu une défaite irréparable ! C'est comme la mort ! Cette mort que portait sur son dos un vieux que tu ne connaissais pas, sur cette place où, touriste hébété, tu regardais évoluer les gens. Ça devait un peu te gêner, cette mort qui se baladait là sous tes yeux ; tu t'étais levé de table pour mieux voir, tu avais peur, très peur parce que tu traversais une crise incompréhensible même pour toi, tu étais dans le fossé le plus exigü de la peur, tout proche de la réalité qui t'avait si souvent fait mordre tes chairs et te rouler sur un lit de panicauts, tu avais peur de ce qui pouvait bien sûr se tenir derrière cette mince cloison transparente, tellement transparente que tu te hérissais chaque fois qu'on parlait d'enterrements, de suicides, de noyades, mais ce que tu croyais être ta peur n'était pas autre chose qu'une grande et grave lucidité, qu'un microscope qui te permettait de mieux distinguer ta forme dans l'arrière-monde, autrement dit la mort d'autrui... Tu étais assis sur une chaise de fer verte et devant toi, sortant d'une ruelle qui n'était rien d'autre qu'un tunnel mal éclairé, ce vieil homme qui portait son père ou son fils, tu ne sais plus, comment veux-tu encore avoir la mémoire après toutes tes destructions ? Tu haletais presque comme au moment où tu avais, dans la nuit noire, donné un seul coup de gourdin à ce chacal femelle, oui, c'était bien une femelle que ton piège retenait pendant que tu l'assassinais. Tu ne l'avais point assommé, tu avais un gros gourdin d'olivier que tu balançais tout le temps en avant, tu ne jouais avec que pour tuer et assommer, tu étais trop pur mais ton père t'avait recommandé d'être rapide et efficace, alors tu as tué en pleine nuit ce chacal. Tu devais même tenter de te suicider, n'est-ce pas ? toi qui croyais tellement que tu pouvais vivre plus longtemps et mieux que la majorité des gens que tu fréquentais ou que tu entrevoyais dans ton petit monde ! Ton petit filet où les hommes qui s'agitaient

dans ta mémoire t'apparaissaient comme autant de papillons, de criquets pèlerins, de cétoines, comme tu avais l'habitude d'en prendre dans tes cheveux quand tu étais encore assez morveux pour massacrer les insectes. Et puis tu avais tenté aussi parfois de tuer ces énormes papillons violet et rouge, tu voulais friper leurs ailes entre tes doigts, mais tu ne réussissais qu'à leur casser les antennes, tu étais trop petit, les tiges des fèves étaient plus hautes que toi et tu t'esquintais pour des clopinettes. Le torrent bruissait au loin, vers cette butte qu'on appelait de tous les noms, certains disaient que les djnouns y habitaient, d'autres pour qui la mante religieuse était une sorte de fétiche (la Jument des Enterrements !) gueulaient que tout cela n'était qu'un guet-apens ! Mais tu allais barboter dans les mares les plus putrides, dans la boue tu te roulais comme un chien galeux ; tu étais non seulement ivre de toi-même mais encore prêt à te fondre dans la chair et le sang de tous ces vieux qui te racontaient des histoires et que tu savais voués à une mort prochaine... La mort n'était pour toi qu'un écran, une sorte de gêne sans plus ! Les vieux pouvaient tomber d'un arbre et se tuer, voilà ce que tu pensais mais ils ne faisaient rien d'autre qu'écrire sur des cahiers d'écolier, mesurer le tronc des amandiers et des palmiers-dattiers... jouer aux cartes et fumer des cigarettes qu'ils roulaient sous le feuillage des caroubiers... Ils ne s'insultaient jamais, ces vieux-là ! Jamais ils ne s'encanaillaient comme ces vieux que tu avais vus dans les villes du Nord, se tordant parfois de rire et parfois se tabassant... s'arrachant les cheveux, se mordant et bavant les uns sur les autres... comme ces clochards, oui, comme les clodos de la *Contrescarpe*, à Paris... Tu te baignais même dans les puits, les puits où maintes filles, des pucelles qui ne savaient pas nager tombaient et se noyaient, le soir, ayant glissé sur une pierre plate de la margelle, tu te souviens encore de la fille du boucher qu'on avait enterrée pleine d'eau de puits vers le crépuscule, elle était tombée dans le puits c'était le crépuscule, le soleil lançait sur les hommes qui creusaient sa tombe un flot de gris de rouges et de verts emmêlés... Un grand fait divers, oui, mais tu tremblais sachant parfaitement que tu aurais pu la sauver, la tenir entre tes bras vigoureux et l'arracher à cette eau pure qui pour son corps n'était rien de moins qu'un agent de mort : la noyade...

Tous ces petits batraciens, ces innombrables jeunots venus du Nord, de l'étranger j'entends, ces filles qui marchent pieds nus et traînent dans leur sillage une odeur de kif, sanglées dans des robes sales, leurs cheveux tombant en nattes sur leur croupe ou bien s'accrochant aux freins des vélos, toutes ces marées saisonnières de bambins à peine tirés des langes qui grouillent dans les souks, hantent les médinas et couchent avec les animaux dans les écuries, crotteux, suant la ruine, la misère de l'âme et écrasant leurs poux entre deux bouffées de clop..., je les connais bien, je les aime aussi. Ce sont les vrais messagers de l'Occident, pas ceux qui tuent des Algériens impunément, pas des revanchards, des belliqueux, des renfrognés de métro ; ces bambins qui ne veulent plus retourner dans les banlieues trépidantes, crasseuses, désaxées, qui détestent mourir parmi les leurs dans d'épouvantables contorsions où la télévision tient lieu de tabernacle... oui, j'aime bien ces gosses. Ils sont légion ici. Hiver comme été, on les voit par dizaines assis sur une natte rugueuse dans les cafés maures, fumant le sebsi (pipe de kif) ou mangeant de ces petits gâteaux ronds faits d'orge et d'opium. Je n'ai jamais tâté de l'opium, je n'ai jamais fumé autre chose que du tabac, je déteste les drogués professionnels ! Ils polluent la poitrine et le sang de ceux qui mènent volontairement une vie calme, saine et sans histoire. Et ce poète espagnol ? Rojo-Leon (le lion rouge !), il n'était ni lion ni rouge ni espagnol, mais poète peut-être. De quoi vivait-il ? Ce poète qui écrivait en espagnol et qui publiait dans les revues brésiliennes ou argentines ? Il était rifain, selon certains... D'autres disaient que c'était un rescapé des geôles de Franco... Bon, bon ! Il ne pouvait pas être rifain parce qu'il écrivait en espagnol ? Il ne pouvait être qu'un exilé, un de ces Espagnols que le hasard a jetés sur nos rives... Très bien ! Toutes ces filles venaient me voir dans mon abri. Non, je n'en parlerai pas ! La grotte d'Hercule ? Ça n'est sûrement pas là que je gîte. Il paraît qu'il y a dans la grotte d'Hercule un petit geyser pas trop brûlant sur quoi se mettent, jambes écartées, les femmes stériles qui voudraient enfin procréer. C'est connu depuis l'Antiquité... Elles écartent les jambes et reçoivent dans l'orifice du vagin le jet salvateur. Mais le vrai misérable, c'est le Tangérois. Il vit assis sur la pierre à longueur de journée. Il fait parfois quelques gestes pour qu'on remarque qu'il défend la pierre sur quoi il farniente. Sa vie se déroule ainsi. De temps en temps, la contrebande le tente. Alors, il y entre de plain-pied quitte à distendre ses muscles. Il joue au fort des halles sur la place haute et dans la mer il trempe ses orteils crasseux. Pas de farniente ici, dit-il lorsque les mouches bleues ravagent ses plaies.

Il se secoue et s'en tire... C'est peut-être pourquoi le Tangérois drague les petites filles venues de France et d'Angleterre. Elles se laissent monter, gentilles comme les billes qu'il avait perdues au collège. Quand un marlou plus retors que lui passe à proximité, il largue illico la fille et renifle, mais jamais ne sort un flingue ou un couteau. Il préfère décidément sa pierre rugueuse ! Oui, ces petits batraciens que m'envoie le Nord sont parfois ce qu'il y a de mieux question fesses, c'est l'attente, toute l'année durant, qui me les fait plus beaux qu'ils ne sont !... Quand je les rencontre, je me baisse et baise le sol sur lequel ils marchent puis je les embrasse fougueusement et les emmène chez moi, dans un de mes hôtels... bien que ma progéniture rechigne. Ah ! comme j'aime ta chatte, Hildegarde ! Comme ta paillardise m'enchant, Jean-Louis ! Vous fûtes pour moi la mer à boire dans une cave mais aujourd'hui que vous êtes partis, peut-être redevenus ce que vous aviez fui, aujourd'hui je vous entends mieux qu'hier. On vous refoulait à la frontière parce que vos tignasses pendaient jusqu'à terre. On essayait même de corrompre votre chair, de vous introduire dans l'anus, dans la bouche et dans la vulve un phallus pustuleux, larmoyant et gangrené. On essayait de vous tuer, mais j'étais là avec ma foudre et mes hontes. Ils ne faisaient de mal pas même à une mouche. Ils déambulaient à quatre ou cinq, en file indienne, ou s'asseyaient au pied d'un escalier pour travailler. Ils fabriquaient des bagues, des colifichets, des petits masques dorés bariolés, des colliers de coquillages et de billes de bois, voilà ce qu'ils créaient. Pas un flic ne les houspillait. Ils vivaient de soleil, de coucheries, de drogue et d'espérance. Le cri de la mouette était leur seul vrai délire. Le visage d'un vieil arabe, ridé, labouré par la misère et l'opprobre leur apparaissait comme l'image la plus belle du monde. Jamais le mot madone ne trottait en eux, leur cervelle avait plongé ses racines dans une autre terre, dans une autre souffrance brusquement transformée en jubilation résignée de tout un peuple. Voilà, enfin, ce que furent mes batraciens venus de l'Occident, seuls messagers possibles de ce monde déjà mort. Ah ! les plus odieux ne sont pas ceux-là. Il y a ici des termitières bien cachées. Personne ne les voit, sauf moi. Il y a ceux qui achètent un petit voyage, un tout petit. Ceux qui veulent aller ailleurs. Et il y a aussi un tas d'escrocs pour les gruger. Il y a ceux qui veulent gagner un peu d'argent pour nourrir leur famille et qui vendent leur terre en vue de se payer un billet de train, un passeport et un guide. Ceux-là sont pire que cette jeunesse dite dépravée ! Quelle idée de vendre sa terre ! Il y a des corbeaux qui ne sont là que pour plumer les paysans du Sud qui n'ont même plus d'eau dans leur village ! Bien souvent, ces escrocs sont du même village que les plumés. Ils leur font miroiter une mine d'or en France, les prennent en charge jusqu'en Espagne puis ils les laissent se démerder seuls... A quoi est dû tout cela ? Dis-moi un peu, toi qui sais tout ? C'est le fait de qui, de quoi ? On aime bien le roi ici, oui, on l'adore, ce doit être une vache à lait. Tiens, tu vois pas que mes babines en dégoulinent, de ce lait ? Ton petit roi vient de se payer un joli château dans le Val-d'Oise ! Où ça, pote ? C'est en France, crétin, c'est dans la région parisienne ! L'a besoin de cacher ta misère, ce prince ! Bien sûr que j'ai le trachome et pas mal de merde dans les yeux, mais c'est le soleil qui me les bouffe ! Ta gueule, raton ! Tu défends bien plus ton prince qu'il ne songe à ta petite nichée. Brûle ses lupanars, ce ne sont plus des palais qu'il a mais des bordels de luxe !... et fais-toi une raison ! J'm'en fous du roi, moi, je crois que le peuple se nourrit bien plus de sa sandale que de vous-vous ! Grrr ! t'es un connard ! Qu'est-ce

que tu veux foutre en France ? Boulonner, pardi, je veux aller boulonner ! Tu crois qu'il n'y a pas assez de bras là-bas, pas assez de couilles pour procréer ? Tu te fous le doigt quelque part, parole ! Béée, puisque c'est comme ça j'y vais plus, c'est les gars qui me disent : « Vas-y t'as rien à perdre », vaut peut-être mieux que je reste ici, ils veulent sans doute que tout le peuple s'exile pour qu'ils puissent faire du Maroc un énorme bordel, un hôtel pour touristes quoi ! Mais il y a les lycéens, couillon, tu vois pas tous ces lycéens et ces profs qui dégustent ? On les fout en taule pour trois-six-neuf ans... et même dix ou quinze... Ils ne s'en tireront pas, crois-moi... Si c'est comme ça, moi, je... je vais plus nulle part, je... Tu dis que des bêtises, Kabous ! Des bêtises plus idiotes que ta fichue morve ! Dis plutôt à tes compatriotes qui sont du même sang que toi qu'il va falloir bientôt étriller le pays et le décharger de ses parasites. Car il faut en finir avec ces insectes qui vous bouffent le sang... Ainsi me parlaient les jeunots du Nord. Tout ce qu'ils disaient était pour moi aussi vrai que les paroles du Prophète. Nul crime en eux ne fleurissait, nulle hargne n'accompagnait leurs dires. Pour eux, la pauvreté ne pouvait être que le fait du Prince, le bonheur, la joie du peuple et de l'homme humble. Ils étaient véritablement les envoyés d'un dieu qui ne croyait plus à la fonction de ce monde. Je les nourrissais tant que je pouvais, je leur donnais tout, obligeant parfois mes fils à se mettre en quatre pour les servir. Mes fils grognaient, alignaient des chiffres l'un derrière l'autre mais peu m'importait. Tout le monde ici bouffe mes poux que je disais. Et mes fils donnaient à ces jeunots tout ce que je voulais... Brrr ! Quelle pute de froid, té ! C'est encore là que je suis, moi ? Sur cette plage de Tanger ? J'en bougerai donc plus jamais ou quoi ? Faut que j'aille plus loin. Allons-y ! La frontière ne m'est plus ouverte. Toutes les calamités du monde se sont assises dans ma cervelle. J'erre par-ci par-là mais soyez assez indulgents pour me pardonner ce leurre. En fait, je me tarabuste, me casse, tombe en ruines sans que j'en sache rien. Trop vieux, pardi ! je suis trop vieux mais on ne me porte pas encore jusqu'au lieu d'aisance. Grand-mère est morte à quatre-vingt-quinze ans... et moi, je mourrai peut-être à cent. Je n'ai qu'une baffe à donner au ciel pour me retrouver tout nu dans les bras d'une mère capable de me réinventer. Assez parlé de moi et de mon errance ! Les petits gars du Nord, les Européens, il y a belle lurette qu'ils vadrouillent ici. Ils... terrible ce bateau qui passe, terrible ! Les gosses me revaudraient ça. Non pas ceux du Nord mais ceux d'ici, les fils de caïds et des putes du coin. Font que des accidents, massacrent les baigneurs et finissent toujours par se tuer sur les routes. Sont tous ou presque au volant d'autos dernier cri, d'autos américaines ou italiennes. Et après ça, on les retrouve, les lèvres retroussées sur les mâchoires, la glotte tranchée, ricanant dans un paquet d'orties et de chardons ! C'est la loi de cette jungle d'autos et de saloperies ! C'est pourquoi j'ai interdit à mes fils d'acheter ces tas de ferrailles. Sauf pour les revendre, ça oui, ça c'est le commerce ! J'ai le virus du commerce comme une bonne partie de ma famille. Mais, au fait, je ne pense pratiquement plus à ma famille. Que devient cette vieille charogne ? Ce qu'elle est maintenant quoi ! Comme disait un bon philosophe. Tiens, c'est un Allemand comme d'habitude. Ne serait-ce pas Nietzsche ? Oui, c'est ça. Tiens tiens, je me démultiplie, je suis qui, au juste ? Peut-être pas celui que vous croyez. On n'en saura rien. Je connais des mecs qui se débrouillent bien dans la vie. Ce type par exemple qu'on appelle Tikhrbichin. C'est un drôle de zèbre. Vous savez ce qu'il fait, non ? Ce n'est

pas un maquereau ! Il n'y a au Maroc que des maques de luxe, des gangsters venus d'Europe, des Boucheseiche et Cie. Des gangsters qui ont fui la Justice française parce qu'ils ont trempé dans l'enlèvement de Ben Barka, hé, tu saisis ? Si tu l'as oublié, c'est que t'es déjà mort ! Eh bien ! Tikhrbichin est plutôt spécialisé dans le transport de la main-d'œuvre vers l'étranger : un trafiquant quoi ! Qu'est-ce qu'il fait ? Rien ! Il prend beaucoup de flouze au type, lui fabrique un passeport avec la complicité d'un fonctionnaire véreux qu'il arrose un peu, puis il le met dans une bagnole avec d'autres gars ayant subi le même traitement... on les emmène jusqu'à la frontière espagnole et on harangue les douaniers, graissant une patte par-ci par-là... si les ouvriers sont refoulés on les taloche et les réprimande... voilà le boulot de Tikhrbichin ! Quel drôle de zèbre, hein ! Il est beau, grand parce qu'il joue avec des congres plus gros que lui, avec le peuple, camarade ! Il finira peut-être par se faire couper le zob un de ces quatre. Aucun gars d'ici n'interviendra, aucun gars ne lui donnera sa bite ! Tikhrbichin était un résistant, il n'est plus qu'une loque baveuse, un gagne-petit et une merde ! Autre turban que tu portes, roi de mes deux ! Turban d'aspics s'il en est, hein ? Tikhrbichin échappa miraculeusement à la mort. Tu lui avais donné un flingue qui s'enrayait facilement. Un chabakouni le mit en joue le blessa sérieusement. Tikhrbichin ne dut son salut qu'à la fuite. C'est une vieille femme des bas-fonds de la ville qui le sauva. Quand je fis sa connaissance, il habitait un hôtel minable avec sa femme. A cette époque, j'étais encore fonctionnaire et je venais à cet hôtel pour tirer un coup avec des putes. Papa avait des antennes dans toute la ville sauf dans les bordels, c'est pourquoi j'y grouillais. Tikhrbichin et quelques chleuhs qui n'ont pas inventé la poudre m'adoptèrent immédiatement. Je devins leur ami et leur conseiller. Ils mirent dans mon lit des négresses et des blondes, des brunes et des punaises. On rompait le ramadan à longueur de journée mais le soir on le saluait en nous conformant aux rites gastronomiques que tout croyant digne de ce nom doit observer. On bouffait et buvait, la nuit, le jour on avalait des bières étrangères. Et on discutait. Quand l'un dormait ou faisait mine de somnoler, les autres lui fichaient entre les lèvres une cigarette de kif... puis tout recommençait. C'est dans ces hôtels minables que les fonctionnaires et les larbins de tout poil venaient perdre la vertu de l'Etat. Mal payés, les fonctionnaires agitaient au nez du peuple une foudre mouillée. Bon enfant, le peuple riait et se contorsionnait, mais il jetait toujours quelque chose dans la sébile du fils lettré. Je regardais faire mais ne disais rien. Déjà quand j'étais dans cette ville morte et rasée, rebâtie maintenant sur les sanies du peuple berbère, je fermais l'œil sur les prévarications de mes employés. L'un et l'autre touchaient un bakchich énorme rien qu'en montrant les dents aux marins-pêcheurs. A l'époque, je n'étais qu'un délégué, quelqu'un d'autre trônait sur ce bordel. N'empêche qu'il y fit son grain et qu'il voulut aussi, quand l'Algérie fut indépendante, emporter le MAB 7, 65 que j'avais dans mon coffre fort. Je lui ai refusé ça, bien sûr. Jamais je n'ai tiré avec ce MAB. D'autres peut-être l'ont utilisé après mon départ, bien que je l'aie laissé dans un état tel qu'il ne pouvait vraiment plus servir ! De là à dire que je suis un pacifiste, il n'y a qu'un pas que d'aucuns ont vite franchi. Moi pas. Je suis plutôt un chasseur de rois. Un hère pour mieux dire. Un que j'aime le chanteur berbère l'Hadj Belaïd ! Il est mort m'ayant entraîné dans son gouffre lumineux. Jamais une de ses paroles ne fut contre le peuple. Lorsque j'étais gosse, ma mère et ses deux sœurs

me le faisaient écouter sur des 78 tours. Elles manillaient une manivelle afin de faire tourner le phonographe. Ah ! Femmes ! Ah ! Mère ! Vous êtes plus belles que ce ciel tombé sur moi ! Ce vieux zèbre marcha sur la braise et alla jusqu'à La Mecque à seule fin d'honorer le Prophète. Mais il fit aussi quelques incursions en France. Il chanta Paris comme le fit Verlaine ou Baudelaire, c'est-à-dire qu'il l'oublia dans ses sanglots. Au vrai, ce vieux ne chanta jamais que la fleur qu'il offrit un jour à une fille de Tiznit, une belle fille brûlée par le soleil du Sud. Et qu'il aima atrocement ? Un hère, voilà ce que je suis. Une loque qui traîne encore sur cette plage. Mais peut-être que demain un gars neuf prendra à revers ce temps mauvais. *Ils lui ont fait bouffer le bâton mais la poésie ne voulut point le quitter.* Ils le bastonnèrent sans en rien tirer, voilà ce que dit le chantre des chleuhs, la vraie brosse à dents du désert, le maître de mes nuits et de mes tressaillements. Seul. Toujours seul. Il balance sa hargne et sa gentillesse sur vos gueules putrides, souriant du rire des morts et dégustant le vent du désespoir. Vous tuant à l'infini dans vos jérémiades incongrues, vos doutes et hontes bien astiqués. Petit, c'est-à-dire enfant, il vadrouillait un peu partout. On le retrouvait souvent cloué aux épines longues et blanches d'une raquette de nopal. Il ne s'en formalisait point. Jamais il ne pleurait, sauf lorsque les hommes lui intimaient d'être ce qu'il n'était pas. Alors seulement, des torrents de cailloux sortaient d'entre ses dents et de ses yeux sourdaient des fleuves qui vous crucifiaient. Il vadrouillait oui, mais jamais il ne s'égarait. Il savait tout des plantes et des fleurs. Un panicaut pouvait très bien le piquer, il s'en moquait. Quand, par inadvertance, il s'asseyait dessus et l'écrasait, il le relevait délicatement puis il s'en allait. De sa mémoire d'où ne gicle plus qu'un horizon obscurci par vos terreurs, il ne reste qu'un vague souvenir d'enfance. C'est lui-même qui le dira, je ne suis ici que pour les repères.

A Tanger parfois... parfois chez moi dans la montagne, bled pourri au demeurant, très haut perché, situé entre deux chaînes de montagnes, l'une effrayante, érodée, rabotée par l'érosion... l'autre kif un zob de puceau pleurant seulement l'eau du ciel... Toute la nuit hurlant, jappant : chacals, hyènes ou quoi encore ? Moi, ça me dit rien absolument rien tout ça, qu'hurlait le vieux gendre. Son sac est plein de crottes, de paquets de *Fanida* et de tabac à priser, lui le gendre ? Tu rigoles ! L'était plutôt le beau-père à ton père, hein, petit gars ? Ouais, ouais ! Beau-père à mon pa quoi ! C'est ça ! Vroummmm ! J'y vais derechef ! Anamr ! Fallait se taper presque trente bornes à pied. C'est rien pour un chasseur de mon acabit ! En une heure et demie c'était fait... mais je m'arrêtais souvent en cours de route pour rien glander, faire par-ci par-là quelques conneries, me signaler dans les parages quoi ! Une femme sautée ici ou là qu'avait rien d'autre à donner que son con, des trucs de ce genre, tu piges ? Ça faisait bien ! On s'allongeait sur le sable du torrent et han-han, le cri du bûcheron, ça s'enfonçait terriblement, elle jouissait la frangine, criait comme une oie perdue dans le désert, tu vois ? Han-han que je te... Oh oh ! elle bouffait les biscottes *Henry-Filibert*... à Casa qu'il était *Filibert* avec ses biscottes... les mêmes que l'autre con me rapportait de là-haut quand il descendait baiser maman ! Tel père tel enulé ! Et je fais rire, hein ? Pas de ça, môssieu ! Moi faire rire les gars, tu te fous de ma gueule, ou quoi ? Di-di-di ! On s'asseyait d'abord sous un feuillage, n'importe lequel... de tamaris ou de lauriers roses au choix... y avait de ça partout... puis on bavardait deux trois minutes avant de copuler... Rien primait plus que ça : tirer un coup : taf-taf-taf ! tuer l'os dans l'œuf, en recréer dare-dare avec hontes et blasphèmes ! Ça tortorait, flon-flac-flac-flon, ça patrouillait jusque dans son âme mais chez nous ni la femme ni la femelle de *l'homo* n'ont une âme ! N'aurait vécu que pour ça, lui ? Tu dis, con ? Allez, défile, grimpe à l'arbre, file illico ! Vrai de vrai, je la forçais pas. Elle qui s'allongeait, se déshabillait. Tiens, jette-toi dedans qu'elle farfouillait ouvrant ses jambes matelassant le sable avec son drap noir immense m'attirant sur elle comme si j'étais un vulgaire insecte tout juste bon à creuser dans l'arbre une galerie pour mieller... une guêpe ou un ichneumon ou quelque bourdon légendaire, point à la ligne !... C'est elle qu'avait la décision, gamin !

Donc, je traînais là pour tirer les trente bornes qu'au bout d'une rondeur, pas le tour complet du soleil mais kif ! Et tirais parfois quelque malheureux gibier qu'osait pointer son crâne d'entre les

arbustes, l'emportais dans mon carnier fissa en vue d'épater le beau-père à papa et tomber une de ses filles... Celle qu'il a donnée à papa avait été mariée de force à un taleb timoré qui ne connaissait rien au Coran, un idiot n'enseignant quelques fragments du Coran qu'à quelques autres idiots du village... Comme idiot, comme tantouze imbécile, on ne fait pas mieux ! Car cette fille, ça je te le dis, cette pute les avait les rondeurs voulues : nichons, jambes, fesses, figure, cheveux (c'est pas une rondeur mais va voir le coiffeur d'ici il en fait quand ça lui chante !), tout y était ! Une jolie petite nénéte toute blanche, un peu rose et superbe et bouffable pourquoi je me suis abstenu chez mon père pour ne pas commettre un inceste ! Moi, le gros insecte qui entre partout, le papillon de nuit voletant autour de l'ampoule ! Je devais être cheval ou quoi ? Ou mon truc s'est fauderché ? Hé, et ce con de fqih ? Elle lui en faisait voir, petit. Elle couchait pas avec lui. Mais comme il était patient et qu'il y tenait, elle a été voir une vieille bourrique qui en connaissait un rayon laquelle vieille bourrique lui a ordonné de chier purement et simplement sur le lit conjugal. Et cette pute l'a fait. Le fqih l'a répudiée illico sans l'avoir dépuclée. Et c'est mon père qu'est tombé dessus, sur cet os merdique ! Tu vois ça d'ici. Mon père qu'a jamais voulu se payer une bagnole et qui s'en paye trente à présent ! Qui se faisait transporter par ces cons de chleuhs pédales qu'il détestait ! Venant du souk, ils s'arrêtaient, ramassaient les petites pucelles ou les bonnes femmes du cru qu'erraient dans les fossés, ils les embarquaient, les grimpaient et se taillaient sans casquer. Voilà ce qui se passe dans le bled quand t'es absent ! mais t'es pas lié, pardi ! hein ! faux-derche ! On te connaît pas la moindre femme ! Gargouille ! Gargouille ! Et au souk ? Au souk ? Zéro ! Mokhaznis, vieilles puttes datant du commandant Untel ! C'est que dalle, mon vieux ! que dalle ! Ailleurs, ailleurs ? Ta bite, chez le beau-père à pa ? Non ? Bon, bon ! File, connard ! J'ai vraiment entubé personne là-bas, mais une de ses filles vierge j'entends ou les deux filles je ne sais plus, voulait coucher avec moi non point pour moi-même pour ma bite, mais parce que j'étais en quelque sorte de sa famille... J'aurais pu les baiser toutes les deux si j'avais voulu, je ne l'ai pas fait, c'est tout. Ouais, ouais, je te connais, va... dis vrai bon sang ! Et alors, cette bite ça a donné ? Que dalle, fils ! M'a emmené avec elle assez haut dans la montagne, la montagne fendue partout large comme un con... pour soi-disant cueillir quelques plantes : du thym, du romarin, de la lavande, des trucs comme ça quoi ! Et à un certain moment voilà que nous y sommes qu'elle dit ! J'étais jeune remarque... Ah ! elle est peut-être morte la pute maintenant que je dégoïse sachant si j'ai pas tort, moi le con... Et elle se fout tout de suite sur une roche plate, du granit sans doute mais c'était réellement ce qu'il y avait là de plus rose, rose-chair j'entends... et elle me dit m'attrapant : Faisons un truc ! Moi comme un merdeux que j'étais je moufte pas... Faire quoi, je réponds, quoi ? Tu veux qu'on baise ? Ouais, ouais, petit, c'est ça ! Et elle s'est déshabillée, nous avons... Elle m'a utilisé... Elle a donc baisé avec moi... c'est tout. Ouais, ouais, vieux con ! Tu l'as sautée hein ? tu as tripoté ses bourrelets ! Raconte ! Raconte 1 Pas vu ses chairs du tout. J'ai rien vu, pote ! Dans le bled comme pas un qui serait venu là tout juste pour montrer quès qu'il possède comme pèze à Tanger, à Fass, à Casa... Je te vois d'ici, pote, tu les enténèbres ! Partout, tu construis des maisons avec du béton, *cimarmi* que tu dis, riant à la cantonnade, me chiant dessus moi le vilain vieux pauvre du coin qu'a pas su gérer son commerce... Faisant passer sous moi une

route sans asphalte mais une route quand même... allant vers chez toi juste vers ta maison, sale sbire ! Ouais, t'as une bagnole, mon gars ! Ta ta ta ! Quatreroes que t'es maintenant, hein ! fiston ? T'es le grand Quatreroes du coin. Ouais, ouais, j'suis ça, corniaud ! J'ai quatre hôtels, moi ? Ouais et pas une étoile malgré l'intervention du procureur mon pote ! Des bistrots, des épiceries à Casa, à Meknès, partout... quand je veux... Combien ça fait ? Voilà ! File... Les gosses, c'est eux qui travaillent à présent... Moi, je me contente de peu... J'arpente la plage... Je vois si les idées que j'avais se foutent en l'air... Reconsidère tout d'A à Z ! Si les Ibères débarquent pas encore ! L'a trop de canons, d'avions, le roi ! Mon roi ! Ouais, ouais, l'est bien mien ce roitelet puisque c'est moi qui règle ses factures ! Ça me désosse ! En suis perclus des doigts ! Ha ha ha, les gars ! Tenez-moi sinon je tabasse cette merde ! Lardu toi-même, femelle ! Hein ? Tu te trompes, cogne ! Arrête ton char ! Qu'on s'assoie pas maintenant sur nos jolis visages tout ratatinés ! Kif des pommes que le soleil bouffe par dedans ! Nous deux ? Quand même ! Des potes. Non, mon 'ieu, non ! Nous sommes pas des potes, mais des ennemis capables de faire vibrer le sang des ignobles ! Va ! Farfouilles-y, putain !

Et je te la descends, la mère ! Surtout quand j'étais toc... trop petit, ma foi, trop jeune alors... haletant... pas une gandoura à porter pas une galette à mâchouiller... Moi tout nu frissonnant... allant vers la mosquée... rien en mains... ayant peur de quoi au juste de quoi ? Des puits ? Ah non ! j'y plongeais... un vieux s'y serait tué... Des rivières, des torrents et des rochers tout hauts ! Tout doux, petit, tout doux ! qu'elle susurre celle-là malgré mon âge, ma forme, mes tifs plus que blancs, inexistants maintenant que j'ai le pied dans l'Hadès. Cuivre ou zut ! Pas de ça ! Quoi donc ? Les scories ! L'astre ! Les ciels bilieux bien pleins ! Ho ho ! Non, non ! Rien que les poils que t'as vus, petit, une touffe quoi ! L'engrangement et le dégorgeement ! L'entrejambes ! Le con ! Hahaha ! T'as vu ? Ben ben ! Ouais ouais j'ai vu j'ai bien vu, gars, son con à elle, à maman, c'était beau... mais je m'y intéressais pas... alors là pas du tout. Elle a dit : « C'est de là que t'es sorti. — Ak ! Ak ! Tu crois ? Tu as dû te tromper, maman. C'est pas de là que je suis sorti. — Mais si, petit, mais si, t'es sorti de là. » Possible, je dis, possible... et je reprends le jeu... comme hier... comme à venir... Là je suis mité, fait comme un rat brûlé par un larbin dans un patio de villa... une ville tombée par séisme... T'arrivais là à 5 heures du matin par Pullman, le *Sloughi* qu'ils disaient... tu courais... toi ou le sloughi c'est kif barjo ! Ou c'est le désert qui te portait... Non, c'est le car qui porte les mecs ! Le car, pote. Il porte tout le monde dans son gros ventre... Vois donc ce gros soûlard qui conduit le car des M'Zali, pas un blédard qui ne rêve de boire un coup en sa compagnie ! Tous en parlent ! Hé, on le prend, ton car ! Allez ! monte, monte fissa ! Qu'est-ce qu'on emporte chez nous ? Des conneries ! Lampes-tempête, frusques bariolées, tout le bataclan quoi ! Et des biscuits *Henry-Filibert*. Une vraie expédition, mon pote ! Sommes épiciers ou merde ! Et le pain *Dupont*, le meilleur de tout Casa ! Les croissants *Dupont* ! Les plus chers ! File, file qu'on arrange sur le toit nos choses, putain ! Et on file, on file ! On y va. Faut juste casquer pour lui, moi, ses guibolles, les miennes et nos deux cartons. Treize cents balles ! Le car quitte Casa à 5 heures l'aprême... On est salué par quelques boutiquiers, on est tout contre la vitre bleue. Les M'Zali achètent que des cars allemands. Ils blairent que les chleuhs, les M'Zali ! Les Berbères-Teutons ! Pas ceux qui foutent sur les pistes très au sud des grosses pierres et arrêtent le car ou le camion gourdin levé... Se croyant enfin quelque chose ! Après avoir trait longtemps la bite du colon... Qui veulent plus garder les chèvres, les ânes ou les brebis... Ah ! ces faux chleuhs ! Tu permets, je te leur balancerai une de ces roquettes ! Baroud ! Assez ! Les

descendre ! Tuer ces mecs qui dégueulent par les vitres du car. Richards à la noix... Et ça te dégueule la tripe et même de la merde ! Les tôles sont striées de dégueulis épouvantables ! Ils bouffent trop d'œufs pourris, les voyageurs... ou de la viande avariée ! Les voraces ! Peuvent jamais se retenir de bâfrer... Jamais patienter jusqu'à la maison ! Alors que la femme attend son type, son homme légal qui ne la saute qu'une fois l'an... Il l'habille de neuf et la culbute frénétiquement comme un insecte printanier... Et puis ils arrivent chez eux... Ha pas trop tôt... D'abord, ces ruines, qu'est-ce que c'est, mon gars ? C'est Agadir, tu vois ce qu'il en reste. Tout est tordu. Tu sais, la bombe atomique de Reggane, c'est pas plutôt ça qui a déclenché le tremblement ? Foutue science, je te dis moi ! Agadir ! Cet amas de béton et de fer tordu, ces vastes crevasses et cette puanteur insupportable ! On y enfonçait quasiment, les yeux hors de la tête, charriant dans son sang des hurlements atroces ! Tout dévorait ici cette terre qui montait vers les vitres du car, à l'assaut des voyageurs... mais tous tentaient d'oublier. Terre rouge et noire brisant ce monde, n'en retenant que ma pensée, tâchant seulement de tuer en moi les chiens politiques, les salauds et les vieilles amours ! Alors même que le car cahotait, grimpait en s'essoufflant vers l'Anti-Atlas ! Me retrouvant à Tiznit chez moi... non ! presque chez moi... Arrêt pour la nuit... On dort dans une gargote couché sur une natte pleine de punaises... On écoute quelques sbires chanter les vertus du roi, tanguer entre moi, le peuple et les gros nuages qui coiffent ce pays... Et brusquement apparaît la montagne violette, le car s'étant ébranlé depuis longtemps. La montagne... Je me vois là... J'y suis... Je suis enfin chez moi... Pas encore, petit, du calme ! T'es pas encore arrivé... C'est vrai... mais les gros tas de graisse ne dégueulent plus... Vieux épiciers... Pouilleux boutiquiers... Rien ne sort plus de leur bouche, pas un mot... Tous reluquent la montagne et se croient déjà chez eux, au village, entourés de femmes, de gosses qu'ils n'ont jamais vus... La montagne s'assouplit quand on va vers elle... bleue le matin... A l'est, à l'ouest, où que tu regardes, elle va, vient, toujours plus haute, ne ressemblant jamais à l'image que tu en as gardée... Violette avec des diffractions simultanément jaunes et mauves quand le soleil l'embrase par-derrière du côté du levant... Le car grimpant, grondant sans s'essouffler... Pas de cahots ou plus du tout... Avançant comme un reptile avec une infinie délicatesse... L'enlaçant presque... Bras trop court pour cette masse énorme, trop lent et par là même chargé d'une énergie formidable, d'un désir qui se répercute dans tout le corps du voyageur, l'aveugle au point de maudire le fric, les petits plaisirs de la vie courante, tout, hormis cette montagne douloureusement incrustée dans sa peau et qu'il retrouve et savoure dans cet insecte de métal, ce long bras de métal qui caresse doucement le roc, lui communiquant ses moindres pulsations, ses rêves les plus secrets, ses joies fastes, balayant ainsi en lui toute trace de honte, toute tristesse, le rééditant à nouveau, jeune homme lavé des doutes, des tortures cérébrales et des humeurs malignes, ne conservant de son ancienne vie que la douceur, la beauté, être derechef remis en circulation, être neuf qui ne connaît plus la peur, l'angoisse, qui s'est débarrassé de ces sentiments roides qui vous forent, vous taraudent et vous assassinent inexorablement... homme nouveau giclant de cette montagne comme un feu follet guilleret, sautillant, allant sur chaque branche d'arganier, sous les élytres des cigales, sur les plumes de l'aigle royal ou même dans la gueule d'un lézard... Noces de soleil et d'ombres, de couleurs originelles qui

ne procurent plus qu'un apaisement souverain, une antique gloire oubliée sous les fumées et les maléfices dont l'agitation du Nord pétrifie les villes... Ainsi commencent les retrouvailles de l'homme et du pays, du roc natal et du boutiquier qui revient voir si la tombe de papa et de maman est toujours recouverte d'un monticule de terre... si les amandiers ont bien produit cette année... si la récolte de l'orge est abondante... s'il n'y a pas eu de sauterelles... si le puits n'est pas à sec... si le potager est encore plus luxuriant qu'avant... si la vache a vêlé... si le fquih qui lui avait donné quelques coups de baguette quand il était mioche est toujours là... si la mosquée n'a pas besoin de réparations... si le nouveau caïd est juste envers le pauvre comme envers le riche... s'il y a eu des mariages, des naissances, des enterrements... si le forgeron a bien affûté le soc des charrues... si le plafond n'a pas goutté pendant l'hiver... si... si... Et quand il débarque à Tafraout, son premier soin est d'aller acheter aux abattoirs une dizaine de kilos de viande... parlons donc un peu de ces abattoirs qui sont magnifiques entre tous ! Voilà le miteux qui arrive tout enfoiré, tout empêtré dans sa djellaba beige sur une vaste esplanade rectangulaire entourée d'échoppes de bouchers où les mouches coriaces bourdonnent dans l'air lourd saturé de vapeurs de sang... Il se baisse et ramasse une corne de bouc, la tâte affectueusement puis la repose délicatement... Il hume à pleins poumons les relents de tripes et se dit : « Ah ! je te retrouve, mon pays ! Tu n'as pas changé d'un iota. » Puis il se dirige vers le terre-plein situé derrière les abattoirs et observe les corbeaux (il y en a des centaines) qui se disputent les intestins des bêtes égorgées... Il reste ainsi une bonne demi-heure, ne rêvant pas, ne méditant pas, observant seulement les oiseaux, notant chaque coup de bec, chaque battement d'ailes, chaque sursaut du corbeau... Certains corbeaux lui plaisent, d'autres pas... Ceux qui lui plaisent le plus, les très gros qui s'emparent sans coup férir d'un intestin grêle démesuré, l'emportent en l'air, le relâchent et le rattrapent à dix ou quinze mètres du sol avant de se poser sur un monticule de détritiques pour le déchiqueter et l'avalier en sautillant comme des pantins dont lui, le miteux, pouvait seul tenir les ficelles... Gavé de ce spectacle, il s'en va faire l'acquisition d'un âne qu'il harnache et monte jusqu'à son village... S'il est moins miteux qu'il n'y paraît, il n'achète pas d'âne du tout, il prend place dans un taxi commun et arrive chez lui comme un prince... Une fois sur l'aire de garage, au terminus, il appelle un bambin ou un vieillard quelconque qu'il charge d'avertir les siens de son arrivée... Va, tiens... Et en même temps, il lui donne une poignée de monnaie... Il gagne sa maison à pied, portant en bandoulière un sac de toile blanche que le sang de la viande imprègne d'auréoles brunes... et, battant contre son flanc, une choukkara neuve fleurant bon l'odeur du cuir bien travaillé... brodée de fils de soie jaune... Sur le seuil de la maison, tout le monde l'attend, tout le monde manifeste bruyamment sa joie... Rires... On sautille comme les corbeaux qui bouffent un intestin, on est rudement fier ! Alors le miteux dit : « Les bagages viennent par chameau ! J'ai payé ce qu'il faut pour ça, les enfants. » Et il grimpe jusqu'à la terrasse d'où il peut voir une grande partie de la vallée... Il se souvient alors de l'arrêt du car à S'bt Gzoula, des brochettes qu'il a consommées dans une taverne de cette escale, de son inquiétude quant à la bonne marche de ses affaires, lui qui peut sans doute se payer une auto mais qui ne l'a pas fait simplement parce qu'il a trop peur d'un accident... Et il regarde enfin sa femme et lui sourit avec envie... ne la pelote pas... se laissant

seulement caresser et chatouiller par ses plus jeunes enfants, par la sœur assise comme lui sur un tapis en poils de chameau... Et il écoute le rapport que lui fait son frère cadet sur l'état de la terre, sur les cultures en général et sur la situation agraire de la maison en particulier... Et lui-même, enfin, prend la parole et raconte ce qui se passe dans la ville du Nord où il tient boutique : « La ville ! Ah ! vous ne connaissez pas encore la ville et peut-être même ne la connaîtrez-vous jamais. Elle est inquiétante, la ville. Trop grande pour un villageois, trop petite pour un sahraoui ! L'mdint ! En arabe Al-Madina ! Quand je dis l'mdint, ne croyez pas qu'il s'agit d'un cimetière puisque en berbère nous appelons un cimetière l'mdint. C'est peut-être pareil, si vous voulez, mais ça n'est décidément pas la même chose. La ville du Nord a ses cimetières, ses mosquées, ses quartiers, ses boulevards, ses magasins, ses hammams, ses cafés, ses hôtels, et même parfois un port où l'on peut admirer des bateaux énormes qui sont eux-mêmes des petites villes flottantes... Elle est une et morcelée quand même... Immense et cependant très réduite... On s'y étripe à longueur de nuit... Tiens, pas plus tard qu'avant-hier, on a assassiné un homme tout près de ma boutique... Des gens qui passaient en voiture à 1 heure et demie et qui ont tiré sur un passant... Peut-être un règlement de comptes ! Eh bien ! l'homme est mort sur le coup. Sept balles dans le coffre. Quel imbécile ! Il aurait dû se jeter à plat ventre sur le trottoir ou s'abriter derrière une voiture en stationnement. Comme ça, il n'aurait pas été grièvement touché... Mais est-ce qu'on se rend compte qu'on vous canarde avec toutes les voitures et les camions qui circulent ? On ne voit rien dans une ville. C'est un monstre impressionnant qui ne vous fait pas de cadeaux ! » Et il parle, parle pendant que tous, à part sa femme qui prépare le déjeuner, l'écoutent et se régalent du moindre de ses mots... Ils exultent, ne bâillent pas, ne vont nulle part chercher quelque chose qu'ils ont oublié... ils restent là, suspendus à cette toile d'araignée que son récit tisse progressivement autour d'eux... les enserrant en elle... les tenant à sa merci tout le temps qu'il restera dans le bled... jusqu'à la fin de ses vacances... Et quelles vacances ! Il reste au bled au moins seize mois... mais il n'en est pas encore là, il arrive à peine... racontant ce qu'il a vu chez les Arabes du Nord... ce qu'il a fait... tout le bien qu'il a fait, c'est entendu... il n'a jamais fait de mal à personne, ce bougre, jamais bifurqué... « J'ai toujours observé les préceptes de l'Islam, les enfants ! Sans quoi, la foi aurait quitté ma poitrine depuis longtemps. Je serais devenu un zoufri ou un assassin ou un ivrogne ou tout cela à la fois... Dieu m'en garde ! » Et il ouvre sa choukkara, en tire quelques enveloppes non affranchies qu'il remet à son frère : « Tiens, donne ces lettres à leurs destinataires. » Un chleuh, venant du Nord, boutiquier ou pas, devient du même coup une sorte de postier parallèle qui porte le courrier qu'on lui confie jusqu'à la maison... on a plus confiance en lui qu'en un timbre-poste... On sait que la lettre parviendra à la mère, au père ou à l'épouse... sauf si le car s'embrase sur la route, ce qui est vraiment rare... « Tu leur diras que le fils va bien, qu'il enverra par le prochain courrier un peu d'argent. A propos, tu donneras ça (et il sort de sa choukkara un ou deux gros billets de banque) à Bouchaïb, c'est de la part de son frère, il y a une lettre pour lui dans ce lot. » Il se tapote le ventre, content, tous les autres le regardent avec vénération... C'est un dieu tombé du ciel, non pas tombé mais seulement descendu des nues pour quelques mois, le temps de voir comment c'est, de se régénérer un petit coup... Et le lendemain de son arrivée, le miteux fait le tour

de la terrasse, regarde le paysage du haut de la maison puis expulse un ouf caractéristique : « Ah ! je suis bel et bien arrivé, maintenant. » Après quoi, commence pour lui la vie de villageois, une vie qu'il connaissait déjà, très calme et sans histoire.

Sous les étoiles, sous les météorites s'embrasant dans l'atmosphère et que l'œil suit quelques instants sans cesser de guetter les mimiques des gens accroupis autour de soi, sous ce ciel nocturne du Sud savamment illuminé, le miteux déballe sa vie de citoyen, la rythmant à outrance, l'enjolivant exagérément, n'oubliant jamais aucun détail réel susceptible de fasciner son auditoire ni aucun mensonge longuement mûri dans sa prison du Nord... Un héros, voilà ce que je suis, un héros je vous dis ! J'ai tenté le diable et me revoilà chez vous indemne, hein ! vous m'écoutez ! Tâchez-moi, allez-y, touchez cette peau dure et vous saurez que c'est bien moi qui vous parle ! J'en ai vu des vertes et des pas mûres comme disent les zoufris. De tout quoi ! Je me suis battu avec des bandits implacables pour sauvegarder mes biens. J'ai blessé très sérieusement le chef de ces pirates. Voyez cette cicatrice que j'ai sur la fesse gauche. Jolie entaille, hein, les enfants ? Elle est plus belle qu'un vulgaire tatouage de bonne femme. C'est le diplôme de l'homme fort, sa seule ressource et son seul honneur. J'en ai tué plusieurs comme en témoigne ce rêve qui m'obsède encore : j'étais dans un pays plat sillonné de cours d'eau larges, hersé d'arbres d'essences diverses et de buissons disséminés sur la surface de la terre en paquets touffus surplombant les rivières, dévalant sur elles en unités si serrées que pas un gibier pas un chien n'osait y pénétrer, un pays de terre rouge et noire très herbu, fiché là entre deux montagnes circulaires comme au fond d'un vaste entonnoir. Ce que j'y faisais ? Je n'en savais rien. Je me souvenais à peine de mon identité mais n'allez pas croire que je portais un nom. Seuls s'agitaient en moi des instincts irrépressibles qui me faisaient errer en compagnie d'hommes que je ne pouvais ni nommer ni accepter sans rechigner. J'entrevois à travers les gestes et les paroles inaudibles de certains d'entre eux mon appartenance à quelque ancien Ordre détruit je ne sais quand pourquoi comment ni où par des forces dont il ne me reste au fond des yeux que l'ombre à peine mouvante de la peur prodigieuse qu'elles colportaient. Nous n'avions ni le temps de manger ni le temps d'uriner ou de déféquer. Notre corps était un corps d'homme fait de chair, de matières fibreuses mais point d'hémoglobine. Ceci constaté à la suite de l'assassinat d'une entité des nôtres tranchée longitudinalement, c'est-à-dire verticalement pendant qu'elle marchait, comme foudroyée d'en haut par un rayon qui l'aurait littéralement scindée. Sa chair était rose mais elle ne renfermait pas de viscères. Les deux moitiés de cet être continuaient de vivre comiquement et nous horrifiaient malgré notre froideur, notre insensibilité permanente et toute la haine stockée que nous

vouions au monde. Nos cris, qui étaient imperceptibles, nos assauts internes et externes, tout nous jetait contre un hypothétique assassin, tout nous transformait en criminels vengeurs... Mais la cuvette incommensurable et verte où nous étions détenus nous semblait vide de toute existence hors nous-mêmes. Et quand nous avons tenté d'enterrer les soi-disant restes de l'entité, quelle ne fut ma stupéfaction de voir fuser du sol tombal des étincelles longues et effilées qui se transformèrent bientôt en une immense cage englobant jusqu'à l'infini cette étendue de terre où nous étions perdus ou déportés. Ce que j'oublie toujours de mentionner, c'est qu'il n'y avait là ni le jour ni la nuit. Nous y voyions malgré l'absence de lumière, malgré la profusion des ombres surgies de nous pour estomper le paysage et nous réduire à l'état d'un aveugle terrien. Tous les éléments qui constituaient la masse aérienne de ce monde nous étaient apparents. Seuls les cours d'eau et les taillis touffus pouvaient se rendre obscurs. Mais nous plongeons dans l'eau où qu'elle se trouvât. Nous volions aussi de temps en temps... très maladroitement, brassant l'air avec nos mains spatulées. Parfois nous tombions parce que nous pensions que nous étions faibles, parce que nous doutions de nous-mêmes. Il fallait à chaque instant montrer aux forces assaillantes que nous étions déterminés à n'obéir qu'à ce fil ténu flottant qui s'agitait quelque part en nous comme un scintillement d'étoiles. Ce rêve s'est effondré brusquement mais j'en garde encore des stigmates brûlants, moi qui rampais sur le sable à l'instar des scinques... laissant partout les marques inutiles de ma peau, les trous désordonnés que mon effort désespéré imprimait au sol fluctuant. Exactement comme ces mâles qui revenaient du souk et que des femelles lubriques déshabillaient puis traînaient sur les galets et la boue craquelée du torrent, leur ayant d'abord lacéré l'échine à coups de fouet. Ce n'est pas une anecdote, mais un fait constaté par des gens sûrs. Les femmes en question n'étaient pas des amazones mais des mères de famille qui en avaient marre de recevoir, chacune dans son foyer, insultes et corrections immotivées et qui, de surcroît, exécutaient les travaux domestiques les plus pénibles, allant couper du bois très loin dans la montagne, le rapportant sur leur dos, arrosant le potager trois fois par semaine au fond de la vallée, nourrissant et trayant la vache, élevant les gosses merdeux, cuisinant, baisant... Tous s'agitant, s'agrippant les uns aux autres, se nouant quitte à se faire arracher les muscles, les tendons, saignant de la bouche et du nez... Eux gavés de leurs femmes, toujours instables, assassinant en elles le fœtus, les vouant aux pires calamités et les répudiant dès que leurs seins se sont affaissés sur leur poitrine décharnée... N'est-ce pas un des aspects de ces hommes qui passent leur vie à jouer aux cartes dans une pièce qu'illuminent de très fortes lampes à acétylène et qui dorment après le repas de midi sous les grands caroubiers de la vallée ou sur les nattes sales de la mosquée, chassant paresseusement les mouches et les taons qui volent autour d'eux, digérant comme une multitude de crapauds que l'ombre bienfaisante et la rosée d'un paradis oublié saupoudrent de rêves apaisants ? Ils songent encore aux fusils et aux cartouchières qu'exhibaient leurs ancêtres qui n'hésitaient pas à s'entretuer pour s'approprier un amandier ou modifier à leur profit les bornes d'un champ... Saccagés par un passé tribal jamais exorcisé ! S'entredéchirant derechef par le jeu, l'algarade, inhibés seulement par les péroraisons religieuses et les ablutions quotidiennes que leur corps subit pour

s'épurer des coïts et des poussières accumulées sous la patine et la sueur grasse que le soleil jette sur eux comme un blasphème inexpiable !

Paris, 1973-1975